

BIORNSTIERNE BIORNSEN.

LA FILLE

DE LA

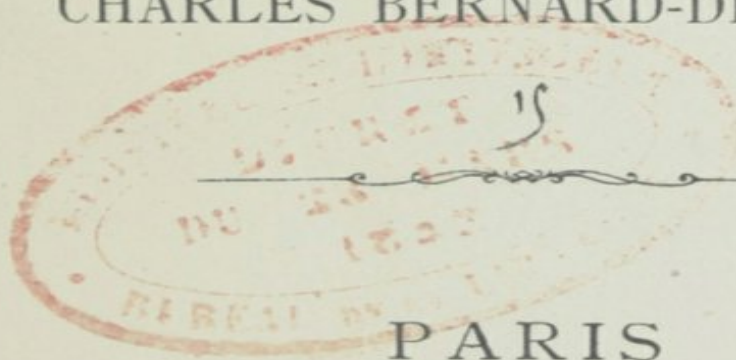
PÊCHEUSE

ROMAN TRADUIT DU NORVÉGIEN

PAR

1883.

CHARLES BERNARD-DEROSNE.

PARIS

LIBRAIRIE ROYALE DE K. NILSSON

212. RUE DE RIVOLI

1882



BIORNSTIERNE BIORNSEN.

LA FILLE

DE LA

PECHEUSE

ROMAN TRADUIT DU NORVÉGIEN

PAR

CHARLES BERNARD-DEROSNE.

PARIS

LIBRAIRIE ROYALE DE K. NILSSON

212. RUE DE RIVOLI

1882

Établissement Typographique – BINGER FRERES Amsterdam
Paris, 7 rue du Bac

A

Monsieur ALEXANDRE VÜHRER.

HOMMAGE RECONNAISSANT.

CH. BERNARD-DEROSNE.

Juillet 1882.

LA FILLE DE LA PECHEUSE.

I.

LES FAMILLES.

Sur les rives des baies, que les harengs ont choisies depuis longtemps pour leurs refuges habituels, s'élèvent, d'ordinaire, quand les circonstances le permettent, des petites villes.

Non seulement on peut dire de ces villes qu'elles sont sorties de la mer, mais même que, de loin, elles ressemblent à des débris de navires naufragés jétés à la côte par les vagues ou à un groupe de barques que les pêcheurs ont halées sur la grève pour les mettre à l'abri des tempêtes.

En approchant, on s'aperçoit que les maisons ont été baties au hasard : il n'est pas rare qu'au milieu d'une rue on rencontre quelque épave : la mer en certains endroits envahit même la ville à marée haute ; les rues sont tortueuses et s'étendent à droite et à gauche, sans plan déterminé.

Toutes ces villes ont cependant une qualité qui leur est commune : leur port offre un asile recherché par les plus grands navires ; ils y sont aussi bien abrités que dans une boîte.

Aussi ces baies sont elles appréciées par les marins qui y cherchent un refuge quand la tempête a déchiré leurs voiles et enlevé leurs plats-bords.

Ces petites villes sont calmes ; tout le mouvement est concentré sur les quais, où sont amarrés les bateaux de pêche et où l'on charge et décharge les navires.

Dans la ville où se passe l'histoire que nous allons raconter, l'unique rue suit le quai et se trouve bordée de l'autre côté par des maisons en briques rouges et blanches, à un seul étage ; ces maisons ne sont pas contiguës, mais bien séparées par de jolis petits jardinets.

Cette rue longue et large constitue donc la ville, et, quand la brise souffle de la pleine mer, on peut deviner à l'odeur quelles sont les marchandises qu'il y a sur les quais.

Les habitants sont paisibles, non par crainte de la police, d'ordinaire il n'y en a pas ; mais parce qu'ils ont peur des cancons, car ils se connaissent tous les uns les autres.

Quand on descend dans la rue, on ne doit pas manquer d'adresser un salut à chaque fenêtre, où se trouve presque toujours une bonne vieille dame qui vous rend cette politesse ; de plus, il faut saluer tous ceux qu'on rencontre, car ces gens paisibles se promènent toujours en pensant à ce qui est convenable, en général, et à ce qu'on leur doit, en particulier,

Quiconque franchit les limites tracées aux personnes de son rang et de sa condition se perd de réputation ; car non seulement il est connu de tout le monde, mais encore on connaît son père et son grand-père, et, en pareil cas, on commence aussitôt une enquête pour savoir si jamais, au temps jadis, aucun de ses ascendants n'a donné des preuves de mauvais instincts.

Il y a bien longtemps, un homme fort respectable portant le nom de Per Olsen arriva dans cette petite ville.

Il venait de l'intérieur des terres, où il avait gagné de quoi vivre à faire le colportage et à jouer du violon.

Il ouvrit une boutique à l'usage de ses anciennes pratiques ; il vendait là, outre les articles de colportage, du pain et de l'eau-de-vie.

On pouvait l'entendre aller et venir dans l'arrière-boutique, jouant des airs de danse et des marches nuptiales.

A chaque tour qu'il faisait, il jetait un coup d'œil par la porte vitrée pour voir s'il y avait quelqu'un dans la boutique.

Aussitôt qu'un client entra, il interrompait son morceau par un tremolo et il allait servir le nouveau venu.

Ses affaires étaient prospères ; il se maria et il eut bientôt un fils qu'il appela non pas Per cependant, mais Peter.

Le petit Peter devait avoir ce que Per regrettait de ne pas avoir. de l'instruction ; l'enfant fut donc envoyé à l'École Latine.

Lorsque les petits garçons qui auraient dû être les camarades de Peter le chassaient de leurs jeux et le renvoyaient chez lui après l'avoir battu, parce qu'il était le fils de Per Olsen, Per Olsen le battait à son tour et le renvoyait à l'école ; autrement, cela se comprend, l'enfant n'aurait pas été bien élevé.

Le petit Peter se trouvait par conséquent isolé à l'école : il devint paresseux et peu à peu si indifférent à tout, que son père avait beau le battre, il n'en tirait ni une larme, ni un sourire.

De guerre lasse, Per renonça aux coups et mit son fils derrière son comptoir pour servir ses clients.

Grande fut sa surprise, quand il vit Peter servir adroitement tout le monde, sans jamais donner un grain de trop, sans jamais se laisser aller à manger même une prune ; mais pesant, comptant, inscrivant les ventes... lentement, c'est vrai, mais avec une irréprochable exactitude. Tout cela sans qu'un muscle de son visage remuât et sans dire un mot, à moins d'absolue nécessité.

Le père, reprenant courage, l'envoya sur un bateau de harengs à Hambourg, où on le mit dans une école commerciale pour y apprendre les belles manières.

Il y resta huit mois... qui lui parurent assez longs, bien sûr.

Quand il revint, Peter s'était pourvu de six costumes complets qu'il débarqua en les mettant les uns sur les autres, les vêtements qu'on porte sur soi n'étant soumis à aucun droit.

Le lendemain, il se débarrassa de son embonpoint artificiel et il apparut à tous tel qu'il était huit mois auparavant.

Il marchait raide et droit, ses mains pendant à ses côtés ; il rendait tous les saluts d'un mouvement brusque qui donnait à penser que ses articulations étaient distendues, puis tout d'un coup il reprenait sa raideur habituelle.

Il avait acquis la quintessence de la politesse : mais tout ce qu'il faisait, il le faisait sans dire un mot et avec une certaine timidité.

Il n'orthographiait plus son nom Olsen, mais Ohlsen, ce qui donna l'occasion aux gamins de la ville de poser la question suivante : « Qu'est-ce

que Peter Ohlsen a gagné à Hambourg ? Réponse : Une lettre. »

Il avait même pensé à se faire appeler Pedro ; mais cette malheureuse lettre *h* lui causa tant d'ennui qu'il y renonça et qu'il signa simplement : P. Ohlsen.

A vingt-deux ans, il épousa une fille de boutique, qui était commune et qui avait les mains rouges, afin qu'elle surveillât la maison ; car son père venait de devenir veuf et il était plus prudent, tout compte fait, de prendre une femme qu'une gouvernante.

Douze mois après ce jour, sa femme lui donna un fils qui, la semaine suivante, fut baptisé sous le nom de Pedro.

Le digne P. Olsen, étant ainsi devenu grand-père, considéra cet évènement comme un avertissement détourné qu'il était arrivé à la vieillesse, et il abandonna les affaires à son fils ; quant à lui, il passait son temps, assis sur le banc qui était devant sa porte, à fumer une pipe de terre.

Un jour qu'il était assis là, un accès d'ennui le prit et il se mit à souhaiter de mourir bientôt ; or, comme tous ses vœux avaient toujours été paisiblement exaucés, il en fut de même de celui-ci.

Si son fils Peter avait hérité de la finesse commerciale de son père, son petit-fils Pedro semblait avoir hérité du goût que son grand-père avait eu pour la musique.

Pedro apprenait lentement à lire, mais il était encore un tout petit garçon qu'il savait déjà chanter et qu'il jouait convenablement de la flûte : il avait une mauvaise vue et le cœur tendre.

Son père, qui désirait faire de son fils un commerçant comme lui, était fort contrarié de tout cela.

Si le jeune Pedro venait à oublier quelque chose, il n'était ni grondé, ni battu comme son père l'avait été. il était pincé ; tranquillement, d'une façon calme, l'on pourrait presque dire aimable, mais sous le plus léger prétexte.

Sa mère, en le déshabillant tous les soirs, comptait les noirs et les bleus ; elle les embrassait, mais ne faisait aucune observation.

Elle aussi, elle était pincée de temps en temps.

Chaque fois qu'il y avait une déchirure aux habits de Pedro, – c'étaient les vieux vêtements rapportés de Hambourg, – chaque fois qu'il y avait une tache aux livres de classe, c'était elle qui en était rendue responsable.

Aussi, entendait-on sans cesse dans la maison : –

– Ne fais pas cela, Pedro !... Prends bien garde, Pedro !... Souviens-toi de ceci, Pedro !... Pedro, souviens-toi de cela !.

Si bien que Pedro avait peur de son père et que sa mère l'ennuyait au delà de toute expression.

Il n'était pas maltraité par ses camarades, car la première fois qu'ils l'avaient bousculé, il s'était mis à pleurer en les suppliant de ne pas abîmer ses effets ; mais ils l'avaient surnommé Manche-à-balai et ils ne s'occupaient plus de lui.

Il avait l'air d'un pauvre petit caneton malade et déplumé, boitillant derrière la bande et grappillant sournoisement tout ce qu'il pouvait attraper ; personne ne partageait avec lui et il ne partageait avec personne.

Il s'aperçut bientôt qu'il était mieux accueilli par les enfants des pauvres gens ; ses parents étaient dans une meilleure position que les leurs et ces enfants le toléraient.

Une grande et forte fille qui menait toute cette bande le prit sous sa protection.

Il ne se lassait jamais de la regarder ; elle avait des cheveux, aussi noirs que l'aile d'un corbeau et tout bouclés, qu'elle ne peignait jamais qu'avec ses doigts ; de grands yeux gris hardis ; tous ses traits éblouissaient Pedro.

Elle était toujours occupée, toujours en mouvement : en été, pieds nus, bras nus, brûlée par le soleil ; l'hiver, portant des vêtements que les autres auraient gardés pour l'été.

Son père était pilote et pêcheur ; elle allait sans cesse de droite et de gauche ; elle vendait le poisson que son père avait pêché et, lorsqu'il s'absentait pour faire son métier de pilote, elle conduisait elle-même leur barque et allait toute seule à la pêche.

Tous ceux qui la rencontraient ne pouvaient s'empêcher de se retourner pour la regarder une seconde fois, car sa confiance en elle-même la rendait radieuse.

Elle se nommait Gunlang, mais on l'appelait la Pêcheuse, surnom qu'elle acceptait fort bien comme une distinction qui lui était due.

Dans les jeux, elle prenait toujours le parti du plus faible, uniquement pour satisfaire son désir de protéger les autres.

Pour le moment, c'était le pauvre petit Pedro qu'elle protégeait.

Dans le bateau de Gunlang, Pedro pouvait jouer de la flûte tout à son aise, car on avait banni l'instrument de la maison paternelle, de crainte qu'il ne lui fît négliger ses leçons.

Elle le conduisait en bateau dans les fiords ; elle l'emmenait avec elle dans ses longues pêches ; puis il l'accompagna aussi quand elle alla à la pêche la nuit.

Ces jours-là, ils partaient au soleil couchant, à la radieuse clarté d'un ciel d'été, lui, jouant de la flûte ou l'écoutant tandis qu'elle lui racontait tout ce qu'elle savait. des sirènes et des fantômes, des naufrages et des pays lointains, des hommes noirs, c'est-à-dire tout ce que lui avaient raconté les matelots.

Elle partageait ses repas avec lui et elle partageait aussi avec lui la somme de ses connaissances ; car, de même qu'il quittait parfois la maison paternelle sans emporter de nourriture, il avait quitté l'école sans avoir orné son esprit.

Ils ramaient jusqu'au moment où le soleil se couchait derrière les montagnes de neige ; ils jetaient l'ancre près d'une petite île et ils allumaient du feu, ou plutôt elle ramassait des branches sèches et les allumait, pendant qu'il la regardait faire.

Puis, elle l'enveloppait dans une des vestes de matelot de son père et dans une couverture qu'elle avait apportée ; elle entretenait le feu pendant qu'il dormait et se tenait éveillée en chantant des fragments d'hymnes et de ballades ; elle chantait à pleine voix jusqu'à ce qu'il fût endormi, puis elle baissait le ton.

Quand le soleil se levait, lançant comme un sillon de lumière dorée sur le sommet des montagnes pour annoncer sa présence, elle l'éveillait.

Les forêts paraissaient encore lugubres et sombres, les prairies noires et obscures ; mais bientôt prairies et forêts s'illuminaient de rayons de feu, le faite des montagnes étincelait, et toutes les couleurs. de la nature s'empourpraient des splendeurs du soleil levant.

Ils remontaient alors dans le bateau et, poussés par la brise du matin, ils traçaient un blanc sillage dans la mer sombre et ils arrivaient promptement à l'endroit où se trouvaient les autres bateaux pêcheurs.

Quand l'hiver venait, leurs excursions cessaient ; Pedro alors allait la voir chez elle ; il y allait souvent et il s'asseyait pour la regarder travailler ; mais ni l'un ni l'autre ne parlait beaucoup ; ils avaient l'air d'attendre ensemble le retour de l'été.

Quand l'été arriva, cet espoir si nouveau de sa vie fut enlevé à Pedro.

Le père de Gunlang mourut et elle quitta la ville, tandis que Pedro, sur l'avis de ses maîtres, fut mis à la boutique.

Il servait avec sa mère, car son père, qui petit à petit était devenu de la couleur du gruau d'avoine qu'il avait l'habitude de peser, était obligé de garder le lit dans, l'arrière-boutique.

De là, il surveillait encore les affaires ; il voulait absolument savoir ce que chacun avait vendu, mais il prétendait ne rien entendre tant qu'ils n'étaient pas assez près de lui pour qu'il pût les pincer.

Quand la mèche fut tout à fait consumée dans cette pauvre lampe, elle s'éteignit.

Sa femme le pleura sans trop savoir pourquoi ; mais son fils ne put pas trouver une larme.

Comme ils avaient de quoi vivre à l'aise, ils abandonnèrent les affaires, enfouirent dans l'oubli tous les ennuis de leur commerce, et, de leur boutique, ils firent un salon.

La mère s'assit près de la fenêtre et tricota des bas ; Pedro s'installa dans une chambre de l'autre côté du couloir et cultiva son talent sur la flûte ; mais aussitôt que l'été fut arrivé, il acheta un léger bateau à voile.

Il se rendit à la petite île et il se coucha à l'endroit où Gunlang et lui avaient l'habitude de s'asseoir.

Un jour qu'il était ainsi étendu sur la bruyère, il aperçut un bateau qui se dirigeait tout droit vers l'endroit où il se trouvait.

Quelle fut sa surprise, lorsqu'il fut arrivé, d'en voir sortir Gunlang !

Elle n'était pas changée, elle avait seulement grandi.

En apercevant Pedro, elle recula lentement ; elle avait oublié que lui aussi devait avoir grandi.

Elle ne retrouva pas son visage pâle et maigre, il n'était plus ni maladif, ni délicat, mais lourd et triste.

En la regardant cependant, les rêves des jours enfuis allumèrent un feu étrange dans les yeux de Pedro ; elle se rapprocha, et chaque pas qu'elle faisait semblait enlever une année à Pedro.

Quand elle arriva près de lui, à l'endroit où il s'était levé, il se mit à rire comme un enfant... à parler comme un enfant.

Cette figure vieillie cachait un enfant usé. il avait grandi. il n'était pas devenu homme.

Cependant, c'était cet enfant qu'elle cherchait et, alors qu'elle l'avait trouvé, elle ne savait plus que faire ; elle riait et rougissait.

Pour la première fois de sa vie, Pedro sentit involontairement qu'une certaine force naissait en lui.

A ce moment, il devint beau. peut-être ne fut-ce que pendant un instant... mais cet instant suffit pour qu'elle fût vaincue.

C'était une de ces natures qui n'aiment que les faibles, que ceux qu'elles ont protégés.

Elle avait résolu de ne rester en ville que deux jours : elle y resta deux mois.

Pendant ces deux mois, Pedro grandit plus que dans tout le reste de sa jeunesse ; il était si bien revenu du pays des rêves, si bien éveillé de sa torpeur, qu'il faisait des projets. il voyagerait à l'étranger il ferait sa profession de son talent sur la flûte...

Mais un jour qu'il lui développait ce plan, elle pâlit.

– Oui, mais il faut d'abord que nous soyons mariés ! – lui dit-elle.

Il la regarda ; elle soutint son regard d'un air calme ; puis ils rougirent tous deux.

– Mais qu'en dirait-on ? – répondit-il.

Gunlang n'avait jamais pensé une seconde qu'il pût avoir une volonté à lui, opposée à la sienne, par la bonne raison qu'elle n'avait pas un désir qui ne fût celui de Pedro.

Elle lut alors dans les profondeurs de son âme qu'il n'avait pas eu un seul instant l'idée de partager quoi que ce fût de ce qui était à lui, mais seulement tout ce qui était à elle.

Elle lui avait d'abord tendu la main par pure compassion... Elle avait fini par l'aimer.

Ah ! si elle avait eu un peu de patience avec lui !

Il vit poindre sa colère et trembla de frayeur.

– Nous nous marierons ! – s’écria-t-il.

Elle l’entendit ; mais son courroux... en pensant à sa folie et à la petitesse de Pedro, à sa confusion et à la lâcheté de Pedro. bouillonna dans son âme ; et jamais amour commencé dans l’enfance, éclairé par les rayons du soleil couchant et les pâles lueurs de la lune, bercé sur les vagues aux sons d’une mélodie plaintive, n’eut une plus triste fin.

Elle prit Pedro à deux mains, l’éleva en l’air, le rejeta à terre, et le battit à cœur-joie ; puis elle retourna en bateau à la ville et elle en sortit presque aussitôt pour s’en aller dans l’intérieur, par delà les montagnes.

Le pauvre Pedro était parti ce matin-là comme un enfant malade d’amour et essayant d’arriver à la virilité ; il rentra chez lui vieux avant le temps, sans savoir ce que c’est que la virilité.

Il n’y avait qu’un souvenir dans sa vie. il l’avait à jamais perdu par sa propre folie ; il n’y avait sur la terre qu’un endroit qu’il aimât... et il n’osait pas y retourner.

Pendant qu’il réfléchissait sur son infortune et sur la façon dont tout cela avait pu arriver, son semblant de volonté disparut pour ne jamais reparaître.

Les gamins des rues, remarquant son air étrange, se mirent bientôt à le tourmenter et, comme il était toujours resté un étranger pour les habitants de la ville, personne ne savait rien de ses habitudes ni de ses affaires, personne donc ne se donna la peine de prendre sa défense.

A peine osa-t-il bientôt franchir le seuil de sa porte, du moins pour sortir dans la rue.

Son existence était une lutte incessante contre les gamins ; ils lui rendirent pourtant service au même titre que les moustiques par un jour d’été bien chaud, car, sans cette excitation continuelle, il serait tombé dans une torpeur absolue.

Neuf ans plus tard, Gunlang revint à la ville aussi brusquement qu’elle en était partie.

Elle était accompagnée d’une petite fille d’environ huit ans, son portrait vivant au temps jadis, mais l’enfant avait quelque chose de rêveur et de

délicat.

Gunlang s'était mariée, disait-on ; elle avait hérité d'un peu d'argent et elle était revenue pour ouvrir une auberge pour les matelots.

Elle réussit très bien dans son entreprise.

Peu à peu les négociants et les armateurs vinrent chez elle chercher les gens dont ils avaient besoin ; les marins, de leur côté, y venaient pour s'embaucher.

Elle n'acceptait jamais un liard pour ces sortes d'affaires, mais elle usait d'une façon despotique de l'influence que cela lui donnait.

Quoiqu'elle ne fût qu'une femme et qu'elle ne sortît jamais de chez elle, elle était l'arbitre de toute la ville.

On l'appelait alors Gunlang aux Poissons, ou Gunlang de la Colline ; on avait donné son ancien nom de la Pêcheuse à sa fille, qui était le chef de bande de tous les gamins de la ville.

C'est l'histoire de cette enfant que nous allons raconter ; elle avait hérité de l'énergique nature de sa mère, et elle trouva l'occasion de s'en servir.

II.

L'ÉCOLE.

De tous les jolis jardins de la ville, couverts de fleurs d'automne, s'élevait une senteur embaumée après un jour de pluie.

Le soleil se couchait derrière les montagnes aux neiges éternelles ; le ciel au loin jetait un dernier éclat dont les pics neigeux renvoyaient un reflet adouci ; les montagnes les plus rapprochées étaient déjà dans la pénombre, mais les bois élevés et lointains resplendissaient encore ; les petits ilots jetés au milieu du fiord, en longue file comme les perles d'un collier, ou alignés comme des barques de pêche, étaient encore étincelants.

La mer était calme, un grand vaisseau entraît majestueusement dans le port.

Les habitants, assis sur leurs escaliers de bois, en partie perdus sous des bosquets de roses, causaient d'une maison à l'autre, s'interrompant de temps en temps pour souhaiter le bonjour à quelque passant, qui se dirigeait vers les longues avenues limitant la ville.

Le son lointain d'un piano troublait seul la conversation, sans dominer le sentiment de paix profonde qu'inspirait pardessus tout le dernier rayon du soleil dormant sur la surface unie de la mer.

Tout à coup du centre de la ville s'éleva le bruit d'un tumulte inusité : on eût dit que la place venait d'être prise d'assaut.

Les filles poussèrent des cris aigus, les garçons, qui des hourras, qui des hurlements ; les vieilles dames grondèrent et rappelèrent les jeunes gens à l'ordre ; le gros chien du garde de ville aboyait et, l'entendant, tous les

chiens, soit par sympathie, soit pour imiter l'exemple d'un toutou aussi important, donnaient de la voix à qui mieux mieux.

Tout le monde sortit des maisons en courant ; le bruit devint si intense que le juge de paix lui-même, se retournant sur son escalier laissa tomber ces mots qui dénotaient son inquiétude : –

– Il faut qu'il y ait quelque chose !

– Qu'est-ce que c'est ? – demandaient les habitants sortant des maisons à ceux qui étaient sur les escaliers.

– Nous n'en savons rien, mais, il y a quelque chose, – répondaient ceux-ci.

– Bon Dieu, qu'est-ce donc ? – criait-on à ceux qui arrivaient du centre de la ville.

Mais comme la rue s'étend en croissant très ouvert sur le bord de la baie, il s'écoula un certain temps avant que la réponse : C'est la Pêcheuse ! arrivât aux deux extrémités de la ville.

Cette aventureuse fille protégée par la formidable renommée de sa mère et sûre d'obtenir la protection de tous les marins, qui pour prix de leur dévouement recevaient une goutte gratis de Gunlang, avait, à la tête d'une armée de gamins, dirigé une attaque contre le grand pommier du verger de Pedro Ohlsen.

Elle avait longuement muri son plan.

Un certain nombre de gamins devaient occuper l'attention de Pedro en frappant avec les branches des rosiers contre les vitres de la fenêtre ; pendant ce temps un des assaillants devait secouer l'arbre, les autres lanceraient dans toutes les directions, par-dessus la clôture, les pommes qui tomberaient.... non pas pour les voler, oh ! Dieu, non ! mais seulement pour le plaisir de s'amuser.

Ce plan ingénieux avait été révélé à la troupe le soir même sous la haie du jardin de Pedro ; mais le destin voulut que Pedro fut précisément assis de l'autre côté de cette haie ; il ne perdit ainsi pas un mot de ce qui fut dit.

Un peu avant l'heure fixée, le garde de ville et son grand chien étaient cachés dans son salon, où tous les deux furent bien régalez, ce qui est un des meilleurs procédés pour donner aux gens et aux bêtes du cœur à la besogne.

Pedro laissa les petits coquins frapper tant qu'ils voulurent contre les vitres, sur le devant de la maison ; il montait pendant ce temps la garde en cachette dans une chambre de derrière.

Bientôt la tête frisée de la Pêcheuse apparut au-dessus de la palissade, tandis qu'une bande de petits visages anxieux regardaient avec précaution dans toutes les directions.

Quand là bande tout entière fut entrée dans le verger, elle se réunit en silence autour de l'arbre, et au moment où la Pêcheuse, les jambes nues, tout écorchées, arrivait au sommet de l'arbre pour le secouer, la porte du corridor s'ouvrit et Pedro, le garde de ville, et son chien s'élancèrent sur les envahisseurs.

Un cri de terreur s'échappa de la poitrine des garçons ; un troupeau de petites filles, occupées en toute innocence à jouer à la main chaude de l'autre côté de la palissade, s'imaginant que quelqu'un venait d'être assassiné dans le jardin, se mirent aussitôt à pousser des cris perçants ; les gamins qui avaient réussi à s'échapper vociféraient des hurrahs de joie ; ceux qui moins heureux avaient été pris à cheval sur la palissade hurlaient sous les coups de rotin ; mettant le comble au tumulte, les vieilles femmes mêlèrent leurs voix criardes et grondeuses aux clameurs des enfants,

Pedro et le garde de ville lui-même en furent alarmés et entamèrent des négociations avec les filles, ce dont les petits garçons profitèrent pour s'enfuir.

Le chien, qui avait fait plus de bruit que personne, franchit la palissade et les poursuivit ; trouvant le jeu charmant, ils continuèrent ainsi à courir comme une volée de canards sauvages : garçons, filles, chien, criant à pleine voix en traversant la ville.

Pendant ce temps la Pêcheuse se tenait aussi coite qu'une souris sur le haut de son arbre, pensant que personne ne l'avait aperçue.

Pelotonnée entre les branches, elle suivait les phases de la bataille à travers le feuillage.

Quand le garde de ville, furieux, fut sorti pour parlementer avec les vieilles femmes et que Pedro Ohlsen se trouva seul dans le jardin, il revint sous l'arbre, leva la tête, et cria : –

– Allons, descends tout de suite, mauvais petit singe !...

Pas un souffle ne vint troubler l'air.

– Veux-tu descendre !. Je sais que tu es là !

Rien ne bougeait.

– Je vais aller chercher mon fusil et je tirerai sur toi, nous verrons bien !

– Hooh... hooh... hooh... hooh !...

Quelque chose poussait des cris dans le haut de l'arbre.

– Oui !... oui !... crie situ veux, mais je tirerai et je ne manquerai pas mon coup,

– Hooh... hooh... hooh... hooh !... Oh ! que j'ai peur !...

– Ah ! vraiment , tu as peur ! ... Tu es la plus méchante de la bande, je le sais ; mais je te tiens !

– Oh ! cher petit canard d'homme, je ne recommencerai jamais. jamais !.

Et au même instant elle lui lança une pomme pourrie juste sur le bout du nez.

Pendant qu'il s'essuyait, elle sauta à terre et arriva à la clôture avant qu'il put l'atteindre ; elle avait presque franchi l'obstacle d'un bond, mais, effrayée de sentir son ennemi sur ses talons, elle glissa

Quand il la saisit, elle poussa un cri, si perçant, si aigu, si sauvage, que tout surpris il la laissa aller.

A ce cri de terreur, une foule de gens s'étaient rassemblés de l'autre côté de la haie ; la fillette les entendit et leur présence lui rendit du courage.

– Laissez-moi tranquille, ou je le dirai à maman ! – cria-t-elle d'un air menaçant.

Elle était invincible alors.

Cette figure n'était pas étrangère à Pedro.

– Ta mère ?. Qui est-ce ta mère ?... – s'écria-t-il.

– Gunlang de la Colline !. Gunlang aux Poissons !... – ajouta-t-elle d'un air triomphant, car elle avait remarqué son trouble.

Pedro était si myope qu'il n'avait jamais bien vu la fillette ; il était peut-être le seul dans la ville qui ne connût pas la Pêcheuse ; il ne savait même pas que Gunlang était revenue.

– Comment t'appelles-tu ? – s'écria-t-il comme un fou.

– Petra !... – cria-t-elle encore plus haut.

– Petra!... – exclama Pedro.

Et il s'enfuit dans la maison comme si le diable lui-même lui eut répondu.

Mais la pâleur de l'effroi et la pâleur de la colère se ressemblent.

Petra crut qu'il allait chercher son fusil et dans sa terreur elle croyait déjà recevoir une balle dans le dos.

On avait ouvert toute grande la porte du jardin, elle prit sa course, ses cheveux noirs flottant derrière elle, comme un flot de terreur, les yeux enflammés.

Le chien qu'elle venait de rencontrer se lança à sa poursuite en aboyant ; enfin elle arriva chez elle et se jeta contre sa mère qui sortait de la cuisine, portant une soupière.

L'enfant la heurta ; fille et soupière tombèrent en même temps.

– Au diable !.

Telle fut la façon dont la mère salua cette double chute.

Petra une fois étendue au milieu des débris et toute dégouttante de bouillon continua de crier : –

– Il veut tirer sur moi, mère !. il veut tirer sur moi !...

– Qui veut tirer sui toi, coureuse

– Lui. Pedro Ohlsen, nous avons pris des pommes dans son jardin !

Elle n'osait jamais mentir.

– De qui parles-tu, enfant ?

– De Pedro Ohlsen ; il court après moi avec un grand fusil, il me tuera !

– Pedro Ohlsen !... – dit la mère d'un air furieux.

Puis elle se mit à rire et se redressa.

L'enfant pleurait à chaudes larmes et voulait se cacher ; mais sa mère se pencha sur elle, en serrant ses belles dents blanches ; elle la prit par le bras et la tint embrassée sur sa poitrine.

– As-tu dit à Pedro Ohlsen qui tu étais ? – demanda-t-elle.

– Oui, – répondit l'enfant.

Mais la mère feignit de n'avoir pas entendu ou de n'avoir pas compris, car elle répéta plusieurs fois sa question.

– Lui as-tu dit qui tu étais ?

– Oui... oui... oui...

Et l'enfant releva la tête d'un air suppliant.

La mère se redressa de toute sa hauteur.

– Il t’a entendue, n’est-ce pas ? Qu’a-t-il dit ?...

– Il a couru chez lui pour chercher son fusil ; il voulait me tuer.

– Lui... te tuer !

Elle se mit à rire d’un air de profond mépris.

L’enfant effrayée et toute tachée par son bain de soupe se glissa dans un coin, où elle se mit à essuyer sa robe, tout en pleurant.

Tout à coup la mère revint près d’elle.

– Si jamais tu retournes près de lui, – dit-elle en la secouant, – si tu lui parles jamais, ou si tu l’écoutes, que Dieu ait pitié de toi et de lui !.... Dis-lui cela de ma part !... Dis-lui de cela de ma part !.. – répéta-t-elle-d’une voix menaçante, car l’enfant n’avait pas répondu.

– Oui... oui... oui !...

– Dis-le... lui... de... ma... part... – dit encore sa mère en baissant la voix et en secouant la tête à chaque mot ; puis elle s’en alla.

L’enfant se lava, mit ses habits du dimanche, et s’assit sur le pas de la porte.

Mais au souvenir de la peur qu’elle venait d’avoir, elle se remit à sangloter.

– Pourquoi pleures-tu, fillette ? – demanda une voix plus douce qu’aucune de celles qu’elle avait jamais entendues.

Elle leva les yeux et vit devant elle un homme élancé et ayant une physionomie pleine de noblesse.

Elle se leva immédiatement, car c’était Hans Odegard, jeune homme que toute la ville respectait.

– Pourquoi pleures-tu, fillette ?...

Elle le regarda et répondit qu’elle était allée prendre des pommes dans le jardin de Pedro Ohlsen avec « d’autres petits garçons », mais que Pedro et le garde de ville les avaient poursuivis, et puis... se rappelant que sa mère s’était moquée de l’histoire du fusil, elle n’osa pas achever et se contenta de pousser un profond soupir.

– Est-il possible, – dit-il, – qu’une enfant si jeune soit déjà si méchante !...

Petra le regarda ; elle savait déjà que ce qu'elle avait fait était mal ; on le lui avait prouvé en l'appelant Méchant singe aux yeux noirs !... Mauvaise bête !... A présent, elle se sentait honteuse.

– Quel dommage que tu n'aies pas à l'école apprendre les Commandements de Dieu et à distinguer le bien du mal !

Elle se tenait debout devant lui, lissant les plis de sa robe, et elle répondit que sa mère ne voulait pas l'envoyer à l'école.

– Tu ne sais pas même lire ?...

– Si... je sais lire.

Il tira de sa poche un petit livre et le lui mit entre les mains.

Elle l'ouvrit, le retourna, puis regarda la reliure.

Mais il la pressa d'essayer et elle se sentit devenir si stupide qu'elle baissa les yeux, les coins de sa bouche tombèrent ; elle tremblait de tous ses membres.

– D-i-e-u, Dieu, l-e, le, S-e-i-g-n-e-u-r, Seigneur, Dieu le Seigneur, p-a-r-l-a, parla, Dieu le Seigneur, parla à m-m-m.

– Et c'est là ce que tu appelles savoir lire... et tu as au moins douze ans !... Est-ce que tu n'aimerais pas à apprendre à lire ?

Elle pleura en répondant qu'elle le désirait beaucoup.

– Alors viens avec moi ; nous allons commencer tout de suite.

Elle fit un mouvement, mais pour regarder dans la maison..

– Bien... bien... tu as raison..., demande la permission à ta mère.

La mère passait justement et, voyant l'enfant avec un étranger, elle s'avança sur le seuil.

– Il veut m'apprendre à lire, – dit l'enfant en regardant sa mère d'un air indécis.

Elle ne répondit pas, mais regarda Odegaard, en mettant les poings sur les hanches.

– Votre enfant est très ignorante, – dit-il. – Vous n'avez d'excuse ni devant Dieu ni devant les hommes de la laisser ainsi.

– Qui êtes-vous ? – demanda Gunlang d'un air brusque.

– Hans Odegaard, le fils de votre Pasteur.

Le visage de Gunlang s'éclaircit un peu ; elle n'avait entendu dire de lui que du bien.

– J’ai remarqué votre enfant de temps en temps quand je suis venu à la maison, – reprit-il. – Aujourd’hui encore j’ai pensé à elle. Il ne faut pas lui laisser dépenser plus longtemps son énergie à faire le mal.

La physionomie de la mère voulait dire clairement : « Cela ne vous regarde pas. »

Hans demanda pourtant d’un air calme : –

– Elle va apprendre quelque chose, je suppose

– Non.

Une légère rougeur couvrit la figure du jeune homme.

– Pourquoi ?... – dit-il.

– Pensez-vous que ceux qui ont de l’instruction soient meilleurs que les autres ?

Gunlang n’avait fait qu’une expérience dans sa vie. et elle s’en souvenait.

– Je suis surpris qu’on puisse faire une semblable question.

– C’est bon... c’est bon... ; moi, je sais qu’ils ne sont pas meilleurs.

Elle descendit pour mettre fin à cette conversation, mais il se plaça devant elle.

– C’est un devoir que vous ne pouvez négliger, – dit-il. – Vous êtes une mauvaise mère.

Gunlang le toisa de la tête aux pieds.

– Qui vous a dit cela ? – fit-elle en passant devant lui.

– C’est vous, à l’instant même ; si vous n’étiez pas injuste, vous comprendriez que vous perdez votre enfant.

Gunlang se retourna, leurs yeux se rencontrèrent ; elle vit qu’il était décidé à se faire écouter, et cela l’embarrassa.

Jusque-là elle n’avait eu affaire qu’à des marins et à des marchands ; le ton du jeune homme était musique nouvelle à son oreille.

– Que voulez-vous faire de mon enfant ? – demanda-t-elle.

– Lui enseigner ce qui est nécessaire pour sauver son âme d’abord, puis chercher et découvrir ce qu’elle est capable d’être.

– Mon enfant ne sera que ce qu’il me plaira qu’elle soit.

– Vraiment, quoi qu’elle veuille ?. Elle sera d’abord ce qu’il plaira à Dieu !

Gunlang était déconcertée.

– Qu’entendez-vous par là ? – dit-elle enfin en se rapprochant de lui.

– J’entends qu’il faut qu’elle cultive les facultés que Dieu lui a données ; c’est pour qu’elle les cultive qu’il les lui a données.

Gunlang se rapprocha tout à fait.

– Est-ce que ce sera vous... et non pas moi, sa mère... qui aurez de l’autorité sur elle ? – demanda-t-elle encore, comme si elle voulait bien le comprendre.

– Non, – répliqua-t-il, – vous conserverez toujours votre autorité ; mais vous ne devez pas fermer votre cœur aux conseils de ceux qui savent ce qui est le meilleur ; par dessus tout, votre cœur ne doit pas se révolter contre la volonté de Dieu.

Gunlang garda un instant le silence.

– Mais si elle devient trop savante ?... – dit-elle. – Elle, l’enfant de pauvres gens !... – ajouta-t-elle en regardant tendrement sa fille.

– Si elle devient trop savante pour sa position, son éducation lui en procurera une plus élevée, – répondit-il.

Elle saisit aussitôt le sens de ces paroles et répondit, en se parlant à elle même à haute voix, pendant que son regard attristé se reposait sur l’enfant : –

– Ah ! cela est bien dangereux !

– Il ne faut pas nous arrêter à cette considération, – reprit-il d’une voix douce, – la question est de savoir ce qu’il est bien de faire.

Une étrange expression anima les grands yeux de Gunlang ; elle regarda de nouveau attentivement le jeune homme.

Sa voix, ses paroles, son visage portaient le sceau d’une sincérité parfaite et Gunlang céda.

Elle s’avança vers sa fille et posa les mains sur sa tête, sans pouvoir prononcer un mot.

– Je lui servirai de maître à partir de ce jour jusqu’à ce qu’elle soit confirmée, – dit-il en venant à son aide. – Je désire prendre soin de cette enfant.

– Alors, vous me l’enlevez ?...

Il tressaillit et la regarda d’un air interrogateur.

– Allons !... peut-être avez-vous raison et savez-vous mieux que moi ce qu’il faut faire, – dit-elle en faisant un effort. – Et pourtant, si vous n’aviez pas parlé de la volonté de Dieu...

Elle s’arrêta.

Elle caressait les cheveux de sa fille, puis elle prit le mouchoir qu’elle avait au cou et l’arrangea au cou de l’enfant ; c’était le signe par lequel elle consentait à ce que sa fille suivit son jeune maître.

Alors, elle se réfugia derrière la maison, comme si elle n’en voulait pas voir davantage.

Une terreur soudaine s’empara du jeune homme en réfléchissant à la responsabilité qu’il venait d’assumer avec la vivacité de la jeunesse.

L’enfant aussi semblait effrayée, cet homme était le premier qui eût fait plier la volonté de sa mère.

C’est dans cette situation que le maître et l’élève prirent leur première leçon.

A mesure que le temps se passait, il semblait à Hans que, non seulement chaque jour ajoutait aux connaissances de Petra, mais que son intelligence devenait plus vive ; aussi arriva-t-il que leurs conversations prirent souvent un tour tout particulier.

Il tirait de la Bible ou de l’histoire des exemples de gens qui avaient reçu de Dieu une mission particulière.

Il s’appesantissait sur Saül, errant sans but ; sur David, le berger, soignant les troupeaux de son père, jusqu’à ce que Samuel vint et l’emmena avec lui. Mais il parlait surtout de la Mission par excellence, quand le Seigneur lui-même descendit sur la terre ; il lui disait comment Il s’était arrêté dans un petit village de pêcheurs, pour accomplir cette mission ; comment de pauvres pêcheurs s’étaient levés à Sa parole et l’avaient suivi dans les souffrances et jusqu’à la mort, toujours contents ; parce que la conscience d’accomplir une mission soutient l’homme au milieu des plus grandes peines.

La pensée d’être appelée à une mission spéciale hantait tellement le cerveau de Petra, qu’elle en était obsédée ; elle se décida à demander à Odegard quelle pouvait être sa mission.

Il la regarda, jusqu'à ce que la rougeur montât aux joues de l'enfant, puis il lui répondit qu'on n'obtenait cette connaissance que par le travail.

– Votre mission peut être modeste et humble, – dit-il, – mais chacun a une vocation à suivre en ce monde.

Alors elle fut saisie d'une nouvelle ardeur, qui donnait à son travail et à ses jeux une intensité de vie extraordinaire ; ses joues pâles pâlirent davantage et son corps frêle devint plus frêle encore.

Toutes sortes de rêves étranges et de désirs insatiables remplissaient son esprit ; elle avait envie de couper ses cheveux, de s'habiller en homme, et de partir pour la guerre afin de pouvoir, elle aussi, faire de grandes choses !

Seulement son professeur lui dit un jour qu'elle avait de beaux cheveux, et qu'il fallait les tenir brillants et bien peignés.

Elle commença alors à en prendre soin et elle abandonna l'idée de devenir une héroïne pour l'amour de ses longs cheveux soyeux !

Plus tard, elle pensa plus encore à son rôle de femme ; son ardeur au travail se ralentit ; des rêves fugitifs flottaient dans toutes ses pensées.

III.

LA CONFIRMATION.

Dans sa jeunesse, le père de Hans Odegaard avait quitté Odegaard, son pays natal, pour aller à Bergen ; c'est là qu'on lui avait donné comme surnom le nom du lieu de sa naissance.

On l'avait pris en affection, et il était devenu ainsi un savant et un prédicateur renommé, qui avait de l'autorité encore plus en action qu'en parole.

– Il ne peut pas oublier sa robe, – disait le peuple.

Mais cet homme, doué d'une volonté si ferme, devait trouver une résistance invincible, là où il se serait le moins attendu à la rencontrer.

L'opposition venant de la personne qui la lui faisait devait entre toutes lui être insupportable.

Il avait trois filles et un. fils.

Hans, son fils, était l'orgueil de l'école ; son père lui-même surveillait ses travaux et cette tâche était pour lui un plaisir journalier.

Hans avait un ami, qu'il aidait à être le premier après lui à l'école et qui l'aimait par dessus tout, après sa mère.

Ils firent leurs classes ensemble, ensemble ils passèrent leurs deux premiers examens, et ils étaient sur le point de prendre ensemble leurs grades.

Un jour, après avoir combiné un nouveau plan d'études, ils descendaient l'escalier rapide de leur demeure commune ; jeunes, vifs, ils descendaient

précipitamment, si précipitamment que le camarade de Hans, ayant fait un faux pas, tomba si malheureusement qu'il se blessa grièvement.

Quelques jours plus tard, il succombait aux suites de cette chute.

En mourant, le jeune homme supplia sa mère, déjà veuve et qui n'avait pas d'autre, enfant que lui, de regarder désormais Hans comme son fils, par amour de lui.

La mère désespérée suivit bientôt son fils dans la tombe ; mais, fidèle au dernier vœu du mourant, elle laissa toute sa fortune à Hans Odegard.

Des années se passèrent avant que Hans fût consolé de la perte de son ami.

Un voyage à l'étranger dissipa suffisamment son chagrin pour lui permettre de reprendre ses études théologiques et de conquérir ses grades ; mais rien ne put le décider à exercer activement son sacerdoce.

La grande ambition de son père était de le voir devenir son vicaire ; mais il ne put lui persuader de monter en chaire une seule fois.

Hans répondait invariablement à son père : –

– Telle n'est pas ma mission.

Ce fut un cruel désappointement pour le pasteur, et il vieillit en peu de temps de plusieurs années.

Il avait supporté les fatigues et les tristesses de son ministère, soutenu par l'espoir que son fils les partagerait avec lui.

Le jour où cet espoir fut déçu, le courage du vieillard parut s'évanouir.

Le fils vivait dans la maison de son père, où il occupait un bel appartement.

A l'étage inférieur, dans un petit cabinet, le vieux pasteur travaillait sans relâche, à la lueur d'une petite lampe.

Ayant essuyé le refus de son fils, il ne voulait pas être secondé par un étranger, non plus que suivre le conseil de son fils qui l'engageait à résigner sa charge ; il n'avait donc de repos ni été ni hiver.

Chaque année, Hans prolongeait ses voyages à l'étranger.

Quand il demeurait chez son père, il voyait peu de monde et rarement il dînait à la table paternelle et s'y montrait plus ou moins taciturne, suivant l'occasion ; si quelqu'un lui adressait la parole, il répondait judicieusement et avec un sérieux qui prévenait toute plaisanterie.

Il n'allait jamais à l'église ; mais il consacrait plus de la moitié de son revenu à des œuvres de bienfaisance, sans amais manquer de donner des instructions précises sur l'emploi qu'on devait en faire.

Ces largesses, bien contraires aux habitudes économes de la petite ville, causaient l'étonnement de chacun.

Sa réserve, ses absences fréquentes, ses longs voyages à l'étranger, la crainte respectueuse que chacun éprouvait en lui adressant la parole, ajoutaient à sa réputation et voilà comment on attribuait à Odegard fils une foule de qualités mystérieuses et surnaturelles.

Quand cet homme condescendit à se charger de l'éducation de la Pêcheuse, l'enfant fut ennoblie du coup.

En peu de temps, tous les habitants du pays, les femmes surtout, voulurent la prendre sous leur patronage.

Elle se présenta un jour à son protecteur, vêtue d'un costume de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; elle avait mis tous les cadeaux qu'on lui avait faits, pensant ainsi lui être agréable, Hans lui ayant souvent répété qu'il fallait toujours se tenir propre et soignée.

Dès qu'il la vit, il lui défendit de rien accepter à l'avenir ; il la traita de vaine et de sotte, il lui dit qu'elle ne pensait qu'aux choses vides et insignifiantes, qu'elle ne se plaisait qu'aux folies.

Le lendemain matin, quand elle apparut les yeux rouges, elle avait pleuré toute la nuit, il l'emmena faire une promenade en dehors de la ville.

Là, il lui parla de David ; donnant comme à l'ordinaire une forme neuve à son récit, et rendant ainsi nouvelle une histoire qu'elle savait déjà. Il le lui dépeignit d'abord jeune, marchant au milieu de ses compagnons dans toute sa beauté, riche de force et de foi enfantine. Avant d'être arrivé à l'âge d'homme, il avait pris sa place parmi les sages. De berger, il avait été appelé à devenir roi ; lui qui avait habité des cavernes, il bâtit Jérusalem ! Vêtu d'habits royaux, il jouait de la harpe pour calmer la fureur de Saül. Mais quand il fut devenu roi, malade et triste, couvert des haillons du remords, il joua de la harpe et chanta pour se consoler. Après avoir accompli de grands travaux, il s'endormit dans le péché ; puis vint le prophète, et le châtiment suivit ; il redevint enfant. David, qui, par son chant d'allégresse, avait relevé le peuple du Seigneur, gisait lui-même écrasé aux

pieds du Tout-Puissant. Etait-il plus grand lorsque, couronné par la victoire, il dansait devant l'arche au son de ses propres chants, ou lorsque, prisonnier dans son palais, il demandait grâce à la main qui le châtiât ?

La nuit qui suivit cette conversation, Petra eut un songe. qu'elle n'oublia jamais.

Elle rêva que montée sur un cheval blanc, elle faisait partie d'un cortège triomphal ; mais voilà qu'en même temps elle dansait en haillons devant le cheval.

Un soir, longtemps après, elle était assise sur la lisière de la forêt, étudiant ses leçons, lorsque Pedro Ohlsen, qui depuis l'affaire du jardin avait cherché à lier connaissance avec elle, passa tout près d'elle et murmura avec un étrange sourire : –

– Bonsoir !...

La défense de sa mère était encore présente à l'esprit de Petra ; aussi, ne répondit-elle rien.

Mais chaque jour, Ohlsen répéta son bonsoir !.

Bientôt, lorsqu'il ne venait pas, elle l'attendait.

Au bout de quelque temps, il s'arrêta pour lui adresser une question, puis deux ; puis ce fut toute une conversation.

Un jour, après avoir ainsi causé, il laissa tomber une pièce d'un specie¹ sur les genoux de Petra et s'enfuit, ayant l'air heureux au delà de toute expression.

Petra se souvint qu'elle désobéissait à sa mère, en parlant à Pedro, et à Odegaard, en acceptant un présent.

Elle s'était habituée petit à petit à ne plus penser aux ordres de sa mère ; mais ils lui revinrent en mémoire par la réflexion qu'en y manquant, elle avait été entraînée à oublier ceux d'Odegaard.

Pour se débarrasser de l'argent, elle invita la première petite camarade qu'elle rencontra sur son chemin à entrer avec elle chez le pâtissier.

Mais, avec la meilleure volonté du monde, elles ne purent, à elles deux, manger plus de gâteaux qu'on en a pour quatre öre.²

Petra commença alors à se repentir de ce qu'elle venait de faire, et regretta de n'avoir pas rendu la pièce au lieu de la dépenser.

L'argent qui lui restait encore semblait brûler sa poche ; elle le jeta à la mer.

Malgré ce sacrifice, elle ne se sentit pas libre encore ; l'argent avait souillé son âme.

Elle pensait bien qu'en confessant sa faiblesse elle serait plus libre ; mais le souvenir de la colère de sa mère, lorsqu'elle lui avait parlé de Pedro, et la confiance qu'Odegaard avait en elle, l'arrêtaient.

Sa mère ne s'aperçut de rien, mais Odegaard vit bientôt qu'il y avait lutte en elle et que cette lutte la rendait malheureuse.

Odegaard demanda tendrement un jour à Petra ce quelle avait, et quand, au lieu de répondre, elle fondit en larmes, il s'imagina que peut-être la pauvreté régnait chez elle ; alors il lui donna dix species.

En dépit de sa dissimulation vis-à-vis d'Odegaard, le don de cet argent qu'elle pouvait donner à sa mère... le plus honnête des argents.... fit une violente impression sur elle ; elle se persuada que sa faute était effacée et elle s'abandonna à la joie la plus folle.

Elle prit la main de Hans dans les siennes, le remercia, se mit à rire, à sauter à l'endroit où elle se trouvait ; la joie illuminait son visage à travers ses larmes ; elle regardait tout le temps son professeur avec cette expression de dévouement intense qui anime l'œil du chien lorsqu'il fixe l'œil du maître qu'il doit suivre et qu'il aime.

Il ne la reconnaissait plus ! Elle, qui ordinairement obéissait au moindre mot, elle exerçait maintenant son pouvoir.

Pour la première fois, une nature forte et sauvage se dévoilait à lui ; pour la première fois une vie plus active faisait courir un sang plus chaud dans ses veines ; il recula effrayé, mécontent contre lui-même et contre elle.

Mais elle s'élança vers la porte et gravit la colline, pour rentrer chez elle en dehors de la ville.

Quand elle fut arrivée, elle mit l'argent sur la table devant sa mère et lui jeta les bras autour du cou.

- Qui t'a donné cela ? – dit Gunlang, dont la colère perçait déjà.
- Odegaard, mère ; c'est le meilleur homme du monde.
- Que dois-je faire de cet argent ?
- Je ne sais pas, mère chérie ; si tu savais.

Et elle se jeta de nouveau à son cou. maintenant elle pouvait tout dire et elle parlerait.

Mais sa mère la repoussa avec impatience.

– Voudrais-tu qu’on me fit l’aumône ?... – demanda-t-elle. – Reporte-lui son argent tout de suite !.... Si tu lui as dit que j’en avais besoin, tu as menti.

– Mais, mère...

– Reporte cet argent tout de suite, te dis-je, ou j’irai moi-même le voir et je le lui jetterai à la figure... N’est-ce pas assez de m’avoir pris mon enfant !...

Les lèvres de la mère tremblaient en laissant échapper ces derniers mots.

Petra se recula, de plus en plus pâle ; elle ouvrit la porte lentement, et lentement elle quitta la maison.

Avant de savoir ce qu’elle faisait, ses mains avaient déchiré le billet de dix species.

Quand elle s’en aperçut, cette découverte lui permit de donner cours à son indignation contre sa mère.

– Mais Odegard n’en saura rien ! – dit-elle. – . Si !... – ajouta-t-elle bientôt, – il saura tout... Je ne veux pas mentir devant lui.

Quelques minutes plus tard elle était chez Hans et elle lui avouait que sa mère n’avait pas voulu recevoir son argent et que, furieuse elle-même d’avoir à le lui rapporter, elle avait mis le billet en pièces.

Elle en aurait dit davantage, mais froidement il l’arrêta en lui ordonnant de rester chez elle, et quoiqu’il lui fut pénible de paraître sévère à ses yeux, il lui reprocha d’avoir désobéi aux ordres de sa mère.

Ce discours venant de Hans étonna Petra, car elle savait qu’il ne faisait pas ce que son père désirait le plus.

En revenant chez elle, son chagrin devint plus violent encore et elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

A ce moment, elle rencontra Pedro Ohlsen.

Elle l’avait évité pendant bien des jours et elle l’aurait évité encore ce jour-là ; car n’était-ce pas lui qui était la cause de tous ses chagrins ?

– D’où venez-vous ? – demanda-t-il en la suivant. – Qu’est-ce qui vous fait du chagrin ?

La colère avait tellement enflammé son âme que tout lui était à peu près indifférent ; et puis sa mère avait-elle vraiment une raison de l'empêcher de parler à Pedro ?

C'était un caprice sans doute, comme celui qui lui causait toute cette peine.

– Savez-vous ce que j'ai fait ? – demanda Pedro, presque humblement, quand elle eut cessé de pleurer. – Je vous ai acheté un bateau à voile ; j'ai pensé que vous aimeriez à aller en bateau.

Et il se mit à rire.

La bonté de cette offre, formulée aussi humblement que la prière du pauvre, la toucha.

Elle fit un signe de tête affirmatif.

Alors il s'anima, il lui demanda, à mi-voix et d'un air empressé, si elle consentirait à tourner la ville en suivant l'allée à droite, tout le long de l'abri aux bateaux ; il viendrait la chercher là, et personne ainsi ne pourrait les voir.

Ils partirent bientôt par une fraîche brise ; puis, s'arrêtant à un des petits îlots, ils attachèrent le bateau et descendirent à terre.

Il avait apporté pour elle toutes sortes de bonnes choses ; il prit sa flûte et se mit à en jouer.

Elle oublia son chagrin en voyant le bonheur de Pedro ; et comme la joie d'une nature faible éveille une tendre pitié chez les natures plus fortes, il arriva qu'à partir de ce jour elle commença à l'aimer.

A partir de ce jour aussi, Petra eut un secret nouveau vis-à-vis de sa mère ; peu à peu elle s'habitua à ne lui parler de rien.

Gunlang ne lui adressait aucune question, elle avait une confiance illimitée jusqu'au moment où elle n'en accordait plus aucune.

Depuis lors, Petra eut aussi des secrets pour Odegard, car elle recevait beaucoup de cadeaux de Pedro Ohlsen.

Odegard ne la questionnait plus ; il lui donnait ses leçons d'une manière de jour en jour plus réservée.

La vie de Petra se partageait ainsi entre trois personnes ; elle ne pouvait parler à aucune d'elles des deux autres, et elle avait quelque chose à cacher à chacune.

Pendant ce temps et sans s'en douter, elle était devenue jeune fille, et un jour Odegaard lui annonça qu'il était temps qu'elle fût confirmée.

Ses paroles la remplirent d'anxiété, car elle savait qu'une fois confirmée les leçons cesseraient, et alors que deviendrait-elle ?

Sa mère faisait ajouter un étage à sa maison, parce qu'après le confirmation Petra devait avoir une chambre à elle : le bruit continu des marteaux et des clous lui était devenu pénible par les appréhensions qu'il lui causait.

Odegaard observa qu'elle devenait de plus en plus silencieuse ; quelquefois même il la vit pleurer.

Dans des circonstances semblables, la préparation à la confirmation ne pouvait que l'impressionner vivement, malgré le soin que prenait Odegaard d'éviter tout ce qui pouvait l'agiter.

Il cessa ses instructions quinze jours avant la confirmation et il lui apprit brièvement que cette leçon serait la dernière.

Il voulait dire la dernière qu'il lui donnerait, car il avait certainement l'intention de s'occuper d'elle plus tard, mais par l'intermédiaire d'autres personnes.

Elle resta clouée au sol, tout son sang reflua à son cœur ; elle ne pouvait détacher ses yeux de lui.

Ému en dépit de lui-même, il voulut du moins lui fournir une explication de sa conduite.

– Toutes les jeunes filles, – dit-il, – ne sont pas arrivées à votre âge quand elles sont confirmées ; vous devez bien le comprendre vous-même.

A ces mots, ses joues se couvrirent d'une rougeur aussi ardente que si elles avaient été brûlées par les flammes d'une fournaise ; sa poitrine se gonfla et de grosses larmes remplirent ses yeux.

Toutes les résolutions d'Odegaard s'évanouirent.

– Continuerons-nous nos leçons, malgré cela, comme par le passé ? – demanda-t-il précipitamment.

Il ne comprit que trop tard ce qu'il venait de faire.

Il sentit qu'il avait tort.... il aurait voulu reprendre ses paroles ; mais déjà Petra avait relevé les yeux sur lui ; aucun « oui » ne tomba de ses lèvres, mais rien n'aurait pu parler plus clairement que son regard.

Pour s'excuser vis-à-vis de lui-même, Odegard lui demanda : –

– J'ose croire que maintenant vous aimerez à étudier quelque chose en particulier y a-t-il quelque chose... – et il se pencha vers elle, – quelque chose qui vous attire ?... une chose pour laquelle vous vous sentez une vocation, Petra ?

– Non !... – répondit-elle si vite qu'il en rougit.

En reprenant son sang-froid, il sentit renaître les anciens scrupules des années passées que la franche réponse de Petra venait de faire revivre dans son esprit.

Odegard n'avait jamais douté, depuis le jour où il l'avait vue, toute enfant, conduire la bande des petits garçons de la ville, que la jeune fille possédât une intelligence remarquable.

Mais plus il lui donnait de leçons, moins il voyait à quoi cette intelligence devait s'appliquer spécialement.

Dans chacun de ses mouvements, dans chacune de ses pensées, dans chacun de ses désirs se révélait une exubérance de vie spirituelle et physique très remarquable, et, par-dessus tout, le rayonnement d'une beauté capricieuse.

Mais si on essayait de la décrire, soit en paroles, soit par écrit, ce qui était encore pire, on n'avait plus devant soi autre chose que de l'enfantillage.

C'était l'image de la Fantaisie. et pour lui, fantaisie était synonyme de turbulence.

Elle était très appliquée au travail, mais en lisant elle avait plutôt pour but de se distraire que d'apprendre ; elle était surtout préoccupée de savoir ce que contenait la page suivante.

Elle avait des sentiments religieux, mais, comme disait le doyen, aucune inclination à la vie religieuse, et Odegard se sentait quelquefois plein d'inquiétude sur son avenir.

Il semblait alors être revenu au point de départ ; par la pensée, il se retrouvait au bas de l'escalier où il avait affirmé qu'il se chargeait de l'instruire ; il entendait la voix sèche de la mère lui en laissant toute la responsabilité parce qu'il avait parlé de la volonté de Notre Seigneur.

Après avoir parcouru plusieurs fois la chambre dans tous les sens, il reprit son sang-froid.

– Je vais aller à l'étranger, – dit-il avec un certain embarras. – J'ai prié mes sœurs de prendre soin de vous pendant mon absence ; quand je reviendrai, nous recommencerons à travailler ensemble. Adieu ! nous nous reverrons, je pense, avant mon départ.

Il passa promptement dans la chambre voisine, et elle n'eut pas même le temps de lui prendre la main.

Elle le revit, bientôt, dans l'endroit où elle s'attendait le moins à le rencontrer, dans la chaire, en dehors du chœur, juste au dessus de l'endroit où elle se trouvait parmi les jeunes filles, assemblées dans l'église pour y être confirmées.

Sa vue l'émut tellement que pendant longtemps ses pensées errèrent loin de la cérémonie sacrée à laquelle elle s'était préparée par l'humilité et la prière.

Le vieux père d'Odegaard lui-même retenait sa respiration et regarda longuement son fils, quand il s'avança pour commencer le service.

Petra devait éprouver une autre surprise encore avant de quitter l'église : elle aperçut, assis un peu plus bas, Pedro Ohlsen, tout vêtu d'habits neufs.

Il tendait le cou pour voir par dessus la tête des jeunes garçons et apercevoir les filles, pour la regarder, elle, en particulier, puis il se baissait aussitôt ; mais, de temps en temps, elle voyait sa tête à moitié cachée se dresser, puis replonger de nouveau.

Ce manège lui causa de nouvelles distractions ; elle ne pouvait pas le voir et elle ne pouvait s'empêcher de le regarder.

Enfin, au moment où tout le monde était ému, où quelques-uns des assistants versaient des larmes, Petra fut terrifiée de voir Pedro se lever, puis tressaillir, rester la bouche et les yeux grand ouverts, pâlir et demeurer immobile, incapable, en un mot, de s'asseoir ou de remuer, car Gunlang venait de se redresser de toute sa hauteur en face de lui.

Petra frissonna en regardant sa mère, car elle était aussi blanche que la nappe de l'autel. Ses cheveux noirs frisés semblaient se hérissier sur sa tête, tandis que ses yeux paraissaient doués d'une puissance de répulsion intense comme s'ils avaient dit : –

– Arrière !... que voulez-vous à ma fille ?

Pedro s'affaissa enfin sur son banc sous l'influence de ce regard et, un moment après, il sortit de l'église.

Petra se sentit soulagée et suivit avec attention le reste du service.

Puis, après avoir prononcé ses vœux, elle regarda Odegard à travers ses larmes ; mieux que personne il connaissait ses bonnes intentions, et elle promit en son cœur de ne jamais trahir la foi qu'il avait mise en elle.

Les yeux confiants qui répondaient à son regard semblaient le lui demander ; mais quand elle fut retournée à son banc et qu'elle le chercha de nouveau, il était parti.

Bientôt elle reprenait avec sa mère le chemin de la maison ; en marchant Gunlang laissa tomber ces mots : –

– J'ai fait ce que j'avais à faire ; à présent, que le Seigneur fasse le reste.

Quand elles eurent diné ensemble, seules toutes deux, Gunlang dit en se levant : –

– Allons ! je pense que nous devrions aller voir le fils du pasteur. Je ne sais ce qui résultera de ce qu'il a fait, mais je crois qu'il avait bonne intention. Habille-toi, mon enfant.

Le chemin de l'église, qu'elles avaient si souvent parcouru toutes deux, passait au dessus de la ville.

Elles n'avaient jamais paru ensemble dans la rue ; il faut même dire que depuis son retour, la mère y avait à peine mis les pieds.

Ce jour-là, pourtant elle y passa ; elle voulut la suivre avec sa fille devenue femme.

Dans l'après-midi du Dimanche de la Confirmation, les habitants d'une petite ville sont tous dans la rue ; soit occupés à faire des visites de félicitations d'une maison à l'autre, soit à flaner pour voir et se faire voir.

Les voisins s'arrêtent, échangent des bonjours et des poignées de main ; à chaque pas on reçoit une nouvelle averse de bons souhaits.

L'enfant du pauvre apparaît vêtu des habits dédaignés du riche et les fait voir pour prouver ainsi sa gratitude.

Les marins de la ville aux costumes étrangers, le chapeau sur l'oreille, sont les vrais miroirs de la mode ; les marchands sont plus polis encore que les autres habitants ; on marche par groupes ; les élèves de l'École Latine,

chacun au bras de son meilleur ami, flânaient au milieu de la foule, se livrant à de vertes critiques.

Ce jour-là tous étaient éclipsés par le lion de la ville, un jeune négociant, l'homme le plus riche du pays, Yngve Vold, tout frais arrivé d'Espagne et prêt à prendre en main le commerce de poisson de sa mère.

Avec son petit chapeau posé sur ses cheveux couleur de soleil, il avait si bonne tournure qu'on en oubliait presque les jeunes catéchumènes ; chacun lui souhaitait la bienvenue ; il parlait à tout le monde, riait avec tout le monde ; d'une extrémité de la rue à l'autre on voyait le petit chapeau sur les cheveux dorés et on entendait le rire joyeux d'Yngve.

Quand Petra et sa mère entrèrent dans la rue, ce fut lui qu'elles rencontrèrent d'abord, et, comme si cette rencontre eût été redoutable, il recula à la vue de Petra, qu'il ne reconnaissait pas.

Elle avait grandi, elle était plus élancée que la plupart des jeunes filles de son âge ; elle était gracieuse, distinguée, et cependant pleine d'assurance ; c'était le portrait de sa mère, seulement à des intervalles fugitifs.

Le jeune marchand qui les suivait n'attirait plus l'attention ; la mère et la fille offraient un spectacle plus attrayant.

Elles marchaient vite, parlant à peu de monde, parce qu'elles n'étaient guère sauées que par des matelots ; mais elles pressèrent encore le pas en quittant la rue, car on leur dit qu'Odegaard venait de sortir de sa maison pour se rendre au bateau sur lequel il devait partir.

Petra courait ; elle voulait le voir et le remercier encore avant son départ ; vraiment c'était mal à lui de la quitter ainsi !

Elle ne voyait aucun de ceux qui la regardaient, elle ne voyait que la fumée du bateau à vapeur, bien loin au-dessus des maisons, et qui semblait s'éloigner.

Quand elles arrivèrent à la passerelle, le paquebot levait l'ancre ; la jeune fille avança, le cœur gros, jusqu'au bout des planches ; elle volait plutôt qu'elle ne marchait.

Sa mère la suivait.

Comme le paquebot virait lentement dans le port, elle eut le temps d'aller jusqu'au bord du quai, de monter sur une borne, et d'agiter son mouchoir en l'air.

La mère s'était arrêtée, ne se souciant pas de la suivre.

Petra agita son mouchoir aussi haut qu'elle pouvait, mais personne ne répondit à son signal.

Alors son chagrin éclata, et c'est en pleurant qu'elle reprit le chemin de sa demeure.

Sa mère la suivait toujours en silence.

La chambre que Gunlang lui avait donnée le jour même, où elle avait couché la nuit précédente pour la première fois, où elle s'était habillée toute joyeuse le matin, la revit dans la soirée toute en larmes, ne pensant pas à jeter un regard sur tous ses trésors ; elle ne voulut pas descendre quand les marins et les convives furent arrivés ; elle quitta sa robe de fête et s'assit sur son lit jusqu'à ce que la nuit fut tombée.

Oh ! grand Dieu ! qu'il était donc triste d'être devenue jeune fille !

IV.

LES AMOUREUX.

Un jour, peu de temps après la confirmation, Petra se rendit chez les sœurs d'Odegaard, mais elle s'aperçut bientôt que son professeur avait commis une erreur en lui conseillant de poursuivre ses études sous la direction de celles-ci : le doyen parut ne pas la voir et ses filles, toutes deux plus âgées qu'Odegaard, furent guindées et cérémonieuses.

Elles se contentèrent de lui communiquer un court message de leur frère contenant des instructions sur la méthode qu'elle devrait suivre à l'avenir : prendre part aux occupations domestiques d'une maison en dehors de la ville, le matin ; aller dans l'après-midi à un atelier de couture ; déjeuner et souper chez elle et y coucher.

Elle suivit ces instructions et les trouva agréables, tant qu'elles furent nouvelles ; mais plus tard, surtout quand l'été fut arrivé, elle s'en fatigua ; car, à cette époque de l'année, elle avait l'habitude de passer ses journées dans la forêt, un livre à la main ; elle regrettait ses lectures de tout son cœur, comme elle regrettait Odegaard et sa société.

Cependant elle prenait le temps comme il venait.

A cette époque, arriva à l'atelier une jeune fille qu'on appelait Lise Let, quoique son nom fut Lise, seulement.

Let était le nom d'un jeune aspirant de marine qui était venu passer les vacances de Noël chez lui.

Un beau jour, ils se fiancèrent en patinant, elle n'était encore qu'une écolière.

Elle jurait sur sa vie que ce n'était pas vrai et pleurait quand on lui en parlait ; cependant, depuis lors, on l'appelait Lise Let.

La petite Lise, jeune et vive, pleurait souvent, et riait plus souvent encore ; mais qu'elle rît ou qu'elle pleurât, elle pensait surtout à l'amour.

Une véritable ruche de pensées nouvelles, étranges, remplit bientôt l'atelier.

Une main se tendait-elle pour prendre le dévidoir... quelqu'un faisait une demande en mariage et le dévidoir acceptait ou refusait cette proposition ; l'aiguille devenait la fiancée du fil, et le fil se sacrifiait point à point à sa cruelle compagne ; si l'une des fillettes se piquait, elle versait le sang de son cœur ; celles qui changeaient d'aiguilles étaient inconstantes ; si deux jeunes filles chuchotaient ensemble, il y avait quelque chose de nouveau dans l'air ; aussitôt deux autres chuchotaient, puis deux autres encore ; chacun avait son amie de prédilection, et il y avait mille secrets dans l'atelier ; comme on le voit, il y avait de quoi tourner toutes les têtes !

Un soir, à la brume, il tombait une petite pluie grésillante.

Petra, la tête couverte d'un grand chapeau, se tenait en dehors de la maison, regardant dans le couloir un jeune marin en train de siffler une valse.

Elle tenait des deux mains son châle serré, sous son menton, de sorte qu'on ne voyait que le bout de son nez et ses yeux ; mais le marin s'aperçut bientôt qu'elle le regardait ; d'un bond il fut au bas de l'escalier et à ses côtés.

– Gunnar, voulez-vous venir vous promener ?

– Mais il pleut !

– Bast ! qu'est-ce que cela fait ?

Et ils allèrent jusqu'à une petite maison un peu plus loin.

– Achetez-moi deux gâteaux, – dit-elle ; – deux gâteaux à la crème.

– Vous voulez toujours des gâteaux.

– A la crème !

Il en rapporta quelques-uns ; elle sortit une main de son châle, prit les gâteaux, et continua de marcher en les mangeant.

Quand ils furent sortis de la ville, elle lui dit, en lui donnant un morceau de gâteau : –

– Ecoutez, Gunnar, nous nous sommes toujours beaucoup aimés, vous et moi. Je vous ai toujours préféré à tous les autres jeunes gens ! Vous ne me croyez pas ?... C'est vrai pourtant. Maintenant vous êtes second à bord de votre navire et vous aurez bientôt un vaisseau à vous. Je crois que vous devriez avoir aussi une fiancée. Mais, pourquoi ne mangez-vous pas ce gâteau, mon ami ?

– Ce gâteau ?... C'est que j'ai du tabac....

– Eh bien ! que me répondez-vous ?

– Rien qui presse....

– Mais vous partez après demain ?

– Oui, mais je reviendrai, je l'espère, du moins !

– Mais je n'aurai peut-être pas le temps alors ; comment savez-vous où je serai à cette époque ?

– Alors c'est vous qui seriez ma fiancée ?

– Oui, Gunnar ; vous auriez dû le comprendre plus tôt ; mais vous avez toujours été si stupide. c'est pour cela qu'on n'a pu faire de vous qu'un marin.

– Ah ! je ne le regrette pas ; c'est un très joli métier que celui de marin.

– Je crois bien, quand on a un vaisseau à soi. mais voyons... que dites-vous ? – vous êtes là comme un muet !

– Qu'est-ce qu'il faut que je dise ?

– Qu'est-ce qu'il faut que vous disiez ?.. Ha !... ha !... ha !... peut-être ne voulez vous pas de moi ?

– Ah ! Petra, vous savez bien que c'est mon plus grand désir ; mais je ne sais pas si je puis compter sur vous.

– Vraiment, Gunnar ! eh bien ! je vous serai fidèle. oh ! si fidèle !...

Il resta immobile un moment.

– Laissez-moi vous regarder, Petra.

– Pourquoi ?

– Je veux voir si vous êtes sérieuse.

– Pensez-vous donc que je plaisante, Gunnar ?

Elle était en colère et elle ouvrit son châle.

– Alors, Petra, c’est vraiment pour tout de bon ? Accordez-moi un baiser comme preuve. On sait ce que cela veut dire.

– Êtes-vous fou ?

Elle referma son châle et continua d’avancer.

– Attendez, Petra, attendez, vous ne me comprenez pas. Quand nous serons fiancés...

– Quelles bêtises dites-vous encore !

– Voyons, je suppose que je sais comment les choses se passent d’ordinaire, je connais bien mieux le monde que vous. Souvenez-vous de tout ce que j’ai vu.

– Peuh ! Ce que vous avez vu, vous l’avez regardé comme un imbécile que vous êtes, et vous parlez de même.

– Alors qu’entendez-vous par être fiancés, Petra, il faut bien que je vous le demande ?. Courir l’un après l’autre sur la colline n’est qu’un pauvre plaisir, à mon avis.

– Oui, et pour cette fois vous avez raison.

Elle riait et s’arrêta.

– Ecoutez-moi bien, Gunnar, pendant que nous reprendrons haleine... ouf !... je vais vous dire comment se comportent des fiancés. Quand vous serez en ville, il vous faudra venir m’attendre tous les soirs à la porte de l’atelier et me reconduire jusqu’à la maison ; si je ne suis pas à l’atelier vous m’attendrez quelque part, dans la rue, jusqu’à ce que j’arrive. Par exemple, il faut que nous échangions des bagues, l’une portera votre nom, le mien sera gravé sur l’autre, nous ajouterons l’année et la date sur chacune ; mais je n’ai pas d’argent ; par conséquent, vous les achèterez toutes les deux.

– De tout mon cœur, mais...

– Bon, quoi encore ?... Qu’est-ce que signifie ce mais ?

– Mon Dieu ! je veux dire tout simplement qu’il me faut la mesure de votre doigt pour cela.

– Oh ! je vais vous la donner tout de suite.

Elle prit un brin d’herbe, mesura son doigt, et coupa l’herbe avec ses dents.

– Là, ne la perdez pas, à présent.

Il enveloppa le brin d'herbe dans un papier et mit le papier dans son portefeuille ; elle suivit ses mouvements jusqu'à ce que le portefeuille fût en sûreté.

– Allons-nous-en maintenant, je suis fatiguée d'être restée là si longtemps debout.

– Mais vraiment, Petra, je trouve que vous n'êtes guère aimable !

– Si cela ne vous plait pas ainsi, monsieur, j'en suis bien fâchée.

– Mais cela me plait beaucoup, au contraire ; ce n'est pas ce que je veux dire. Mais ne me laisserez-vous pas même prendre votre main ?

– A quoi bon ?

– Pour prouver que nous sommes réellement fiancés.

– Je ne vois pas ce que cela prouverait de nous donner la main.... mais vous pouvez la prendre si vous voulez ; la voilà !... Ah ! non, merci. ne la serrez pas ainsi, monsieur !

Elle retira sa main et la cacha de nouveau sous son châle ; mais tout à coup elle le souleva des deux mains et laissa voir son visage.

– Si vous parlez à quelqu'un de tout ceci, Gunnar, je dirai qu'il n'y a pas un mot de vrai !. Là !.

Elle se mit à rire et commença à descendre la colline ; au bout d'un instant elle s'arrêta.

– Demain, l'atelier ne sera pas fermé avant neuf heures ; vous m'attendrez derrière le jardin ; entendez-vous ?

– Parfaitement.

– Oui... alors, maintenant, il faut vous en aller.

– Voulez-vous me donner la main pour me dire au revoir ?

– Je ne comprends pas pourquoi vous demandez toujours ma main ; non, je ne vous la donnerai pas. Adieu !... – cria-t-elle en s'enfuyant.

Le lendemain, elle s'arrangea pour rester la dernière à l'atelier ; il était près de dix heures quand elle sortit, mais quand elle quitta le jardin... pas de Gunnar.

Elle avait pensé à toutes sortes de mésaventures, mais pas à celle-ci. Son orgueil en fut blessé, de sorte qu'elle attendit, pour le lui dire quand il arriverait.

Elle ne s'ennuyait pas en allant et venant derrière le jardin, car les chanteurs du cercle des marchands venaient de commencer leur répétition, près d'une fenêtre ouverte, et le vent embaumé du soir lui apportait les refrains d'une chanson espagnole.

Elle s'imagina être en Espagne, où du haut d'un balcon elle entendait chanter ses louanges.

L'Espagne était le pays de ses rêves ; tous les étés, les noirs vaisseaux de ce pays entraient dans le port, et les chansons andalouses résonnaient dans les rues ; et puis, la chambre d'Odegard était toute pleine de magnifiques tableaux espagnols.

Elle croyait le voir et être près de lui.

Tout à coup, elle fut rappelée à la réalité.

Une ombre s'avancait rapidement vers elle.

– Le voilà... enfin !... – pensa-t-elle.

Elle courut à sa rencontre, mais ce n'était pas Gunnar.

Elle reconnut le fils du marchand à son chapeau posé de côté sur ses cheveux dorés.

– Ha !... ha !... ha !... ha !...

Il riait de son rire argenté.

Me prenez-vous pour un autre ?

– Non ! – dit-elle vivement.

Et elle s'enfuit en colère ; mais il la suivit en courant et en parlant vite, avec cet accent particulier des gens qui parlent plusieurs langues.

– Ah ! je puis facilement courir près de vous, car je suis un marcheur de première force ; il est inutile d'essayer de m'échapper. Je veux vous parler... on est trop tranquille dans ce pays ; tout le monde est comme mort. Vous n'êtes pas morte, vous... je le vois bien. Je veux vous parler. C'est la huitième fois que je me promène ici le soir...

– La huitième fois ?

– Ha !... ha !... ha !... Oui, la huitième fois. Ah !. Il me serait indifférent de revenir encore huit autres fois, car nous sommes faits l'un pour l'autre. n'est-ce pas ? Ne courez donc pas ainsi, je ne vous quitterai pas ; vous êtes fatiguée... je le vois bien.

– Non !... ce n'est pas vrai.

- Si !... vous êtes fatiguée.
- Non !...
- Si !. Parlez alors si vous n’êtes pas fatiguée !
- Ha !... ha !... ha !...
- Ha !... ha !... ha !... ha !... cela ne s’appelle pas parler.

Là-dessus, ils s’arrêtèrent court ; ils échangèrent quelques questions et quelques réponses, moitié rieurs, moitié sérieux.

Puis il lui para de l’Espagne dans un langage animé ; les tableaux succédaient aux tableaux, et il termina en maudissant la petite ville qui s’étendait à leurs pieds.

Petra l’écoula d’abord les yeux étincelants ; le reste passa comme un souffle de vent, tandis que ses yeux regardaient une chaîne d’or passée deux fois autour du cou du jeune homme.

– Oui, – dit-il tout à coup en prenant le bout de la chaîne ornée d’une croix, – regardez-la, je l’ai apportée ce soir pour la montrer aux chanteurs. Elle vient d’Espagne ; écoutez son histoire.

Et alors, il commença : –

– Quand j’étais dans le sud de l’Espagne, j’allai un jour à un exercice de tir et je gagnai le prix. On me donna cette chaîne pendant le banquet, en me disant : Il Emportez-la en Norwège et offrez-la avec les hommages des gentilshommes espagnols à la plus belle fille de votre pays." Aussitôt s’élevèrent des cris de joie et des fanfares ; on agita les bannières, les *caballeros* applaudirent, et je reçus le prix.

– Oh ! tout cela est charmant !. continuez... continuez !... – s’écria Petra.

Elle croyait assister à la fête espagnole, voir le drapeau espagnol ; elle se représentait les Espagnols au teint brun, dans la chaude lumière du soir, au pied des collines plantées de vignes, envoyant leurs pensées à la plus belle des filles du pays des neiges.

Il fit ce qu’elle lui demandait ; il augmenta ses désirs par de nouveaux récits ; il la transporta si bien dans ce merveilleux pays, qu’elle commença à fredonner la chanson espagnole qu’elle venait d’entendre, et bientôt ses pieds s’agitèrent en cadence.

– Comment ! vous connaissez les danses espagnoles ? – s’écria-t-il.

– Oui !... oui !... oui !... – répondit-elle en. chantant un air de danse et en faisant claquer ses doigts pour imiter le bruit des castagnettes en exécutant quelques pas qu’elle avait vu danser par des marins espagnols.

– C’est à vous que revient de droit le cadeau de ces nobles Espagnols ! – s’écria-t-il tout ravi. – Vous êtes la plus belle fille que j’aie jamais vue !...

Il avait ôté la chaîne de son cou et, d’une main légère, il la jeta sur les épaules de Petra, avant qu’elle sût ce qu’il voulait faire ; mais, quand elle eut compris, cette vive rougeur de honte, qui lui était particulière, couvrit son visage et des larmes jaillirent de ses yeux ; en sorte que le jeune homme, qui avait passé de surprise en surprise, fut plus étonné que jamais ; cependant il sentit qu’il ne devait pas rester avec elle plus longtemps, et il s’en alla.

A minuit, Petra était encore à la fenêtre de sa chambre, la chaîne dans la main.

Une chaude nuit d’été enveloppait la ville, les fiords, et les montagnes lointaines ; les rues retentissaient encore de la chanson espagnole car les chanteurs du cercle accompagnaient Yngve Vold chez lui.

On entendait chacune des paroles qu’ils prononçaient.

Deux voix seulement chantaient les paroles ; les autres imitaient l’accompagnement des guitares.

Prends la guirlande, ô belle jeune fille,
Où mes baisers ont mis leurs plus douces senteurs ;
A toi la plus fraîche et la plus gentille
Le plus frais des bouquets, la plus fraîche des fleurs ;
Le lis de neige, à la tige légère,
A la plus pure, à la plus blanche enfant ;
Et les boutons rouges, ardents à plaire,
A toi, ma rose, à l’éclat triomphant.
A toi, la plus belle et la plus aimée,
Tous les parfums, et la plus rare fleur !
Prends ma guirlande, ô rêve de mon cœur,
Mes baisers fous pour toi l’ont parfumée !

Le lendemain matin, quand elle ouvrit les yeux, elle avait rêvé qu’elle se promenait dans une forêt inondée de chauds rayons de soleil ; les cytises couverts d’une rosée dorée, de leurs grappes odorantes la caressaient pendant qu’elle allait et venait sous le feuillage.

Elle se rappela tout à coup la chaîne et la mit autour de son cou ; puis elle croisa un fichu noir sur sa blanche robe de nuit et elle y posa la chaîne ; elle ressortait mieux encore sur le noir.

Toujours assise sur son lit, elle se regardait dans un petit miroir à main.

Etait-elle vraiment si belle ?

Elle se leva pour arranger ses cheveux et se regarda encore dans son miroir ; puis, se rappelant que sa mère ne savait encore rien de tout cela, elle se dépêcha, car il fallait vite descendre et tout lui raconter.

Au moment où elle achevait sa toilette et où elle allait passer la chaîne à son cou, elle se demanda ce que dirait sa mère, ce que tout le monde dirait, et ce qu'elle devrait répondre quand on lui demanderait pourquoi elle portait une chaîne si coûteuse.

Comme cette question était raisonnable, elle s'imposa si fortement à son esprit, qu'à regret elle saisit une petite boîte, y enferma la chaîne, et mit le tout dans sa poche.

Pour la première fois de sa vie, elle se sentit pauvre.

Elle n'alla pas à ses occupations ce matin-là.

Elle resta toute la matinée assise sur la colline, à l'endroit où elle avait reçu la chaîne, la tenant dans sa main, et presque aussi inquiète que si elle l'eût volée.

Dans la soirée, elle attendit Yngve Vold derrière le jardin, plus longtemps que la veille elle n'avait attendu Gunnar, car elle voulait lui rendre sa chaîne.

Mais le vaisseau que montait Gunnar appartenait à Yngve Vold et il avait jeté l'ancre la veille dans le port de la ville voisine, attendant le jeune négociant.

Comme il avait beaucoup d'affaires, Yngve Vold resta absent trois semaines.

Pendant ces trois semaines, la chaîne avait passé de la poche de Petra dans son tiroir, puis dans une enveloppe, et l'enveloppe avait été conifée à une cachette sûre.

Elle-même avait passé d'une humiliante découverte à une autre.

Pour la première fois, elle se rendait compte de la différence qu'il y avait entre les belles dames de la ville et elle.

Elles auraient pu porter la chaîne sans qu'on leur demandât d'où elle venait.

Et pourtant Yngve Vold n'aurait pas osé l'offrir à l'une d'elles, sans lui offrir sa main en même temps ; ce n'était que vis-à-vis de la fille de la Pêcheuse qu'on osait agir ainsi.

S'il voulait lui donner quelque chose, pourquoi ne lui avait-il pas offert un objet dont elle pût se servir ? Mais il la méprisait et il était doublement coupable de lui avoir donné un bijou qu'elle ne pourrait jamais porter.

L'histoire qu'il lui avait contée sur « la plus jolie fille » n'était qu'une fable ; car, s'il lui avait donné la chaîne pour cette raison, il ne l'aurait pas fait la nuit et en cachette.

La colère et la honte la mordaient au cœur chaque jour davantage, depuis qu'elle avait résolu de ne parler à personne de son aventure.

On ne s'étonnera donc pas que la première fois qu'elle le rencontra ensuite, lui qui avait soulevé toute son indignation, elle rougit si fort qu'il dût se méprendre à son trouble.

En y réfléchissant, Petra rougit davantage encore.

Elle rentra chez elle, prit la chaîne, et quoiqu'il fût encore grand jour, elle alla s'asseoir sur la colline pour l'attendre.

C'était le moment de lui rendre son cadeau.

Elle sentait qu'il viendrait, car il avait rougi aussi en la voyant, malgré sa longue absence. Mais bientôt ce détail, quand il lui revint à l'esprit, parla en faveur du jeune homme. Il n'aurait pas rougi s'il ne l'avait pas aimée ; il serait venu plus tôt, s'il n'avait pas été absent.

La nuit tombait. Depuis trois semaines les jours diminuaient. Mais nos pensées changent souvent avec le jour qui passe.

Elle était assise près de la route, au milieu des arbres ; elle pouvait tout voir sans être vue.

Quand elle fut restée là quelque temps, sans apercevoir celui qu'elle attendait, une foule de sentiments contraires s'agitèrent en elle.

D'abord la colère, puis la peur.

Elle écoutait ; elle entendait le pas de tous les passants, longtemps avant de pouvoir les reconnaître.

Ce n'était jamais lui !

Les oiseaux à demi endormis, changeant de place au milieu des feuilles, la faisaient tressaillir.

Tous les bruits de la ville, tous les cris, attiraient son attention.

Un grand vaisseau levait l'ancre et elle entendait le chant des matelots : il sortait du port dans la soirée afin de profiter de la première brise du matin.

Ah ! si elle pouvait le suivre, au loin sur la mer immense.... comme elle en avait envie !...

Cette chanson qui flottait dans l'air, c'était la sienne. Le bruit des cables s'enroulant sur le cabestan lui donnait de l'énergie... pourquoi ?... Pour s'en aller... où donc ?...

Enfin, le petit chapeau apparut sur la route, en face d'elle.

Elle se leva brusquement en poussant un petit cri et, effrayée de ce qu'elle avait fait, elle se mit à fuir, et, tout en courant, elle se souvint qu'elle aurait dû rester ; elle commettait faute sur faute ; elle revint sur ses pas plus vite encore.

Mais la honte et la confusion l'accablaient ; il était tout près d'elle ; elle essaya de se cacher derrière les arbres.

Quand il s'approcha, elle était si essoufflée qu'il entendait battre son cœur et, la voyant tremblante de frayeur, il sentit qu'elle avait sur lui le même pouvoir que quand il l'avait vue si joyeuse.

Il se pencha vers elle et murmura : –

– N'ayez pas peur !...

Mais elle se mit à trembler plus encore.

Alors il s'agenouilla et essaya de prendre sa main ; il était devenu timide aussi ; il s'en empara doucement.

Elle n'eut pas plutôt senti la main du jeune homme étreindre la sienne qu'elle bondit comme si elle s'était brûlée, et s'enfuit de nouveau, le laissant derrière elle.

Elle ne courut pas longtemps ; elle ne pouvait plus respirer.

Son cœur bondissait follement ; sa poitrine semblait prête à éclater ; elle mit la main sur son cœur et écouta.

Elle entendit un pas sur le gazon et le bruit des feuilles froissées.

Il venait droit vers elle.

La voyait-il ?... Non... si...! miséricorde ! il la voyait !.... Non..., il passait !

Elle tomba épuisée.

Petra resta longtemps ainsi ; puis elle se leva et commença à descendre la colline ; elle s'arrêta encore, puis elle reprit enfin sa marche, comme quelqu'un qui erre sans but.

Quand elle arriva à la route, elle aperçut Yngve Vold assis et attendant ; il se leva.

Elle ne l'avait pas vu assez tôt ; elle marchait comme au milieu d'un brouillard ; elle laissa échapper un cri de surprise, mais elle ne bougea pas ; elle mit seulement ses mains devant ses yeux et pleura.

Alors il lui dit tout bas : –

– Je le vois, vous m'aimez... Je vous aime... vous m'appartiendrez. Vous ne répondez pas. vous ne pouvez pas ?... Bien... comptez sur moi, car à partir de ce moment vous êtes à moi. Bonsoir.

Et il posa doucement sa main sur l'épaule de Petra.

Elle demeura immobile et comme éblouie par une clarté soudaine ; elle avait peur ; puis tout s'illumina autour d'elle ; vraiment tout cela était merveilleux.

Elle avait tant pensé à Yngve Vold depuis trois semaines, que le chemin se trouvait tout frayé dans son âme pour une foule de pensées nouvelles.

C'était l'homme le plus riche de la ville, il appartenait à la meilleure famille, et, oublieux de sa fortune et de son rang, il voulait l'élever jusqu'à lui.

Tout cela était si différent de ce que lui avaient suggéré sa colère et sa douleur que les paroles du jeune homme suffirent à la rendre heureuse ; mais son bonheur augmentait à mesure qu'elle pensait à sa nouvelle fortune, elle se voyait l'égale des plus grandes, atteignant le but de tous ses rêves.

Elle voyait le plus grand vaisseau d'Yngve Vold devenir vaisseau-amiral, et après que les canons l'auraient salué, que les fusées seraient éteintes, elle se voyait avec Vold emportée vers l'Espagne, où brillait le soleil de leurs noces.

Quand elle s'éveilla le lendemain, la servante lui dit qu'il était midi.

Petra avait faim ; elle mangea ; puis elle fut prise d'un violent mal de tête et se sentit si fatiguée qu'elle se rendormit.

Quand elle se réveilla, de nouveau, vers trois heures, elle se trouva plus légère.

Sa mère vint la voir et lui expliqua qu'elle avait dormi parce qu'elle était malade ; qu'il lui en arrivait autant à elle-même quand elle souffrait ; mais qu'il fallait se lever maintenant et aller à l'atelier.

Petra était assise sur son lit, la tête appuyée sur sa main.

Sans lever les yeux, elle répondit qu'elle ne retournerait plus à l'atelier.

Sa mère pensa qu'elle avait peut être encore la tête un peu lourde et elle descendit chercher un paquet et une lettre qu'un mousse avait apportés.

Ah !... étaient-ce déjà les présents ?

Petra qui s'était recouchée, se releva vivement et ouvrit le paquet avec une certaine émotion, dès qu'elle se trouva seule.

Il contenait une paire de petits souliers français.

Quelque peu désappointée, elle allait les mettre de côté, quand elle remarqua qu'ils étaient lourds et, fourant sa main dans l'un d'eux, elle en retira un petit paquet enveloppé dans du papier de soie ; il contenait un bracelet d'or ; l'autre soulier contenait un autre paquet, très soigneusement enveloppé aussi ; c'était une paire de gants de France et, dans le gant de la main droite, il y avait deux anneaux d'or très simples.

– Déjà !... – pensa Petra.

Son cœur battait ; elle chercha les inscriptions et lut sur un des anneaux... *Petra*, l'année et la date. C'était parfait. Et sur l'autre... *Gunnar* !

Elle pâlit, jeta les anneaux et le paquet loin d'elle, comme s'ils l'eussent brûlée, puis elle ouvrit la lettre.

Elle venait de Calais et elle lut : –

« Bien aimée Petra,

Je suis arrivé sain et sauf, avec un bon vent, du 61° de latitude au 55° et, après cela, avec une bonne brise un peu forte, jusqu'ici, ce qui n'est pas ordinaire même pour de meilleurs navires que le notre, qui n'est pourtant pas mauvais sous voiles. Mais il faut que vous sachiez que j'ai pensé à vous

tout le temps et à ce qui s'est passé entre nous. Et c'est bien fâcheux que je n'aie pas pu vous dire au revoir d'une façon convenable ; et pour cette raison je me suis embarqué tout sens dessus dessous ; mais tout le temps je ne vous ai pas oubliée... jamais... excepté de temps en temps, car un marin en voit souvent de rudes. Mais maintenant nous sommes arrivés ici, et j'ai dépensé toute ma solde à vous acheter des présents, comme vous me l'aviez demandé, et aussi l'argent que m'avait donné ma mère, en sorte que je n'ai plus rien. Mais, si je puis obtenir un congé, je serai près de vous aussi vite que les cadeaux ; car, aussi longtemps que ce sera un secret, ce ne sera pas sûr, à cause des autres, surtout les jeunes gens qui sont nombreux ; mais je rendrai la chose certaine, en sorte que personne n'aura d'excuse, car je les préviendrai qu'ils prennent garde à moi. Vous pourriez trouver un amoureux plus élégant que moi, car vous tourneriez la tête à que moi, car vous tourneriez la tête à n'importe qui, mais vous n'en aurez jamais de plus fidèle... c'est ainsi que je suis.

Maintenant, je finis, car j'ai usé deux feuilles de papier et ma lettre va être énorme ; c'est ce que j'aime le moins à faire ; cependant je le fais, puisque vous le désirez. Et maintenant, pour finir, je vous dirai que je crois que vous parliez sérieusement ; sans cela, ce serait un grand péché, qui pourrait causer le malheur de bien des gens.

« GUNNAR ASK,

Second à bord du brick la *Constitution Norvégienne*. »

Petra fut saisie d'une peur terrible.

En un instant elle fut debout et habillée.

Il fallait sortir pour aller demander conseil, s'il était possible d'en obtenir un, car tout lui semblait obscur, confus, dangereux.

Plus elle y pensait, plus son embarras augmentait ; il fallait que quelqu'un l'aidât à sortir de ce mauvais pas, car elle ne pouvait s'en tirer toute seule !

A qui oserait-elle se fier ?... A sa mère ?... A qui donc ?...

Mais quand, après une longue lutte, elle se trouva près de sa mère, dans la cuisine, timide et toute en larmes, et pourtant résolue à tout confesser,

afin de pouvoir recevoir un secours complet, sa mère lui dit sans se retourner et sans remarquer par conséquent le visage de Petra : –

– Il est venu il y a un moment ; et il est revenu tout à l’heure.

– Qui ?... – dit Petra tout bas.

Elle fut obligée de s’appuyer à la table ; car si Gunnar était déjà arrivé, elle n’avait plus d’espoir.

Elle connaissait Gunnar ; il était indolent et bon enfant ; mais, une fois en colère, il ne se possédait plus.

– Il m’a dit de t’y envoyer tout de suite.

– Où ?... – demanda Petra, tremblante.

Elle s’imagina aussitôt qu’il avait tout dit à Gunland, et...

Ah ! bon Dieu ! qu’allait-il arriver ?

– Où ?... mais au presbytère... – dit la mère.

– Au presbytère !... C’est donc Odegaard qui est arrivé ?

La mère. se retourna pour la regarder.

– Oui, qui donc cela pourrait-il être ?

– Odegaard !... – s’écria Petra, radieuse.

Et cette joie dissipa en un instant tous les nuages.

– Odegaard est revenu... Odegaard !... O Dieu du ciel ! il est revenu !...

Elle franchit la porte et monta dans les champs.

Elle courait, elle riait, elle poussait des cris de joie ; c’était lui, lui dont elle avait besoin ; s’il avait été là, rien ne serait arrivé ! Avec lui elle sentait que tout était sauvé ; elle ne pensait plus qu’à sa physionomie noble et expressive, à sa douce voix, à la chambre même... si calme et si riche en tableaux. où il habitait ; et en pensant à tout cela, son esprit se calma, et elle se sentit en sûreté.

Elle s’arrêta et reprit haleine.

Une lumière plus vive éclairait la ville et la campagne par cette soirée d’été ; le fiord étincelait au soleil couchant ; au loin, vers le sud, on voyait encore la fumée du navire qui avait ramené Odegaard.

Rien que la pensée de le savoir revenu lui faisait du bien ; elle pria Dieu de lui venir en aide et de permettre qu’Odegaard ne la laissât plus jamais seule.

Au moment où cette espérance réchauffait son cœur, elle le vit venir à elle en souriant ; il savait qu'elle prendrait ce chemin et il était venu à sa rencontre !

Cette attention la toucha, elle s'élança vers lui, lui prit les deux mains et les embrassa, répétant sans cesse : –

– Oh ! que vous êtes bon d'être revenu !... Mais je ne puis croire que ce soit vous !... Vous ne vous en irez plus jamais, n'est-ce pas ?... Ne me quittez plus !...

Elle se mit à fondre en larmes ; il attira doucement sa tête contre sa poitrine, espérant calmer son chagrin et arrêter ses larmes ; il sentait qu'elle avait besoin d'être consolée.

Elle s'approcha tout près, semblable à l'oiseau qui se cache sous la feuille, paraissant vouloir s'attacher à lui.

Ému de sa confiance, il entoura sa taille de son bras comme pour lui promettre la protection qu'elle cherchait.

Mais quand elle sentit son étreinte, elle leva sur lui ses grands yeux noyés de larmes ; leurs regards se rencontrèrent ; et tout ce qu'un regard peut dire..., alors que l'affection rencontre l'amour, que la reconnaissance répond au dévouement joyeux, que le « oui » de l'un se mêle au « oui » de l'autre. tout cela fut dit dans ce regard ; il entoura le cou de Petra de ses bras et mit un baiser sur ses lèvres vermeilles ; il avait perdu sa mère encore enfant, c'était son premier baiser ; c'était aussi le premier baiser de Petra.

Leurs lèvres se quittèrent pour se retrouver bientôt.

Il tremblait... Mais elle, elle était toute joyeuse malgré sa rougeur ; elle lui jeta les bras autour du cou et s'attacha à lui comme une enfant.

Ils s'assirent ; elle pouvait lui caresser la main, toucher son écharpe et son épingle, qu'elle avait l'habitude de regarder respectueusement à distance ; il la supplia de lui dire *Toi*, au lieu de *Vous* et elle ne put y réussir ; il lui dit alors combien elle avait embelli sa triste vie ; combien il avait lutté contre son amour, parce qu'il n'aurait pas voulu la gêner, ni avoir l'air de se payer ainsi des soins qu'il lui avait prodigués ; il s'aperçut alors qu'elle ne comprenait pas un mot de tout ce qu'il lui disait et que, du reste, ses paroles n'avaient pas le sens commun ; mais elle. voulait rentrer avec

lui ; il se mit à rire et la pria d'attendre quelques jours ; il ajouta qu'alors ils s'en iraient loin, bien loin, et toujours ensemble.

A ce moment, assis au milieu des arbres, la montagne et le fiord éclairés par le soleil couchant, le vent leur apportant les notes adoucies d'un cor et d'une chanson, ils se dirent et ils sentirent qu'ils goûtaient le vrai bonheur.

Pour la première fois, quand les yeux dans les yeux
Se mirent, quand deux cœurs trouvent leur chère image,
Les murmures des bois sont moins délicieux.
Et les soupirs des flots, déferlant sur la plage,
Sont moins doux, à l'instant du couchant radieux.
Aussi doux est le son du cor harmonieux
Qui tombe vaguement du haut de la montagne,
Porté par l'air subtil à travers la campagne,
En faisant de plaisir bondir les champs joyeux.

Pour la première fois, quand deux amants heureux
Se voient, le chant des bois n'est pas plus amoureux :
Il n'est pas plus charmant le chant du flot qui danse
Quand le soleil descend dans la vague en cadence ;
Il n'est pas plus suave enfin le chant du cor
Quand le vent nous l'apporte, au milieu du silence,
Le soir, en éveillant l'écho lutin qui dort,
En agitant le cœur de la nature immense.

V.

LES MALHEURS.

Le lendemain matin, quand Odegaard sonna pour demander son café, on lui dit que le marchand Yngve Vold s'était déjà présenté deux fois pour le voir.

La pensée de s'occuper d'un étranger déplaisait fort en ce moment à Odegaard ; mais celui qui demandait à le voir à une heure aussi matinale devait avoir quelque chose d'important à lui dire.

Il eut à peine le temps de s'habiller qu'Yngve Vold entra.

– Vous êtes surpris de ma visite, je le vois. J'en suis étonné moi-même. Bonjour !

Ils échangèrent les compliments d'usage, puis le négociant posa son petit chapeau sur une chaise.

– Vous vous levez bien tard ; je suis déjà venu deux fois. J'ai formé un projet, dont mon esprit est plein, il faut que je vous en parle.

– Je vous en prie, prenez un siège...

Odegaard s'assit dans un fauteuil.

– Merci !... merci !... je préfère marcher, je ne puis m'asseoir... j'ai trop chaud. Depuis hier, je suis hors de moi.. et grâce à vous !...

– Grâce à moi ?

– Oui... grâce à vous... ne vous récriez pas. Vous avez élevé cette fille ; sans vous, personne n'aurait jamais pensé à elle, jamais on ne l'aurait remarquée. Tandis que maintenant... c'est différent... je n'ai jamais vu sa pareille... ai-je tort ? Non, dans toute l'Europe, je n'ai jamais vu de visage

aussi séduisant, ni d'aussi beaux cheveux frisés... ni rien d'aussi surprenant ! Et vous ?... Je ne puis retrouver la paix... J'ai été ensorcelé.... Toujours et partout je l'ai trouvée sur mon chemin ; je suis parti, je suis revenu. Voyage inutile ! D'abord, je ne la connaissais pas. C'est la Pêcheuse, me dit-on. On aurait dû l'appeler l'Espagnole, la Bohémienne, la Sorcière ! Toute de feu !... et des yeux, une taille, des cheveux !... hein ? Toute de flamme, légère, brillante, dansant, chantant, riant, rougissant... un vrai bijou ! J'ai couru après elle, vous savez, là-haut dans le bois ; son étrange beauté m'avait mis la tête à l'envers, et je lui ai donné ma chaîne !. Sur ma vie ! je ne pensais pas à lui faire ce cadeau une minute auparavant. La seconde fois que je l'ai vue, c'était au même endroit ; je l'ai encore poursuivie ; elle avait peur, et... le croiriez-vous ?... je n'ai pas pu dire un seul mot., je n'ai pas osé la toucher ; mais quand elle est revenue... je lui ai fait une déclaration ! Je n'y avais jamais pensé. Puis, voilà qu'hier J'ai réfléchi... eh bien ! je devrais m'éloigner d'elle ; mais, sur ma vie, je suis fou... je ne puis pas m'en aller... non, je ne le puis pas !... Il faut que je sois près d'elle ; si je ne puis pas l'obtenir, je me tuerai... voilà toute l'histoire. Je me soucie comme de rien de ce que dira ma mère et de ce que dira la ville ; c'est une bête de ville... une ville tout à fait bête. Elle s'en ira bien loin d'ici et s'élèvera bien au-dessus de cet endroit-ci. Elle deviendra une belle dame loin d'ici... en France, à Paris. Je paierai tout ce qu'il faudra, et vous allez m'arranger cela. Je voudrais bien m'en aller moi-même et m'établir à l'étranger... quitter cet abominable trou ; mais, voyez-vous, il y a le poisson ! J'aimerais à faire quelque chose de la ville... elle est tout à fait endormie, on ne pense pas, on ne spéculé pas ici, et pourtant il y a le poisson ! Mais le poisson... le commerce du poisson est mal compris... les Espagnols, les pays étrangers se plaignent ; il faut qu'on s'y prenne autrement ; il faut qu'on le sèche autrement, il faut une méthode différente,... toute différente. il faut donner de l'essor à son commerce... au poisson ! Où en suis je ?... Le poisson, la Pêcheuse... l'un ne va pas sans l'autre. Je ne sais plus. Ha !... ha !... ha !... Eh bien, voyons, je paie, vous faites les arrangements nécessaires, elle devient ma femme... alors...

Il n'alla pas plus loin ; jusque-là, il n'avait pas remarqué Odegard, qui, pâle comme un mort, s'était levé ; mais, en se tournant vers lui, il l'aperçut

tenant à la main un jonc d'Espagne.

On ne peut décrire sa surprise ; il para le premier coup.

– Prenez... garde, vous allez me blesser !. – cria-t-il.

– Oui, je pourrais bien vous blesser ! Espagnol !... jonc d'Espagne !...
l'un ne va pas sans l'autre, voyez-vous !

Et les coups pleuvaient sur ses épaules, ses bras ; ses mains, son visage, au hasard.

Il sautait de côté et d'autre.

– Etes-vous fou ?... Avez-vous perdu l'esprit ?... – criait-il. – Je l'épouserai... comprenez donc... je l'épouserai...

– Allez-vous en !... – hurlait Odegard comme s'il mettait tout ce qui lui restait de force dans ce dernier cri.

L'homme aux cheveux dorés s'enfuit hors de la maison de ce fou furieux et il se trouva bientôt dans la rue, réclamant à grands cris son chapeau.

On le lui jeta par le fenêtre.

Puis on entendit une lourde chute.

Quand on accourut, on trouva Odegard étendu sans connaissance sur le plancher.

Petra était en ce moment assise dans sa chambre, à demi vêtue, incapable d'achever sa toilette ce jour-là.

A chaque effort qu'elle tentait, ses bras retombaient inertes.

L'immensité de sa joie avait calmé ses pensées ; elles étaient paisibles comme un jour d'été, quand le blé est mûr et que les fleurs ne peuvent relever leurs calices remplis de miel.

Le repos, la paix, des visions fugitives planaient sur ce monde brillant, qu'elle habitait depuis la veille.

Elle rappelait à son esprit la rencontre du jour précédent ; elle se souvenait de chaque mot, de chaque regard, de chaque pression de main.

Elle recommençait et recommençait encore ; mais, je ne sais comment, elle n'arrivait jamais au dénouement, car chaque ressouvenir mourait dans un rêve et chaque rêve étincelait comme une promesse.

Malgré la douceur de ce rêve, elle le repoussait, afin de reprendre le fil de ses souvenirs où il s'était brisé ; mais elle ne l'avait pas plus tôt ressaisi,

qu'il lui échappait encore et qu'elle se perdait de nouveau dans le pays des songes.

Sa mère, ne la voyant pas descendre, crut qu'elle avait repris ses leçons avec Odegaard ; elle lui fit monter son repas, pour qu'elle restât tranquille tout le jour.

Vers le soir, Petra se leva pour s'apprêter ; elle devait aller retrouver celui qu'elle aimait.

Elle s'habilla de son mieux et mit les vêtements de sa confirmation : ils n'étaient pas magnifiques ; elle s'en apercevait pour la première fois.

Elle n'avait jamais aimé la toilette ; le goût lui en vint ce jour-là.

Tout lui paraissait laid ; elle choisit ce qu'elle avait de meilleur, et même alors l'effet ne lui en plut qu'à moitié.

Que n'aurait-elle pas donné pour être vraiment la plus belle ?

Ce mot ramena un souvenir désagréable à son esprit ; elle le repoussa ; aucun chagrin ne devait plus l'atteindre.

Elle allait et venait doucement ; elle arrangeait sa chambre, car l'heure n'était pas encore venue de sortir.

Elle ouvrit la fenêtre ; de grands nuages chauds et rouges se déchiraient sur les sommets des montagnes ; mais une brise légère apportait un message de la forêt voisine.

– Oui, viens !... je viens !... – murmura-t-elle en lui répondant.

Elle se regarda de nouveau dans le miroir et sourit à ce visage rougissant comme celui d'une fiancée.

Puis elle entendit en bas la voix d'Odegaard... on lui indiquait la chambre de Petra... il venait donc la chercher !

Une joie timide envahit tout son être ; elle jeta un coup d'œil autour d'elle, pour voir si tout était en ordre, et elle se rapprocha de la porte.

– Entrez !... – dit-elle doucement en réponse à un coup discret.

Elle fit quelques pas en arrière.

Elle se sentit comme submergée par les flots d'une mer glacée, comme engloutie dans les abîmes les plus souterrains, en voyant le visage qui la regardait encadré dans la porte.

Elle recula et s'appuya au pied de son lit ; mais ses pensées précipitées d'abîme en abîme ne s'arrêtaient à rien !

Une seconde avait transformé la fiancée la plus heureuse en la plus coupable des femmes !

Jamais Hans ne lui pardonnerait, ni dans aucun temps, ni dans l'éternité, l'expression de sa physionomie le lui disait aussi clairement que si le tonnerre l'eût proclamé.

– Je le vois, vous êtes coupable ! – dit-il d'une voix rauque.

Il s'appuyait contre la porte et se cramponnait à la clef, comme s'il eut craint de tomber..

Sa voix tremblait ; son visage, quoique impassible, était inondé de larmes.

– – Savez-vous ce que vous avez fait ?... – reprit-il.

Et son regard la glaça,

Petra ne répondit pas même par des larmes ; le désespoir la paralysait.

– J'avais donné mon âme une première fois, – continua Odegard, – et celle à qui je l'avais donnée mourut. Je n'aurais pu me consoler de cette douleur, si quelqu'un n'était venu à moi et ne m'avait fait librement le don de tout son cœur ; vous êtes venue. vous m'avez donné votre cœur..., et vous mentiez !

Il s'arrêta ; il essaya deux ou trois fois de parler, puis il finit par éclater en sanglots.

– Et vous avez pu me tromper ainsi !... vous avez eu le courage de briser l'œuvre de tant d'années... le travail de toutes mes pensées... vous l'avez jeté à terre, comme si c'eût été une argile insensible ! Enfant... enfant... n'aviez-vous donc jamais compris que c'était un second moi-même que j'édifiais en vous ? Et vous l'avez détruit !... Pouvez-vous me comprendre ?... Je vous ai donné tout ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus vrai, et tout cela est consumé comme un flambeau qui s'éteint au vent de l'hiver ?... Il n'en reste aucune trace ! Qui êtes-vous donc, terrible enfant ?... Je vous croyais mon sanctuaire sacré, et voilà que depuis longtemps il est profané.

Et la grandeur de son chagrin lui arrachait des larmes.

– Non, vous êtes trop jeune et vous ne pouvez me comprendre ! – répéta-t-il.

– Vous ne savez pas ce que vous avez fait. Cependant, il faut que vous compreniez ce qu’on ressent en découvrant que tout ce qui a illuminé notre vie, que ce dont nous attendions des fleurs et des fruits n’est que mensonge ! Que vous ai-je donc fait, pour que vous me traitiez si cruellement ? Enfant !... enfant !... si vous m’aviez tout avoué... même hier ! Pourquoi... pourquoi donc avoir fait ce terrible mensonge ? Je dois être coupable, c’est moi qui, en vous élevant ai dû oublier de vous parler de l’honnêteté ? Non.... Où donc alors avez-vous appris à mentir ?

Elle entendait sa voix ; ce qu’il disait n’était que la vérité.

Il s’assit près de la fenêtre et appuya sa tête sur la table.

Puis il se releva, se tordit les mains, et gémit dans l’excès de sa douleur ; il retomba enfin et demeura immobile.

– Je ne suis pas capable d’aider mon vieux père, – dit-il, comme se parlant à lui-même. – Je ne puis pas. Je n’ai pas de mission. Personne ne peut m’aider, et tout ce que je touche tombe en ruines sous mes mains, tout me manque, et l’on me trahit.

Tout son courage l’avait abandonné, il appuyait sa tête sur sa main droite, la gauche pendait languissamment ; il n’avait plus la force de faire un mouvement ; il restait là immobile et silencieux.

Tout à coup il sentit quelque chose de chaud sur sa main et tressaillit.

C’était l’haleine de Petra ; elle s’était agenouillée près de lui la tête baissée, les mains jointes, et elle le regardait d’un air de supplication muette.

Il l’examina ; leurs regards ne se détournèrent pas. Il releva sa main, comme pour repousser sa prière ; car, elle éveillait en lui une voix de pitié qu’il ne voulait pas entendre.

Il se leva rapidement, brusquement et se dirigea vers la porte.

Plus prompte que lui, elle lui barra le chemin et se jeta à ses pieds ; elle s’attacha à ses genoux, les yeux fixés sur ceux du jeune homme... sans prononcer une parole ; et pourtant, il voyait et sentait qu’elle luttait pour sa vie.

Alors son ancien amour devint plus fort que lui ; il se pencha de nouveau vers elle avec un regard de tendresse et de reproche ; il prit sa tête entre ses mains et l’attira vers lui.

Elle s'appuya encore une fois sur sa poitrine.

Mais leur chant d'amour se confondait dans leurs larmes ; ce n'était que le dernier soupir de l'orgue, triste et plaintif, alors que le chant d'allégresse est fini.

Il la pressa sur son cœur pour la dernière fois, puis il la quitta en disant fiévreusement : –

– Non... non... vous pouvez vous donner, mais votre amour n'est plus à vous.

Il était épuisé.

– Malheureuse enfant – s'écria-t-il, – je ne puis régler ton avenir !... Que Dieu te pardonne d'avoir brisé le mien !...

Il la quitta ainsi.

Elle ne bougea pas ; elle ne pouvait pas lui dire, ce qu'elle avait ignoré jusqu'alors, que la vie n'avait été pour elle qu'un conte merveilleux jusqu'au jour où son amour l'avait rendue réelle ; qu'elle avait été une enfant frivole, mais qu'elle n'avait jamais été fausse pour lui, ni en pensées, ni en actions ; elle ne put pas articuler un mot.

Il ouvrit la porte et la referma ; et elle ne parla pas.

Elle l'entendit descendre l'escalier ; elle entendit ses pas sur le pavé de la route ; alors elle poussa un cri, un seul.

Sa mère monta.

Quand Petra revint à elle, elle se trouva dans son lit, déshabillée et soignée avec tendresse ; devant elle était assise sa mère, les coudes sur ses genoux, la tête appuyée entre ses deux mains, et ses yeux brillants fixés sur sa fille.

– As-tu assez pris de leçons avec lui, maintenant ? – demanda-t-elle. – Sais-tu quelque chose aujourd'hui ?... Que vas-tu devenir ?...

Un torrent de larmes fut la seule réponse de Petra.

La mère demeura longtemps, très longtemps assise, à la regarder pleurer ; puis elle dit avec une certaine solennité : –

– Puisse le Seigneur le maudire !

La jeune fille se redressa.

– Mère !... mère !... pas lui !... pas lui !... moi !... – s'écria-t-elle. –

– Ah ! je les connais tous ; et je sais ce qu'il mérite !

– Non, mère ! Il a été trompé, cruellement trompé.... et par moi, c’est moi qui l’ai trompé !...

Elle raconta tout en pleurant ; il ne fallait pas qu’ Odegaard fut soupçonné un seul instant ; elle parla de Gunnar ; de ce qu’elle lui avait demandé, sans bien le comprendre ; puis d’Yngve Vold et de sa chaîne d’or, qui lui avait appris tant de choses et l’avait compromise d’une façon si terrible ; puis d’Odegaard et comment en le revoyant elle avait oublié tout le reste. Elle ne savait pas comment cela s’était fait ; ce qu’elle savait seulement, c’était qu’elle avait grièvement péché contre eux tous ; plus encore contre celui qui l’avait élevée et lui avait donné tout ce qu’une âme humaine peut donner à une autre âme.

La mère resta silencieuse quelque temps, puis elle dit : –

– Et moi. n’as-tu pas péché contre moi ?... Où donc étais-je pendant ce temps, que tu ne m’as pas dit un mot de tout ceci ?

– Oh ! mère !... mère !... – supplia la jeune fille, – aide-moi... ne me repousse pas maintenant !... Je sens que je souffrirai de cela toute ma vie ; je prierai Dieu de me faire mourir bientôt !

Et joignant les mains, les élevant vers le ciel, elle fit cette prière : –

– O toi, Dieu bon et miséricordieux, écoute-moi ! La vie est perdue pour moi ; je n’ai plus rien à espérer. Je ne puis pas vivre, je n’en suis pas capable ; la vie est trop amère ! O Seigneur tout-puissant, fais moi mourir !

Gunlang, qui avait de dures paroles sur les lèvres, les retint et posa la main sur le bras de sa fille.

– Maitrise tes passions, mon enfant ! – dit-elle. – Ne tente pas Dieu. Il faut vivre, même quand on souffre.

Elle poussa deux ou trois profonds soupirs, puis elle se leva ; elle n’avait aucune consolation à offrir à sa fille, qui venait de lui dévoiler le secret de son cœur ; il était trop tard.

A partir de ce jour, elle ne remit plu les pieds dans la mansarde.

Une maladie qui menaçait de devenir fatale s’était cependant emparé d’Odegaard.

Le vieux père monta près de sa chambre et s’arrangea dans un cabinet contigu, répondant à tous ceux qui le priaient de se ménager, qu’il ne le

pouvait pas ; il veillait près de son fils chaque fois que ce fils perdait un être qu'il aimait mieux que son père.

Les choses en étaient là, quand Gunnar revint.

Il faillit faire mourir sa mère de peur en arrivant longtemps avant son vaisseau ; elle crut que c'était le fantôme de son fils ; toutes leurs connaissances furent également surprises.

Il répondit brièvement à toutes les questions.

Peu à peu cependant, les gens furent mieux renseignés ; car dans l'après-midi du jour de son arrivée, il fut chassé de l'auberge de Gunlang, par Gunlang en personne.

Sur le seuil, elle criait, encore après lui de façon à faire retentir tout le voisinage de ses cris.

– Ne revenez jamais ici !... Nous avons assez de vous !... – disait-elle.

Gunnar n'avait fait que quelques pas quand il fut rejoint par une petite fille portant deux paquets ; elle lui en remit un, qui n'était pas pour lui, car en l'ouvrant il y trouva une grosse chaîne d'or.

Il s'arrêta, la soupesa, la regarda.

Avant ce moment, la colère de Gunlang avait été un mystère pour lui ; maintenant il ne pouvait comprendre pour quelle raison elle lui envoyait une chaîne d'or.

Il rappela la fillette et lui demanda si elle ne s'était pas trompée.

Elle lui donna alors l'autre paquet en disant : –

– Est-ce celui-là ?

Il y trouva les cadeaux qu'il avait envoyés à Petra.

– Oui, c'est bien celui-là ; mais pour qui est la chaîne alors ?

– C'est pour Yngve Vold, – répondit l'enfant.

Et elle s'en alla.

Gunnar restait là à réfléchir.

– Le marchand Yngve Vold !... Il lui envoie des présents !... Et Gunlang les a découverts aussi ?... C'est lui alors qui me l'a volée... Yngve Vold... bien, alors il...

Il fallait faire quelque chose pour calmer sa colère, son agitation ; mettre quelque chose en pièces ; ce quelque chose devait être Yngve Vold.

Bref, le malheureux marchand fut attaqué une seconde fois à l'improviste et sur son propre escalier.

Il chercha un. refuge contre ce fou dans son bureau ; mais Gunnar était sur ses talons.

Tous les commis tombèrent sur l'intrus, qui répondait à coups de pied et à coups de poing dans toutes les directions ; les chaises, les tables, les pupitres, se renversaient, les lettres, les papiers d'affaire, les journaux volaient dans tous les sens.

Des renforts arrivèrent bientôt du bateau d' Yngve Vold, et finalement Gunnar fut jeté dans la rue, mais après un rude combat.

Dans la rue, la bataille recommença de plus belle.

Il y avait près du quai de débarquement deux grands vaisseaux à l'ancre, un étranger et un norvégien.

C'était l'heure du repas, et les matelots enchantés se mirent à se battre... les coups leur tiendraient lieu de dessert.

Ils commencèrent aussitôt équipage, contre équipage, étrangers contre nationaux.

On envoya chercher les équipages d'autres navires qui arrivèrent à toutes jambes ; des laboureurs qui flânaient par là s'en mêlèrent, puis vinrent finalement des enfants et des femmes.

Au bout. d'un instant, personne ne savait plus ni pourquoi ni contre qui on se battait.

En vain les patrons juraient ; en vain les bourgeois respectables demandaient qu'on appelât l'unique garde de ville ; ce dernier était d'ailleurs en ce moment tranquillement occupé à pêcher dans le fiord.

On courut chez le bourgmestre, qui était aussi directeur de la poste.

Il s'était enfermé avec les dépêches qui venaient d'arriver et il répondit par la fenêtre qu'il ne pouvait se déranger, son commis étant à un enterrement.

Il fallut donc attendre.

Mais comme les combattants ne cessaient pas de s'assommer en attendant que les lettres fussent triées, quelques personnes, des femmes surtout, anxieuses, crièrent qu'il fallait envoyer chercher Arne, le forgeron.

Les vénérables bourgeois y consentirent et la femme d'Arne alla le quérir, « parce que la police n'était pas chez elle. »

Le forgeron arriva, à la grande joie de tous les écoliers ; il fit deux ou trois plongeurs dans la foule, saisit un gros Espagnol, et se servit de lui pour frapper les autres au hasard.

Quand tout fut terminé, le bourgmestre arriva, son bâton de commandement à la main.

Il trouva deux ou trois vieilles femmes et quelques enfants, causant sur le champ de bataille.

Il les admonesta sévèrement et les envoya dîner ; ce qu'il alla également faire.

Mais le lendemain commencèrent les procès, qui durèrent quelque temps ; bien que personne n'eût la plus légère notion sur les noms de ceux qui s'étaient battus.

Tous, par exemple, étaient d'accord sur un point, à savoir, qu'Arne, le forgeron, avait pris part à la bataille, puisqu'on l'avait vu frapper les autres avec l'Espagnol.

Pour ce fait, Arne, forgeron, fut condamné à une amende d'un specie ; en conséquence du quel jugement, sa femme, qui l'avait fourré dans la bagarre, fut battue le onzième dimanche après la Trinité, ce qu'elle n'oublia pas de sitôt.

Ce fut la seule conséquence judiciaire de la bataille.

Elle en eut d'autres, cependant.

La petite ville n'était plus calme ; la fille de la Pêcheuse l'avait mise sens dessus dessous.

Les bruits les plus étranges se répandirent : on dit d'abord, par jalousie, qu'elle avait ensorcelé l'homme le plus savant et les deux jeunes gens les plus riches de la ville ; puis, qu'elle en avait encore d'autres en réserve. Gunnar servait pour tous les autres.

Tout à coup s'éleva alors un grand orage moral.

On fit retomber sur la jeune fille la responsabilité du combat dans la rue et le chagrin de trois des meilleures familles de la ville ; et elle avait été confirmée six mois à peine auparavant...

Trois fiancés à la fois, et l'un d'eux son professeur, son bienfaiteur !

La fureur arriva à son comble.

N'avait-elle pas été une honte pour la ville depuis son enfance ?... Et cependant les habitants ne lui avaient-ils pas souhaité du bonheur quand Odegard l'avait prise sous sa protection ?... Ne les avait-elle pas tous méprisés ?... n'avait-elle pas repoussé Odegard, suivant en cela les penchants de sa nature, se frayant, de propos délibéré, un chemin qui la conduirait à être repoussée par la société et à finir ses jours dans une maison de correction ?

Sa mère devait être sa complice ; dans son auberge de matelots, l'enfant n'avait pu recevoir que de mauvaises leçons.

Non, on ne pouvait tolérer Gunlang plus longtemps, non plus que le joug qu'elle faisait peser sur la ville ; il ne fallait supporter ni la mère ni la fille, et il fut convenu qu'on les chasserait.

Un soir donc, des marins qui devaient de l'argent à Gunlang, des laboureurs ivrognes, auxquels elle refusait de procurer de l'ouvrage, des jeunes garçons auxquels elle ne voulait pas faire crédit, se réunirent sur la colline, conduits par ceux qui devaient pourtant savoir la vérité.

Ils se mirent à siffler en appelant la fille de la Pêcheuse et Gunlang, puis on jeta une pierre contre la porte, puis une autre contre la fenêtre de la mansarde.

La foule ne se dispersa qu'après minuit.

Derrière les fenêtres, tout resta sombre et tranquille.

Le lendemain, pas une âme n'entra chez Gunlang ; les enfants même évitèrent de passer sur la colline.

Dans la soirée, le même charivari recommença, avec cette différence que toute la ville s'en mêla. On renversa tout, on brisa les fenêtres, les clôtures du jardin, on arracha les jeunes arbres à fruit, puis la foule chanta : –

Mère, en mon filet qui le broie,
Le hardi marin est ma proie !
– Que dis-tu, mon enfant ?
Mère, en mon filet qui se ploie,
Tout l'or d'un marchand est ma proie !
– Que dis-tu, mon enfant ?
Mère, mon filet se déploie,
Le fils du pasteur est ma proie !
– Ah ! c'est mal, mon enfant !
Car, cling et clang

Car, bing et bang
Dans l'onde à qui tu dois le rendre,
Furtif, il glissera bientôt ;
Dans ton filet, tu peux le prendre,
Mais pas à bord de ton bateau.
Mère, du filet qui se broie
Fuit le hardi marin, ma proie !
– Que dis-tu, pauvre enfant ?
Mère, mon filet se reploie,
L'or du marchand n'est plus ma proie !
– Que dis-tu, pauvre enfant ?
Mon filet est vide et se noie !
Le fils du pasteur fut ma proie !
– Qu'avais-je dit, enfant ?
Car, cling et clang,
Car, bing et bang,
Dans l'onde à qui tu dois le rendre,
Furtif, il glissera bientôt.
Dans ton filet tu peux le prendre,
Mais pas à bord de ton bateau.

VI.

L'EXIL.

Petra était dans sa chambre, le soir où on avait commencé à siffler, à hurler, sous ses fenêtres, et à lancer des pierres contre ses carreaux.

Elle s'était levée, comme si la maison eût été en flammes, ou que les murs eussent été prêts à l'écraser en tombant.

Elle courait autour de la chambre, comme fouettée par les furies ; son âme était éperdue de douleur.

Oh ! quelle souffrance !

Elle en était haletante ; elle voulait s'échapper... n'importe où... n'importe comment... mais elle n'osait aller rejoindre sa mère en bas ; et dehors. la foule s'agitait sous l'unique fenêtre de sa chambre.

Tout à coup, une pierre brisa une vitre et tomba sur le lit.

Poussant un cri de terreur, Petra courut se jeter dans un coin, derrière un rideau, et se cacha sous ses vêtements.

Elle y resta, rouge de honte, tremblante de peur ; des visions horribles se pressaient dans son cerveau ; la chambre était pleine de figures moqueuses... elles s'approchaient d'elle... elles nageaient dans une mer de feu... Oh ! horreur, ce n'était pas du feu, mais des yeux ; il pleuvait des yeux... de grands yeux enflammés... de petits yeux clignotants... des yeux qui la regardaient brutalement en face... des yeux qui roulaient, qui louchaient, qui ne pouvaient rester en repos !

O Christ !... Christ !... sauve-moi !

Quel soulagement quand retentit le dernier cri, quand il fit tout à fait nuit et que tout demeura tranquille !

Elle s'aventura hors de son coin ; elle se jeta sur son lit et cacha son visage dans son oreiller ; mais elle ne pouvait chasser ses pensées : elle voyait sa mère, menaçante, sévère, comme les nuages orageux qui s'amoncellent autour du sommet des montagnes... Ne souffrait-elle pas pour l'amour de sa fille !

Le sommeil ne vint pas clore ses paupières, ni verser le calme dans son âme ; le jour parut et ne lui apporta aucun soulagement.

Elle allait et venait dans sa chambre, pensant toujours à la façon dont elle pourrait s'échapper : elle n'avait pas le courage de revoir sa mère ; elle n'osait pas sortir au grand jour, et le soir ils reviendraient !

Il fallait attendre..., avant minuit, la fuite était dangereuse.

Où irait-elle ?

Elle ne possédait rien au monde et elle ne connaissait aucune route ; mais sûrement il y avait quelque part des gens miséricordieux, comme il y avait un Dieu bon.

Elle écouta pour entendre le bruit des pas de sa mère dans les pièces du rez-de-chaussée.

Tout était silencieux.

La crainte de l'entendre monter l'escalier la rendit toute tremblante ; mais Gunlang ne vint pas.

La servante avait dû s'enfuir, car on ne lui apportait pas à manger.

Elle ne se hasarda pas à descendre ; elle n'osa pas s'approcher de la fenêtre quelqu'un la guettait peut-être.

Un air froid entra par le trou béant de la vitre brisée ; il devenait plus vif à mesure que le jour baissait.

Elle avait emballé quelques effets et s'était habillée, prête à partir.

Mais il lui fallait attendre la foule furieuse et la subir encore une fois.

Elle arriva, les sifflets, les cris éclatèrent plus nombreux, les pierres volèrent plus dru que le soir précédent.

Petra se réfugia de nouveau dans un coin, joignit les mains, et pria.

– Pourvu que ma mère ne sorte pas !... Oh ! mon Dieu, faites qu'ils n'entrent pas dans notre maison !.

On commença bientôt à chanter une chanson moqueuse ; quoique chaque mot fût une insulte, Petra ne pouvait s'empêcher de prêter l'oreille.

Mais quand elle comprit qu'on mêlait aux injures le nom de sa mère... qu'on était assez méchant, assez injuste pour cela... elle s'élança, prête à dire ce qu'elle pensait à ces gens ; combien ils étaient bas et vils ; ou bien elle se jetterait sur eux par la croisée.

Mais une pierre, une autre, puis une grêle entrèrent par la fenêtre ; les carreaux brisés tintaient en tombant, les projectiles traversaient la chambre ; elle se cacha de nouveau derrière le rideau.

La sueur coulait de son front, comme si elle eût été en plein soleil ; mais elle ne pleurait plus ; elle n'avait plus peur.

Le bruit diminua bientôt.

Petra fit quelques pas en avant et, quand elle n'entendit plus rien, elle pensa à aller à la fenêtre pour s'assurer que la campagne était déserte ; mais elle marcha sur du verre brisé et recula. une pierre glissa sous son pied ; elle demeura immobile pour qu'on ne l'entendît pas ; le moment de fuir était venu.

Elle attendit encore une demi-heure, puis elle ôta ses souliers et, son paquet sous le bras, elle ouvrit doucement la porte.

Elle s'arrêta quelques minutes, puis elle descendit sans bruit les escaliers.

Elle regrettait amèrement de quitter sa mère, si gravement offensée, sans même la voir ; mais la terreur la poussait en avant.

– Adieu, mère !. adieu, mère !... – disait-elle à chaque marche. – Adieu, mère !...

Elle s'arrêta à la dernière marche, reprit haleine, et s'avança vers la porte extérieure.

A ce moment, une main nerveuse la saisit, elle poussa un cri étouffé, et se retourna.

Sa mère était derrière elle.

Gunlang l'avait entendue ouvrir la porte et, devinant son intention, elle l'attendait.

Petra sentit qu'elle ne passerait pas sans effort.

Toute explication était inutile ; sa mère ne croirait pas un mot de ce qu'elle lui dirait.

Hé bien ! elle lutterait !...

Rien au monde ne pouvait être plus pénible que ce que qu'elle avait déjà supporté.

– Où vas-tu ?... – demanda la mère à voix basse.

– Je veux m'enfuir, – répondit-elle sur le même ton, quoique son cœur battît.

– Où veux-tu t'enfuir ?

– Je ne sais pas... n'importe où... n'importe comment... pourvu que je m'éloigne d'ici !

Elle serra son petit paquet plus fort et essaya de passer.

– Pas ainsi, – dit la mère, la tenait toujours par le bras. – Suis-moi, j'ai tout arrangé !...

A ces mots, Petra s'abandonna à sa mère ; elle respira longuement, comme après une lutte pénible, et lui laissa faire tout ce qu'elle voulut.

Gunlang la conduisit dans un petit cabinet sans fenêtre, derrière la cuisine, et où brûlait une lumière ; elle s'était tenu cachée là, pendant que le charivari se faisait devant la porte :

Ce cabinet était si petit qu'elles pour vaient à peine remuer.

La mère prit un paquet, plus petit que celui de Petra, l'ouvrit, et en sortit des habits de matelot.

– Mets cela !... – dit-elle tout bas.

Petra comprit tout de suite l'intention de sa mère et elle fut touchée que Gunlang ne lui adressât aucun reproche.

Elle se déshabilla et revêtit les habits de matelot, aidée par sa mère.

Elle aperçut le visage de Gunlang à la clarté de la chandelle et, pour la première fois, elle remarqua que sa mère était vieille.

L'était-elle devenue pendant ces derniers jours ou Petra ne l'avait-elle pas observée plus tôt ?

Les larmes de l'enfant tombaient sur la mère, mais celle-ci ne leva pas les yeux et la jeune fille ne dit rien.

Elle lui donna en dernier lieu un bonnet de matelot et, quand elle l'eut mis, la mère prit son paquet et souffla la lumière.

– Viens, maintenant ! – dit-elle.

Elles gagnèrent le corridor, mais non pas la porte d'entrée ; Gunlang ouvrit la porte de la cour et la referma à clef derrière elle.

Elles traversèrent le jardin, tout piétiné ; elles franchirent les arbres arrachés, la haie renversée.

– Tu feras bien de regarder autour de toi, – dit la mère, – il n'est pas probable que tu reviennes jamais ici.

La jeune fille frissonna... et ne regarda pas autour d'elle.

Elles prirent le chemin d'en haut, le long du bois... là où Petra avait passé la moitié de sa vie : la soirée avec Gunnar, celles avec Yngve Vold, et la dernière avec Odegard !

Elles marchaient sur les feuilles mortes qui commençaient à tomber ; la nuit était froide ; Petra grelottait dans ce costume auquel elle n'était pas habituée.

La mère se dirigea vers un jardin.

Petra le reconnut, quoiqu'elle n'y fût pas revenue, depuis le jour où, enfant, elle l'avait pris d'assaut.

C'était le jardin de Pedro Ohlsen.

La mère avait la clef du jardin et elles entrèrent.

Il en avait coûté à Gunlang de venir trouver Pedro le matin ; il lui en coûtait ce soir-là de lui amener sa malheureuse fille, à qui elle ne pouvait plus offrir un abri.

Mais il fallait se soumettre, et Gunlang savait supporter les choses inévitables.

Elle frappa à la porte du corridor et, presque aussitôt, on entendit des pas et une lumière se montra.

La porte fut ouverte par Pedro, en bottes et en manteau de voyage ; il paraissait pâle et effrayé.

Il tenait une chandelle jaune à la main et il soupira quand ses yeux tombèrent sur le visage gonflé de larmes de Petra ; elle le regarda ; mais puisqu'il n'avait pas l'air de la reconnaître, elle ne fit de son côté aucun signe de reconnaissance.

– Il m'a promis de t'aider à fuir. – dit la mère, baissant les yeux, pendant qu'elle franchissait les quelques marches qui conduisaient au couloir, et laissant ses compagnons la suivre dans la chambre de Pedro.

Cette chambre était petite et basse ; une étrange odeur de moisi la remplissait ; cette odeur rendit Petra malade, car depuis plus de vingt quatre heures elle n'avait ni mangé ni dormi.

Au plafond, était appendue une cage dans laquelle dormait un serin ; il fallait faire attention pour ne pas la heurter.

Les vieilles et lourdes chaises, la table pesante, un ou deux grands buffets sculptés, montant jusqu'au plafond, contribuaient à rendre cette chambre plus petite encore qu'elle n'était et à lui donner un air sombre et maussade.

Il y avait sur la table un cahier de musique et une flûte.

Pedro Ohlsen se promenait avec ses grandes bottes, ça et là, comme s'il avait eu quelque chose à faire ; une voix faible, venant d'une chambre voisine, demanda : –

– Qu'est-ce ?... Qui est là ?...

Il se mit à marcher encore plus vite en murmurant entre ses dents : –

... C'est... hum... hum... C'est... hum... hum...

Sur quoi il s'en alla dans la chambre d'où venait la voix.

Gunlang s'était assise près de la fenêtre, les deux coudes sur ses genoux, la tête entre ses mains, regardant fixement le plancher sablé ; elle ne parlait pas, mais elle poussait de temps en temps de grands soupirs.

Petra était debout près de la porte, une jambe sur l'autre, les mains croisées sur la poitrine...

Elle se sentait malade.

Une vieille horloge hachait les heures en morceaux ; la chandelle coulait sur la table, laissant une mèche tremblotante.

La mère fut prise du désir de donner une raison de leur visite en cet endroit.

– J'ai connu cet homme autrefois, – dit-elle.

Elle ne prononça pas un mot de plus et Petra ne répondit rien.

Pedro n'était pas encore revenu ; la chandelle se consumait toujours tristement, et l'horloge hachait toujours les heures.

Petra devenait de plus en plus malade ; les paroles de sa mère martelaient ses oreilles.

– J'ai connu cet homme autrefois.

L'horloge attrapa ces mots et se mit à les hacher aussi.

– J’ai... connu... cet.... homme... autrefois.

Plus tard, partout où Petra retrouva cette odeur nauséabonde, la chambre lui apparaissait, la même sensation de malaise s’emparait d’elle, et elle entendait l’horloge répéter : –

– J’ai... connu... cet. homme... autrefois.

Quand elle montait sur un paquebot l’odeur de l’huile chaude, mêlée à celle de l’eau de mer croupie et aux émanations de la cuisine, lui donnait aussitôt le mal de mer, et au milieu des nausées elle revoyait la chambre, elle entendait l’horloge répéter infatigablement nuit et jour : –

– J’ai... connu... cet. homme... autrefois.

Quand Pedro revint, il avait mis un bonnet de laine et un vieux manteau, dont il avait relevé le collet.

– Allons !... je suis prêt, – dit-il en couvrant ses mains de mitaines, comme s’il sortait par le froid le plus rude. – Mais il ne faut pas oublier, – il se retourna, – le manteau pour... pour...

Il regarda Petra et Gunlang, qui prit un manteau bleu posé sur le dos d’une chaise ; elle aida Petra à s’en couvrir, mais quand celle-ci voulut attacher le collet sous son menton, l’odeur que renfermait la chambre et dont le manteau était imprégné l’incommoda si fort qu’elle demanda un peu d’air frais.

Sa mère, voyant qu’elle était près de se trouver mal, ouvrit la porte et la conduisit promptement dans le jardin.

Là, debout, dans la nuit pure, elle aspira à longs traits l’air frais de l’automne.

– Où dois-je aller ? – demanda-t-elle.

– A Bergen, – répondit la mère, et elle l’aida àagrafer le manteau. – C’est une grande ville, où personne ne te connaît.

Quand elle eut fini, elle se plaça près de la porte.

– Tu auras cent species, – dit-elle, – avec cette somme, si tu ne peux pas te tirer d’affaire, tu auras du moins quelque chose en réserve ; il te les prête. lui.

– Il vous les donne... il vous les donne... – murmura Pedro marchant près d’elle dans la rue.

– Il te les prête, – répéta la mère, comme s’il n’avait rien dit. – Je les lui rendrai.

Elle prit son fichu, le noua autour du cou de sa fille, puis elle reprit : –

– Tu pourras écrire quand tu seras hors d’affaire, pas avant.

– Mère !...

– Il te conduira en bateau au navire qui est à l’ancre, hors du port.

– Oh !... Dieu !... mère !...

– Allons, c’est tout, je ne te suivrai pas plus loin.

– Mère !... mère !...

– Que le Seigneur soit avec toi ! Adieu !

– Mère ! pardonne-moi !... mère !...

– Prends bien garde d’avoir froid en mer.

Elle la poussa doucement hors du jardin et referma la porte.

Petra restait immobile de l’autre côté de la porte fermée ; elle se sentait aussi malheureuse et aussi abandonnée que possible.

Soudain s’éleva en elle un pressentiment... une croyance..., au milieu des ténèbres du chagrin et de l’exil ; elle tremblait comme un feu nouvellement allumé et semblait prête à s’éteindre ; elle s’éleva et retomba, puis à la fin, elle éclata dans toute sa gloire et toute sa clarté.

Elle leva les yeux, l’obscurité de la nuit l’enveloppait.

Ils suivirent silencieusement les rues solitaires de la petite ville, longeant les jardins dépouillés de feuilles et tous fermés et les maisons sombres et fermées aussi ; elle marchait d’un air fatigué, derrière l’homme courbé qui la précédait avec ses grandes bottes et son lourd manteau, tellement enveloppé qu’on ne pouvait voir sa tête.

Ils atteignirent la route et foulèrent de nouveau les feuilles desséchées ; ils marchaient entre deux rangées d’arbres dépouillés, aux branches lourdes ; il semblait à Petra que c’étaient des doigts de squelette prêts à les saisir.

Ils descendirent la colline et se dirigèrent vers le hangar jaune qui servait d’abri aux bateaux et où l’embarcation qui attendait Pedro était amarrée.

Il s’occupa aussitôt à vider l’eau, puis ils s’éloignèrent de la terre qui ne sembla bientôt plus qu’une masse noire, sur laquelle pesait un ciel de plomb.

Elle ne voyait rien de tout ce qu'elle avait connu depuis son enfance jusqu'à la veille ; la terre semblait la repousser, comme les hommes, les femmes, et la ville elle-même l'avaient repoussée pendant cette nuit, où ils avaient fait d'elle une exilée... elle partit ainsi sans un adieu.

Un homme se promenait sur le pont du navire, qui attendait à l'ancre, près du rivage, la brise du matin.

Quand il les vit accoster, il descendit l'échelle et avertit le capitaine, qui monta aussitôt sur le pont.

Elle les connaissait et ils la connaissaient ; mais ils ne lui firent aucune question, ils ne lui témoignèrent aucune marque de pitié ; on lui indiqua sa cabine et ce qu'elle avait à faire, si elle avait besoin de quelque chose ou si elle était malade.

Elle était malade, en effet ; elle s'en aperçut aussitôt qu'elle fut dans sa cabine ; aussi se hâta-t-elle de changer de costume et de remonter sur le pont.

Une odeur savoureuse parfumait l'air... du chocolat !

Elle avait une faim terrible ; elle croyait sentir une morsure intérieure.

Là, le même homme qui les avait aidés à monter à bord lui en apporta une tasse avec des gâteaux.

– De la part de votre mère, – dit-il.

Pendant qu'elle se restaurait, le marin bavarda ; il lui dit que sa mère avait envoyé un coffre à bord, tout plein de ses vêtements et de son linge, etc., et en outre des provisions et d'autres bonnes choses.

Le souvenir de sa mère lui revint forcément.

Elle la vit et la connut mieux en ce moment qu'elle ne l'avait jamais connue, et tout le reste de sa vie elle conserva précieusement ce souvenir dans son cœur.

Au moment où ce portrait de sa mère se gravait ainsi dans son esprit, elle pria tristement, mais avec confiance, et elle se sentit consolée par la certitude de compenser un jour par la joie ce qu'elle coûtait de chagrin à sa mère ce jour là.

Pedro Ohlsen s'asseyait près d'elle quand elle s'arrêtait, marchait quand elle marchait, essayant toujours de ne pas se trouver sur son chemin et, par

conséquent, se heurtant à chaque instant contre elle sur le pont, encombré de marchandises..

Elle ne pouvait voir son visage ; seuls, son grand nez et ses yeux lui apparaissaient, et encore pas très nettement ; cependant, elle sentait qu'il avait bien envie de lui parler, et qu'il ne savait comment s'y prendre.

Il soupirait, s'asseyait, se levait, tournait autour d'elle, puis s'asseyait de nouveau ; mais les mots ne pouvaient sortir de ses lèvres, et elle ne lui disait rien.

Enfin il y renonça ; il tira avec hésitation de sa poche un grand portefeuille, en murmurant qu'il contenait les cent species et un peu plus.

Elle tendit la main pour le prendre et le remercia.

Elle leva les yeux sur lui et s'aperçut alors qu'il la regardait fixement, les yeux pleins de larmes.

Avec elle s'envolait le dernier espoir de son existence. Il aurait bien voulu lui confier un secret qui lui aurait valu plus d'une douce pensée de Petra ; mais on le lui avait défendu. Malgré cette défense, il lui aurait tout dit. mais il ne pouvait pas.

Si encore elle l'avait aidé à parler....

Mais Petra était fatiguée, et le souvenir que c'était lui qui l'avait entraînée à commettre sa première faute contre sa mère, ne la quittait pas. Elle ne pouvait plus le supporter ; et rester assise là ne faisait qu'empirer les choses, car on s'impatiente facilement quand on est fatigué.

Il le sentait sans doute, le pauvre diable ! Eh bien, il s'en irait !. Il réussit enfin à lui dire : Adieu ! et il tira sa main amaigrie de sa mitaine.

La jeune fille y posa sa main chaude et ils se levèrent tous deux.

– Merci... et emportez mes remerciements, – dit-elle.

Il soupira ou gémit plusieurs fois ; il laissa tomber la main de Petra, puis il se détourna et descendit en silence l'échelle du navire.

Elle courut au bordage ; et lui, levant les yeux, lui adressa un dernier adieu ; puis s'asseyant dans son bateau, il rama doucement vers la terre, au milieu de la nuit profonde.

Elle attendit jusqu' à ce qu'il eut disparu dans l'obscurité, puis elle descendit.

Elle avait de la peine à se tenir debout, tant elle était lasse ; et quoiqu'elle se sentît malade en entrant dans sa cabine, elle avait à peine posé sa tête sur l'oreiller et dit les deux ou trois premières phrases de sa prière du soir, qu'elle dormait profondément.

Là-bas, près de l'abri des bateaux était assise la mère ; elle les avait suivis lentement et s'était accroupie à l'endroit où ils avaient quitté la terre.

De ce même endroit, Pedro Ohlsen et elle, autrefois, partaient dans son bateau ; il y avait bien, bien longtemps ; mais elle ne pouvait s'empêcher de se rappeler maintenant qu'il emmenait sa fille.

Aussitôt qu'elle le vit revenir seul, elle se leva et s'en alla ; elle savait que sa fille était en sûreté à bord.

Elle ne se dirigea pas vers sa maison ; mais elle alla plus loin rejoindre dans l'obscurité le chemin qui conduisait derrière les montagnes, et elle le suivit.

Sa maison resta ouverte et dévastée pendant plus d'un mois : elle ne voulait pas revenir avant d'avoir reçu de bonnes nouvelles de sa fille.

En attendant, les gens de la ville avaient eu le temps de se rendre compte de leurs sentiments à son égard.

Des natures faibles éprouvent un grand plaisir à se réunir pour persécuter un étranger ; mais ce plaisir est proportionné à la résistance qu'elles rencontrent ; quand elles voient la victime se soumettre tranquillement aux mauvais traitements, la honte les prend, et celui qui essayerait alors de lui lancer une pierre serait hué.

Ces gens s'attendaient à entendre la forte voix de Gunlang éveiller les échos d'alentour ; ils s'étaient imaginé la voir appelant à son aide les marins et les excitant à une bataille dans la rue.

Quand vint la troisième soirée et qu'elle ne se montra pas, on eut toutes les peines du monde à calmer la foule ; on voulait jeter les deux femmes dans la rue, les chasser de la ville, les poursuivre.

Les fenêtres n'avaient pas été réparées depuis la dernière soirée ; aux cris enthousiastes de la foule, deux hommes se glissèrent dans la maison, pour ouvrir la porte, puis tous se précipitèrent !

On chercha dans toutes les chambres, en haut et en bas ; on enfonça les portes ; on brisa tout ce qu'on rencontra ; on fouilla tous les coins, de la

cave au grenier, pour trouver la mère et la fille ; mais on ne trouva personne.

Un calme soudain tomba sur les envahisseurs à cette découverte ; ceux qui étaient entrés sortirent l'un après l'autre et se dissimulèrent derrière ceux qui étaient restés dehors ; en quelques minutes il ne resta plus personne devant la maison.

Bientôt on commença à dire dans la ville, tantôt l'un, tantôt l'autre, qu'on s'était indignement conduit à l'égard de deux pauvres femmes sans défense.

Puis, quand on fut allé au fond des choses, on en arriva à la conclusion que, quelle que fût la faute de la fille de la Pêcheuse, Gunlang n'y était pour rien et que, dans tous les cas, on s'était mal conduit envers elle.

On sentait vivement sa perte dans la ville ; les combats et les querelles dans la rue, résultats de l'ivrognerie, étaient à l'ordre du jour.. car, en perdant Gunlang ; la ville avait perdu sa police.

Les passants regrettaient de ne plus voir sa grande taille debout sur le seuil de sa porte ; les marins surtout se plaignaient hautement.

– Après tout, – disaient-ils, – on n'était bien que chez elle.

Là, chacun était traité selon son mérite ; l'un avait gardé sa place, grâce à elle ; l'autre avait été aidé par elle dans toutes les circonstances.

Personne, ni les marins, ni les patrons, ni les armateurs, ni les ménagères, n'avaient compris sa vraie valeur tant qu'ils ne l'avaient pas perdue ; mais comme ils lui rendirent justice alors !

Aussi, ce fut une grande joie quand se répandit la nouvelle qu'on l'avait vue assise dans sa maison, occupée à faire la cuisine comme à l'ordinaire.

Chacun voulut y aller voir et se convaincre que les carreaux avaient été remis, la porte réparée, et que la fumée sortait de la cheminée.

C'était bien vrai !... Elle était revenue !...

On grimpait sur les arbres, de l'autre côté du chemin, pour mieux voir.

Elle était là, devant le foyer, ne regardant ni à droite ni à gauche, ses yeux suivant ses mains, elle travaillait : car elle revenait pour gagner ce qu'elle avait perdu, et par-dessus tout pour payer les cent espèces qu'elle devait à Pedro Ohlsen.

D'abord, ils se contentèrent de regarder, car ils se sentaient dans leur tort, et ils n'osaient pas dépasser le seuil.

Peu à peu, cependant, on arriva : d'abord les ménagères... les bonnes et douces créatures ; elles ne trouvèrent pourtant pas l'occasion de lui parler d'autre chose que. des affaires ordinaires.

Gunlang ne leur permit pas de sortir de là.

Puis les pêcheurs vinrent à leur tour, puis les marchands et les patrons de barques, et en dernier lieu les marins, qui attendirent jusqu'au premier dimanche après son retour,

Ils avaient dû s'entendre tous ensemble ; car, à mesure que la soirée avançait, la maison se remplit tellement, que non seulement les deux salles furent encombrées, mais qu'encore les tables et les chaises qui, l'été, garnissaient le jardin, furent apportées et placées dans le corridor, dans la cuisine, et dans l'arrière-cuisine.

Personne en entrant n'aurait pu deviner les sentiments qui animaient tous ces gens ; car ils n'avaient pas plutôt franchi la porte que Gunlang ressaisissait son pouvoir silencieux sur eux, et le calme avec lequel elle servait chacun empêchait toute question ou tout souhait de bienvenue.

Elle était toujours la même, seulement ses cheveux n'étaient plus noirs et ses manières étaient plus calmes.

Mais quand les marins commencèrent à s'animer, ils ne purent demeurer muets plus longtemps ; chaque fois que¹ servante et Gunlang n'étaient plus là, ils poussaient Kuut, le maître d'équipage, qui avait toujours été le favori de la maîtresse de la maison, à proposer la santé de Gunlang quand elle rentrerait.

Celui-ci ne put cependant trouver le courage nécessaire avant que sa tête ne commençât à chavirer un peu.

Alors, au moment où elle venait enlever les verres et les bouteilles vides, il se leva et dit : –

– Elle a bien fait de revenir, oui. vrai. elle a bien fait de revenir !

Les marins trouvèrent que c'était véritablement là un beau discours et ils se levèrent en s'écriant : –

– Oui !... elle a bien fait de revenir !

Ceux qui étaient dans le corridor, dans la cuisine, et dans l'autre salle se joignirent aux premiers pendant que le maître d'équipage lui tendait un verre en vociférant : –

– Hourra !...

Et chacun de pousser des hourras à soulever le toit de la maison et à l'envoyer dans des nuages.

Tout à coup, quelqu'un dit qu'on l'avait abominablement traitée ; beaucoup d'autres se joignirent à lui pour jurer la même chose ; et bientôt il n'y eut qu'une voix en sa faveur.

Enfin ils se calmèrent, attendant un mot d'elle.

Gunlang les remercia

– Mais, – ajouta-t-elle, en continuant à enlever les verres et les bouteilles, – puisque je n'en parlais pas, il me semble que vous auriez bien pu en faire autant.

Ayant en ce moment dans les mains autant de verres qu'elle en pouvait porter, elle s'en alla et revint bientôt tranquillement chercher le reste.

A partir de ce moment son pouvoir redevint complet.

VII.

L'AMBITION.

Le vaisseau qui portait Petra jeta l'ancre, le lendemain soir, dans le port de Bergen.

Encore tout étourdie par le mal de mer, Petra fut amenée au quai à travers une masse de vaisseaux de toutes dimensions ; puis on lui fit traverser quelques petites rues étroites encombrées de paysans et de gamins, et on la conduisit enfin devant une jolie petite maison où, sur la demande du capitaine, une bonne vieille femme se chargea d'elle.

Elle avait faim et envie de dormir, aussi se coucha-t-elle après avoir mangé.

Quand elle se réveilla, le lendemain vers midi, elle se sentit fraîche et reposée ; des sons étranges frappèrent ses oreilles et, quand elle eut ouvert ses persiennes, elle se trouva au milieu d'une ville étrangère pleine de visages étrangers.

Elle se reconnut à peine quand elle se regarda dans la glace ; son visage n'était plus le même.

Elle n'aurait pas pu définir clairement la différence ; elle ne comprenait pas comment, à son âge, une grande émotion, un grand chagrin, rendent le visage plus sérieux.

Cependant, en se regardant dans le miroir, elle ne put s'empêcher de se rappeler les soirées précédentes.

A ce souvenir, elle se sentit frissonner.

Elle se dépêcha de s'habiller, prête à affronter tout ce qui l'attendait.

Elle trouva dans le salon son hôtesse et plusieurs dames qui, après l'avoir examinée attentivement, promirent de faire tout leur possible pour elle.

Pour commencer, elles lui proposèrent de la promener dans la ville.

Elle avait quelques petites emplettes à faire et elle courut chercher son portefeuille ; mais honteuse de le montrer, car il était vieux et laid, elle l'ouvrit dans sa chambre pour y prendre les billets.

Elle y trouva trois cents species au lieu de cent.

Pedro Ohlsen lui donnait donc de l'argent en cachette et malgré la défense de sa mère !

Elle comprenait si peu la valeur de l'argent qu'elle n'éprouva aucun étonnement à la vue de cette grosse somme, pas plus qu'il ne lui vint à l'esprit de s'étonner de cette libéralité.

Au lieu d'une lettre de remerciements, toute joyeuse et pleine de surprise, le pauvre Pedro reçut de Gunlang une lettre que lui avait adressée Petra ; la jeune fille trahissait son bienfaiteur et demandait avec une colère mal dissimulée ce qu'elle devait faire de ce cadeau de contrebande.

La grandeur du spectacle qui l'entourait frappa d'abord Petra.

Elle ne pouvait s'habituer à la vue si rapprochée d'un grand rocher qui domine la ville et, constamment, elle se tenait sur ses gardes.

Chaque fois qu'elle levait les yeux, il les lui faisait baisser et, de temps en temps, elle avait envie d'étendre les mains et de frapper pour qu'on l'y laissât entrer.

D'autres fois elle s'imaginait qu'il n'existait pas de route pour sortir de la ville.

La montagne était devant elle, triste et sombre ; les nuages reposaient sur sa cime ou la balayaient ; des bourrasques de vent et des ondées en sortaient constamment ; il semblait que le rocher les lançait sur la ville !

Mais cette ombre menaçante ne pesait pas sur les hommes qui fourmillaient dans les rues.

Elle se trouva bientôt heureuse au milieu d'eux, car l'insouciance et la gaité, avec lesquelles ils s'occupaient de leurs affaires, étaient un spectacle nouveau pour elle et, après tout ce qu'elle avait eu à endurer, ces habitudes différentes lui paraissaient des sourires de bienvenue..

Le lendemain, au dîner, elle dit qu'elle aimait bien à se trouver là où il y avait « beaucoup de monde réuni.

– Hé bien ! – lui répondit-on, – il vous faut alors aller au théâtre ; vous y verrez des centaines de personnes rassemblées dans la même salle.

On lui acheta un billet ; le théâtre se trouvait tout près de sa demeure ; et, à l'heure indiquée. on l'y conduisit et elle prit place au premier rang du balcon.

Elle s'assit en pleine lumière, entourée de gens joyeux, vêtus de costumes aux couleurs les plus gaies, tandis que les rires et le bruit des conversations flottaient autour d'elle comme le murmure d'une mer houleuse.

Petra n'avait pas la plus légère idée de ce qu'elle allait voir.

Elle ne savait que ce que lui avait enseigné Odegard, ou que ce qu'elle avait appris par hasard.

Mais son maître ne lui avait jamais parlé des théâtres.

Elle avait bien entendu des marins raconter qu' « au spectacle » l'on voyait des bêtes sauvages et de merveilleux exercices équestres ; c'était tout ; les jeunes gens n'auraient jamais songé à lui en parler, quoiqu'ils connussent tout cela depuis qu'ils avaient été à l'école. La petite ville ne possédait pas de théâtre, ni rien qu'on pût appeler de ce nom ; les dompteurs d'animaux, les danseurs de corde, et Polichinelle se servaient pour leurs exercices d'un hangar au bord de la mer, et plus souvent encore ils jouaient en plein air.

Dans son ignorance elle n'adressait même pas de questions à ses voisins ; elle restait là, plongée dans un silence délicieux et elle s'attendait à voir quelque chose de merveilleux, sous forme de chameaux, de singes, etc.

Peu à peu, toute remplie de cette idée, elle commença à découvrir des têtes d'animaux dans chacun des visages réunis autour d'elle ; des chevaux, des chiens, des renards, des chats, des souris, et cela l'amusa beaucoup.

Aussi l'orchestre se réunit-il sans qu'elle s'en aperçut.

Tout d'un coup Petra tressaillit et releva la tête ; un bruit de cors, de tambours, de bassons, et de trompettes éclata soudain et l'ouverture commença.

Elle n'avait de sa vie entendu de musique, si ce n'était peut-être une flûte et un ou deux violons.

Avec un sentiment voisin de celui qu'elle aurait éprouvé en écoutant une mer orageuse, elle demeurait immobile, craignant presque que la voix de la tempête ne devint plus terrible ; craignant presque autant qu'elle se tût.

Puis, s'éleva une mélodie plus douce, semblable au vol d'esprits ; à mesure qu'ils volaient plus haut, l'air se remplissait d'allégresse ; ils semblaient s'éloigner, puis, revenir, puis s'éloigner encore, et disparaître enfin au bruit d'une cataracte.

Tout à coup, du milieu du tumulte, jaillit une note claire, comme le chant d'un oiseau au milieu d'une tempête, timide d'abord, puis s'élevant peu à peu, dominant tout le reste par sa douceur, et mourant enfin dans un délire d'harmonie.

Involontairement elle se leva, au moment où la musique cessait.

Il ne pouvait rien y avoir après cela...

Mais quelle nouvelle merveille !...

Le beau mur couvert de peinture, qui était en face d'elle, s'enlevait jusqu'à la voûte.

Elle était dans une église, une église avec des arceaux et des piliers, l'orgue jouait, les cierges étaient allumés, et deux personnes qui s'y trouvaient s'avançaient vers elle, habillées de vêtements qu'elle n'avait jamais vus ; et elles parlaient... dans l'église !... une langue qu'elle ne connaissait pas.

Quoi ! on parlait aussi derrière elle.

Mais pourquoi ! il n'y avait pas de chaises dans l'église, et les deux personnages qui s'y trouvaient restaient debout et, plus elle les regardait, plus elle voyait que leurs vêtements ressemblaient à ceux du portrait de Saint-Olaf et en les écoutant, elle comprit qu'ils parlaient aussi de Saint-Olaf.

– Assis... assis !... – dit-on encore derrière elle.

– Assis... assis !... – répétait-on à droite et à gauche.

– Peut-être y a-t-il aussi quelque chose derrière moi ? – pensa Petra en se retournant vivement.

Beaucoup de visages animés, quelques-uns même vraiment menaçants, frappèrent ses regards.

– Cela ne doit pas être bien... – pensa Petra.

Et elle avait envie de s'en aller.

Une vieille dame placée près d'elle la tira doucement par sa robe.

– Pour l'amour de Dieu ! asseyez-vous, mon enfant ! – dit-elle tout bas. –
Ceux qui sont derrière vous ne peuvent rien voir.

Elle s'assit aussitôt, et naturellement elle retrouva le théâtre devant elle.

– Le théâtre !... – répétait-elle comme pour se graver ce mot dans l'esprit. – Oui, le théâtre, et c'est là qu'il faut regarder.

Elle regarda encore dans l'église ; mais elle ne pouvait comprendre l'homme qui parlait.

Elle remarqua cependant que c'était un très beau jeune homme, et elle finit par saisir quelques mots au passage ; mais lorsque plus tard il parla d'amour, elle comprit presque tout ce qu'il disait.

Un troisième personnage entra, qui attira aussitôt son attention ; elle reconconnut un moine ; elle en avait vu sur des tableaux et elle avait eu depuis lors un grand désir d'en voir un, vivant.

Le moine marchait si doucement, il était si calme... oui, il avait des manières tout à fait pieuses... il parlait si honnêtement et d'une manière si lente, qu'elle le comprenait très bien.

Mais tout à coup il se détourna et dit juste le contraire de ce qu'il avait dit un moment auparavant.

– Ciel ! c'est un scélérat !... Ecoutez, c'est un coquin !... et comme il en a bien l'air !... Mon Dieu ! si ce beau jeune homme pouvait s'en apercevoir ! Pourquoi donc ne l'écoute-t-il pas ?... Il vous trompe... – dit-elle à demi-voix.

– Chut, mon enfant ! – dit la vieille dame pour l'avertir.

– Oh ! le beau jeune homme n'a pas entendu et il va se confier à ce traître. Tout le monde quitte la scène et un vieillard apparaît. Qu'est-ce que cela signifie ?... Le vieillard parle comme un jeune homme, et cependant c'est un vieillard. Oh !... voyez !... voyez !... voilà une procession de jeunes filles en blanc. Elles défilent sans bruit dans l'église, deux par deux.

Et un souvenir de son enfance flotta devant la mémoire de Petra.

Un hiver, elle était allée avec sa mère au delà des montagnes et, marchant sur la neige nouvellement tombée, elles avaient effrayé sans le savoir une volée de jeunes ptarmigans qui, en s'envolant, obscurcirent l'air devant

elles ; ils étaient blancs ; blanche était la neige ; blanche était la forêt ; tout autour d'elle, jusqu'à ses pensées, lui paraissait d'une blancheur éblouissante.

En ce moment elle éprouvait la même sensation.

– Ah ! voici une femme vêtue de blanc qui s'avance un rameau à la main et elle s'agenouille ; le vieillard s'agenouille aussi et elle lui parle, car elle lui apporte un message des pays lointains. Il lui donne une lettre et on voit bien qu'elle vient de quelqu'un qu'elle aime. Ah ! comme c'est beau !... Ici, tout le monde s'aime ! Elle ouvre la lettre. ce n'est pas une lettre, c'est de la musique. Regardez... c'est lui-même qui a écrit la lettre. Le vieillard est un jeune homme et c'est celui qu'elle aime. Ils s'embrassent !. Ciel !.

Petra devint rouge comme une cerise et cacha sa figure dans ses mains, écoutant de toutes ses forces pendant ce temps.

– Ecoutez !. il lui dit qu'ils doivent se marier tout de suite et elle lui tire sa barbe en riant et en le traitant de barbare. Lui, il lui dit qu'elle est devenue bien belle et il lui promet des vêtements de velours et de pourpre, des souliers d'or, une ceinture d'or ; il la quitte tout joyeux et il va parler au Roi de leur mariage. La fiancée le suit du regard, rayonnant de joie ; mais quand elle se retourne et qu'elle ne le voit plus là, tout lui paraît bien vide. Tout à coup, le mur glisse et redescend. Est-ce donc déjà fini, quand c'est à peine commencé ?

Rouge d'émotion, Petra se retourna vers la vieille dame.

– C'est fini ?...

– Non. non. mon enfant ; ce n'est que le premier acte. Et il y en a cinq ; oui, cinq !.. – répéta-t-elle avec un soupir.

– Toujours la même chose ? – demanda Petra.

– Que voulez-vous dire ?

– Ils reviennent et tout continue ?

– Vous n'êtes donc jamais allée au spectacle ?

– Non.

– Ah ! vraiment..., il y a bien des villes où il n'y a pas de théâtre, je crois... c'est si coûteux !

– Mais qu'est-ce que tout ceci ? – demanda Petra regardant anxieusement la vieille dame, car elle avait à peine la patience d'attendre sa réponse. –

Qui sont ces gens-là ?

– C’est Naso qui est le directeur ; c’est sa troupe, une troupe de premier ordre, et, lui, c’est un très bon acteur.

– Est-ce que c’est lui qui invente tout cela... ou qu’est-ce que c’est ?... Je vous en prie, répondez-moi !

– Ma chère enfant, ne savez-vous pas ce que c’est qu’une pièce de théâtre ?... De quelle partie du monde venez-vous donc ?

Mais en se souvenant de son lieu de naissance, Petra se souvint de son chagrin, de sa fuite ; elle resta silencieuse et n’osa plus faire de questions.

Le second acte commença.

Le Roi entra. Oui, c’était le Roi. Elle voyait un roi maintenant. Elle n’entendait pas ce qu’il disait, elle ne voyait pas à qui il parlait ; elle regardait ses vêtements royaux et sa démarche majestueuse. Elle était absorbée par ce spectacle, mais elle se réveilla quand le jeune homme entra, et, alors, ils partirent tous pour aller chercher la fiancée.

Puis il fallut encore attendre.

Pendant l’entr’acte, la vieille dame lui dit : –

– Ne trouvez-vous pas qu’il joue d’une manière admirable ?

Petra eut l’air embarrassé.

– Que voulez-vous dire ?... – demanda-t-elle.

Elle ne remarqua pas que tous les gens qui étaient autour d’elle la regardaient, que la vieille dame voulait la faire parler, et que tout le monde se moquait d’elle.

– Mais ils ne parlent pas comme nous, – ajouta-t-elle, quand elle vit qu’on ne lui répondait pas.

– Oh ! ce sont des Danois, – répliqua la vieille dame, qui se mit également à rire.

Alors Petra pensa que la vieille dame la trouvait ridicule de faire tant de questions et elle ne dit plus rien ; mais elle resta les yeux fixés sur le rideau.

Quand il se releva, elle eut le plaisir de voir un archevêque ; mais elle était si complètement occupée à regarder qu’elle n’entendit pas un mot de ce qui se disait.

Alors la musique commença... mais éloignée et douce ; puis elle se rapprocha peu à peu. On entendait des voix de femmes, le son des flûtes,

des violons, et d'un autre instrument ; pas une guitare. non, quelque chose qui y ressemblait, mais plus puissant, plus doux, plus moëlleux ; l'harmonie se répandait en vagues sonores.

Quand la musique fut finie, une procession commença à défiler : des soldats avec leurs halberdes, des enfants de chœur avec des encensoirs, des moines portant des cierges, puis le Roi, sa couronne en tête, et, à son côté, le fiancé vêtu de blanc. Ensuite des femmes en blanc apparurent, jetant des roses effeuillées et jouant devant la fiancée, en robe de soie blanche, avec des roses rouges dans les cheveux ; à côté d'elle marchait une femme majestueuse ; son vêtement était écarlate, semé de couronnes d'or ; elle avait dans les cheveux une couronne d'or ; sûrement, ce devait être la Reine !

L'église était toute pleine de musique et de couleurs, et tout ce qui arriva – depuis le moment où le fiancé conduisit la fiancée à l'autel, où ils s'agenouillèrent, leur suite s'agenouillant derrière eux, jusqu'au moment où l'archevêque s'avança avec sa suite de chevaliers – tout cela parut à Petra une série de variations sur une mélodie délicieuse.

Mais au moment où la cérémonie allait avoir lieu, l'archevêque leva sa crosse en l'air pour l'arrêter.

Leur mariage était contraire aux lois sacrées ; ils ne pourraient jamais être unis dans cette vie.

– O Père Céleste, ayez pitié d'eux !

La fiancée s'évanouit, et Petra glissa aussi à terre en poussant un cri perçant.

– De l'eau !... apportez de l'eau !... – criait-on de toute part.

– Non, – dit la vieille dame, – c'est inutile ; elle n'est pas évanouie.

– C'est inutile ! – répéta-t-on.

– Chut !... silence !... – criaient les spectateurs du parterre, – paix là haut !...

– Silence !... silence !... – disait-on de tous côtés.

– Il ne vous faut pas prendre ainsi les choses à cœur, – murmura la vieille dame. – Tout cela n'est qu'une plaisanterie, mais Mme Naso joue admirablement.

– Chut !... – dit Petra elle-même.

Elle s'absorbait de nouveau dans le spectacle, car le moine diabolique était revenu une épée à la main.

Les deux fiancés étaient obligés de tenir un drap entre eux, et le moine le partagea en deux. L'Eglise les séparait ; tout cela était aussi cruel que le glaive qui chassa l'homme du Paradis Terrestre.

Des femmes en pleurs enlevèrent la couronne de la fiancée et lui en donnèrent une blanche à la place. C'était signe qu'elle se vouait au cloître pour le reste de ses jours. Celui à qui elle appartenait dans le temps et dans l'éternité saurait qu'elle était vivante, sans jamais pouvoir s'approcher d'elle ; il saurait qu'elle était ensevelie là, mais qu'il ne pourrait jamais la revoir. Ah ! leurs adieux étaient déchirants. Sûrement, il n'y avait pas sur terre de malheur semblable à leur malheur.

– Mais, – murmura la vieille dame quand le rideau tomba, – ne soyez donc pas si enfant ; ce n'est que Mme Naso, la femme du directeur.

Petra ouvrit ses grands yeux et regarda fixement la bonne dame.

Elle pensa qu'elle devait être folle.

La vieille dame avait précisément la même opinion sur Petra, en sorte qu'elles ne se parlèrent plus ; seulement de temps en temps elles échangeaient des regards timides.

Quand le rideau se releva Petra, ne pouvait plus suivre le spectacle : elle ne voyait plus que la fiancée derrière les murs du couvent et le fiancé veillant jour et nuit au dehors, plongé dans son désespoir ; elle souffrait de leur douleur ; elle priait avec eux ; tout le reste passa sous ses yeux sans qu'elle s'en aperçût.

Tout à coup, elle fut rappelée à elle : un silence absolu, profond, effrayant, régnait sur la scène.

L'église vide s'agrandit ; au milieu du silence retentirent les douze coups de minuit. L'écho les répéta sous les arceaux, les murs tremblèrent ; Saint-Olaf s'était levé de son tombeau, couvert de son linceuil. Grand et terrible, il s'avancait sa lance à la main ; les gardes fuyaient devant lui ; la foudre tomba et le moine fut percé par la lance vengeresse ! Puis, l'obscurité se fit et l'apparition s'évanouit. Mais le moine n'était plus qu'un monceau de cendres, gisant à l'endroit où la foudre était tombée !

Petra, sans s'en apercevoir, avait saisi le bras de la vieille dame, qui commençait à s'inquiéter un peu de se sentir serrer aussi convulsivement ; puis, quand elle la vit pâlir de plus en plus, elle lui dit rapidement : –

– Calmez-vous, mon enfant, ce n'est que Knudsen ; c'est le seul rôle qu'il puisse jouer. Il a la voix si faible !

– Non !... non !... non !... J'ai vu des flammes tout autour de lui, – dit Petra, – et toute l'église tremblait sous ses pas.

– Vous ne pouvez donc pas rester tranquille, là-bas ?...

– Silence !... – cria-t-on de divers côtés.

– A la porte, les gens qui ne veulent pas rester en repos !...

– Silence au balcon !... – disaient les gens du parterre.

– Chut !... – répondaient les gens du balcon.

Petra se dissimulait de son mieux, mais bientôt elle oublia tous ceux qui l'entouraient ; car, spectacle sans pareil ! les amants reparaissaient. Le tonnerre et les éclairs leur avaient frayé un chemin et ils cherchaient à s'échapper ensemble.

– Ils se serrent. ils se pressent l'un contre l'autre. Que le ciel les protège !...

Tout à coup retentit le son des trompettes et de bruyantes clameurs. La fiancée est arrachée des bras de son amant. Il faut qu'il combatte pour sa patrie... Il est blessé !... Il envoie un dernier adieu à sa fiancée... Il va mourir !...

Petra comprend tout cela.

La fiancée entre alors ; elle est d'un calme étrange, et elle aperçoit le cadavre ! Il semble que des nuages de douleurs couvrent ce lieu. Mais un regard vers le ciel les chasse bientôt. Oui, la fiancée, agenouillée près de son amant mort, supplie Dieu de la prendre aussi ! Le ciel. s'ouvre ; la lumière descend d'en haut ; c'est là qu'est la chambre nuptiale ! Puisse la fiancée y entrer ! Elle la voit ; ses yeux s'illuminent d'un rayon de paix, semblable à la clarté du soleil levant sur le sommet des montagnes. Ses paupières se ferment... la lutte est terminée d'une façon plus digne ; leur fidélité a gagné une couronne plus belle. les voilà réunis !

Petra demeura longtemps immobile ; elle était pénétrée de la force des grandes choses qu'elle venait de voir.

Elle se leva en souriant à chacun ; c'étaient des frères et des sœurs ; le génie du mal qui les séparait n'existait plus ; il avait été écrasé par la foudre.

Ses voisins répondaient à son sourire ; on se disait que c'était la jeune fille qui avait semblé presque folle pendant toute la durée du spectacle ; mais elle ne voyait dans leurs sourires que le reflet de la victoire qu'elle venait de remporter en elle-même.

Croyant que tous ces gens souriaient avec elle, elle leur répondait par un sourire radieux, qui les obligeait à lui sourire encore.

Elle descendit le grand escalier entre deux haies de spectateurs qui reflétaient la joie qui était au dedans d'elle, qui participaient à la beauté qui éclatait en elle.

Le bonheur intérieur nous illumine quelque fois si bien qu'il éclaire tout autour de nous, sans que nous nous en doutions. C'est là le plus beau triomphe de la terre : la joie d'être précédé, porté, et suivi par la lumière de nos propres pensées.

Elle rentra sans savoir comment et demanda ce que tout cela pouvait être.

Elle se retrouvait au milieu de gens qui pouvaient la comprendre et lui donner toutes les explications nécessaires.

Puis, quand on lui eut bien dit ce qu'étaient les pièces de théâtre et quelle était la puissance des véritables acteurs, elle se leva soudain.

– Il n'y a rien de si grand sur la terre !... C'est là ma vocation !... – dit elle.

A leur grand étonnement, elle prit son chapeau et son manteau : il fallait qu'elle fût seule. en face de la libre nature.

Elle sortit de la ville et alla sur la grève où soufflait le vent. Les vagues se brisaient en mugissant contre la falaise ; la ville s'étendait dans le brouillard des deux côtés de la baie ; quelques lumières brillaient derrière un voile de vapeurs, sans pouvoir le percer ni le dissiper.

Ce spectacle lui sembla l'emblème de son âme.

L'abîme qui s'étendait à ses pieds sans cesser de gémir, l'avertissait du danger, lui parlait de profondeurs inconnues !

La lutte commença.

Tomberait-elle dans cet abîme, ou se rangerait-elle avec ceux qui cherchent la lumière ?

Elle se demandait pourquoi ces pensées ne l'avaient jamais émue avant ce jour.

Elle se répondit à elle-même.

C'était parce que la puissance ne lui était accordée que par intervalles ; mais elle sentait, en même temps, qu'elle était alors douée d'une véritable puissance.

Elle comprenait tout, alors ; la force lui serait donnée autant de fois qu'il y aurait de points lumineux sur le sombre rideau de brouillards ; et elle pria Dieu de lui donner la grâce de faire tout son possible chaque fois, afin qu'il ne l'eût pas éclairée une seule fois en vain.

Elle se leva, car le vent était glacial ; elle n'était pas restée longtemps dehors ; mais, quand elle revint vers la maison, son chemin lui parut clair et facile à suivre.

Le lendemain, elle se trouva à la porte du directeur du théâtre.

On se querellait à l'intérieur de l'appartement ; il lui sembla reconnaître dans une des voix celle de l'amoureuse de la veille ; elle était plus forte ce jour-là, et pourtant elle faisait tressaillir Petra.

Elle attendit longtemps ; puis, quand il lui sembla que la querelle ne devait jamais se terminer, elle frappa.

– Entrez ! – cria une voix masculine d'un ton colère.

– Chut !... – cria une voix de femme.

En ouvrant la porte, Petra aperçut une figure échevelée, faite pour personnifier l'horreur, vêtue d'une robe de nuit, et s'enfuyant par la porte opposée.

Le directeur, homme grand, mince, aux yeux fins, devant lesquels il se hâta de mettre des lunettes d'or, marchait en long et en large, en proie à un accès de colère. Son grand nez diminuait tellement les autres traits de son visage qu'ils semblaient n'être là qu'à cause de lui. Les yeux étaient deux embrasures derrière ce mur ; la bouche était le fossé qui le protégeait en avant ; le front, un pont étroit conduisant de là à la forêt ou aux barricades.

– Que voulez-vous ? – demanda-t-il d'un air de mauvaise humeur. – Est-ce vous qui demandez à être choriste ? – ajouta-t-il promptement.

– Choriste ?... qu'est-ce que c'est que cela ?...

– Ah ! très bien, vous ne connaissez pas cela... hem !... hem !... Qu'est ce que vous voulez alors ?...

– Je veux être actrice.

– Ah ! voilà ce que vous voulez ?... vraiment !... hem !... et vous ne savez pas ce que c'est qu'une choriste ? bon ! Mais vous parlez avec un accent ?

– Un accent ? qu'est-ce que c'est que cela ?

– Bon ! vous ne savez pas cela non plus... et cependant vous voulez être actrice ! Parfait !... oui, c'est bien norvégien. Un accent... cela veut dire que vous ne parlez pas comme nous.

– Non ; mais je me suis exercée toute la matinée.

– Ah !... alors, parfait !... permettez-moi de vous entendre.

Petra prit une attitude comme elle l'avait vu faire à l'amoureuse du spectacle de la veille ; sa voix était pleine d'émotion.

– Mon amour, sois le bienvenu ! Bonjour

– Dites donc, vous, il faut que vous ayez le diable au corps pour venir ici vous moquer de ma femme !

Un éclat de rire se fit entendre dans la chambre voisine.

Le directeur ouvrit la porte et, sans avoir l'air de conserver l'ombre du souvenir de la querelle passée, il dit : –

– Voici une impertinente Norvégienne qui se permet de faire ta caricature !... Viens donc voir, je t'en prie !

Un tête de femme couverte de cheveux noir dépeignés, percée de deux yeux noirs et d'une grande bouche, s'avança dans l'embrasure de la porte et se mit à rire.

Petra courut vers elle, car ce devait être la fiancée, ou sa mère, pensa-t-elle en s'approchant.

Elle regarda la dame et lui dit : –

– Je ne sais pas. est-ce vous ou votre mère ?

Le directeur éclata aussi de rire ; la femme s'était retirée, mais elle riait encore dans la chambre voisine.

L'embarras de Petra était si visible que l'attention du directeur fut éveillée ; il la regarda un moment et dit comme si. rien ne s'était passé : –

– Venez ici et lisez-moi ceci, ma fille ; mais lisez comme vous parlez !

Elle fit ce qu’il lui disait.

– Non... non... cela n’est pas bien ; écoutez !

Il lut un passage et elle le répéta après lui.

– Non... non... ce n’est pas encore cela ! Ne pouvez-vous donc lire le norvégien ?

Petra lut comme la première fois.

– Non, vous dis-je ; ce n’est pas cela, pas cela du tout !... Me comprenez vous... ou êtes-vous idiote ?

Il essaya plusieurs fois, prit le livre qu’elle tenait, et lui en donna un autre.

– Voici quelque chose de tout différent ; c’est comique. lisez.

Et Petra lut ; il lui fit répéter la même scène, jusqu’à ce qu’il en fut fatigué.

– Non... non... non !... laissez cela ! Qu’est-ce que vous voulez faire au théâtre ?. Que diable voulez-vous jouer ?.

– Le rôle que j’ai vu jouer hier.

– Ho !... ho !... naturellement !... et après ?

– Oui ! – dit-elle un peu honteuse. – Hier je le trouvais bien beau ; mais aujourd’hui j’ai pensé que ce serait encore plus beau, si la fin était différente ! Je changerais cela et je le ferais bien finir !

– Ah ! vous le changeriez ?... Très bien ! Rien ne peut vous en empêcher ; l’auteur est mort. Naturellement il n’est plus bon à rien ; et vous qui ne savez ni lire, ni parler, vous voudriez changer sa pièce ! Voilà qui est bien norvégien, ma parole !

Petra ne comprenait pas un mot ; elle voyait cependant que les circonstances ne lui étaient pas favorables et elle commença à trembler.

– Serai-je admise ?... – dit-elle à voix basse.

– Bonté du ciel, oui ; rien ne vous empêche. Admise ?... Oh ! certainement ! Ecoutez ! – dit-il en s’approchant d’elle. – Vous ne savez pas plus ce que c’est que le théâtre qu’un petit chat. Vous n’avez pas plus de dispositions pour la tragédie que pour la comédie. Je vous ai essayée dans les deux. Vous êtes jolie, vous avez bonne tournure, et on vous a persuadé que vous seriez meilleure actrice que ma femme, naturellement ; et vous

voudriez paraître dans la meilleure pièce du répertoire ! Ah ! c'est bien norvégien cela ! des gens qui ne reculent devant rien !

La respiration de Petra devenait de plus en plus rapide ; elle luttait contre son émotion et finit par dire à demi voix : –

– Je ne puis réellement pas être admise ?..

Il était debout près de la fenêtre ; il la croyait partie ; il se retourna d'un air surpris ; mais en voyant son émotion et l'énergie merveilleuse qui transformait tout son être, il resta un moment silencieux ; puis il saisit de nouveau le livre, et dit d'un ton où il ne restait pas trace de ce qui venait de se passer : –

– Lisez ce morceau, mais lentement. laissez-moi entendre votre voix. Allons, que je l'entende !

Mais incapable de distinguer une lettre, elle ne pouvait pas lire.

– Allons ! courage ! n'ayez pas peur !

Elle lut enfin, mais sa voix était froide, sans sonorité ; il la pria de recommencer, avec plus de sentiment ; ce fut encore pire. Alors il prit le livre et dit d'un air calme : –

– Assez ! Je vous ai essayé maintenant de toutes les façons possibles, et je ne puis faire plus. Je vous assure, ma bonne dame, que si je faisais paraître ma botte sur la scène ou vous, l'effet serait exactement le même... et il serait curieux ! En voilà assez sur ce sujet !

Par un dernier effort, Petra dit d'un air suppliant : –

– Je crois que je comprendrais, si je pouvais seulement.

– Oui, naturellement, vous comprenez ! Tous ces pêcheurs en savent plus que nous ; le public norvégien est le public le plus éclairé du monde. Enfin, si vous ne voulez pas vous en aller, c'est moi qui me retirerai.

Elle se dirigea vers la porte en fondant en larmes.

– Une minute ! – dit-il, car cette vive émotion l'éclairait soudain. – N'est-ce pas vous qui avez fait du scandale hier au théâtre ?

Elle se retourna en rougissant et le regarda.

– Vraiment, c'était vous !... Maintenant, je vous reconnais... La fille de la Pêcheuse !... Quand la pièce a été finie, j'ai rencontré un monsieur de votre pays qui vous connaît bien, lui ! Ho !... ho !... c'est donc pour cela que vous désirez tant entrer au théâtre ? Vous avez envie d'y essayer vos

ruses. parfait ! Ecoutez, ma troupe est bien composée, et je refuse tout ce qui pourrait la changer. Allez-vous-en !.. allez-vous-en, vous dis-je !

Et Petra s'en alla, sanglotant tout haut dans l'escalier et dans la rue.

Elle courait en pleurant à travers la foule ; mais une jeune fille, pleurant en plein jour dans une rue, devait, on le pense bien, exciter une certaine émotion.

Les gens s'arrêtaient ; les gamins couraient après elle en nombre toujours croissant.

Petra croyait reconnaître dans le bruit de la foule qui la suivait le même bruit qui l'avait tant effrayée dans sa mansarde ; les figures qui l'avaient hantée peuplaient l'air de nouveau... elle fuyait !

Mais à chaque pas ses souvenirs devenaient plus vifs et les cris de la foule plus distincts.

Quand elle fut arrivée à la maison, qu'elle eut refermé la porte, regagné sa chambre, et tourné la clef dans la serrure, elle se jeta dans un coin, battant l'air de ses mains pour repousser ces figures épouvantables.

La fatigue calma bientôt ses larmes et elle comprit qu'elle était hors de danger.

Le même jour, vers le soir, elle quitta Bergen. Elle ne savait pas elle-même où elle allait ; elle voulait se diriger seulement vers un endroit où personne ne la connaîtrait.

Elle s'assit dans la *cariote*³, sa malle attachée à la voiture, et sur la malle un postillon.

Il pleuvait à verse ; elle se blottit sous son énorme capote et regarda timidement le rocher et la côte abrupte qu'elle montait.

Devant elle s'étendait la forêt, enveloppée de brouillard et hantée par des fantômes : elle allait y entrer ; mais le brouillard s'éloignait à mesure qu'elle avançait.

Un grand bruit qui augmentait à chaque instant ajoutait à la sensation qu'elle se trouvait dans un pays étrange, où tout avait une signification mystérieuse et pleine d'harmonie ; pays où l'homme n'était qu'un timide voyageur, obligé de se tenir sur ses gardes, s'il voulait avancer.

Le bruit qu'elle entendait venait de plusieurs cataractes que la saison des pluies rendait formidables ; elles se lançaient bondissantes de rocher en

rocher, avec un bruit de tonnerre.

Le chemin passait sur des ponts étroits, suspendus sur l'abîme ; elle voyait le torrent jaillir au-dessous d'elle dans les précipices.

Peu après, le chemin descendait ; çà et là, se trouvaient quelques champs, quelques maisonnettes couvertes de chaume se pressaient les unes contre les autres.

Puis le sentier remontait vers la forêt et vers les cataractes aux voix puissantes.

Elle était mouillée et se sentait glacée ; mais elle voulait aller plus loin, encore plus loin ce jour-là et le jour suivant. en avant ! en avant ! jusqu'à ce qu'elle trouvât un endroit où elle osât se reposer.

Dieu l'aiderait à y arriver ! Le Tout-Puissant la guidait et la conduisait au milieu de l'obscurité et de la tempête !

VIII.

LES NOUVEAUX AMIS.

Quelquefois, au milieu des montagnes du district de Bergen, un jour d'automne chaud et doux vient rappeler l'été, même tardivement dans les derniers jours de la moisson.

On conduit alors aux champs, vers le milieu du jour, les bestiaux, déjà ramenés des pâturages de la montagne ; et quand ils reviennent le soir, bien repus et joyeux, ils remplissent d'animation la cour de la ferme.

C'est ainsi qu'une après-midi, Petra, passant en voiture auprès d'une grande maison, rencontra dans un sentier de la montagne un troupeau de vaches, de moutons, de chèvres, beuglant, bêlant, bondissant, au bruit d'un nombre infini de clochettes.

La journée était belle ; les vitres des nombreuses fenêtres de cette longue maison de bois, bien blanche, brillaient au soleil ; au-dessus de la maison se dressait la montagne, enveloppée d'un tel manteau de sapins, de frênes, de sureaux, de bouleaux, avec des genévriers sauvages pour tapis, qu'il semblait réchauffer tous les bâtiments.

Devant la maison, suivant la route, s'étendait un jardin planté de pommiers, de cerisiers, et de néfliers ; le long des allées et des haies croissaient des buissons de groseilliers rouges et de groseilliers à maquereau ; quelques vieux frênes à la tête orgueilleusement couronnée les dominaient tous.

La maison ressemblait à un nid caché dans le feuillage, hors de toute portée, excepté de celle des rayons du soleil.

A cette vue, Petra éprouva un vif désir de s'arrêter ; et quand le soleil vint faire étinceler les vitres, que les clochettes retentirent joyeusement, et qu'elle apprit que cette maison était un presbytère, elle mit promptement la main sur les rênes que tenait le postillon.

– Il faut que j'entre ici !... – s'écria-t-elle.

Et elle se dirigea vers le jardin.

Deux chiens de Finlande s'élancèrent au devant d'elle d'un air furieux, au moment où elle entra dans la cour.

Cette cour était carrée et entourée de tous côtés de bâtiments divers ; l'étable à vaches était adossée à la maison ; à droite, se trouvait une autre aile servant d'habitation ; à gauche, la brasserie et la salle des domestiques.

La cour était alors pleine de bestiaux.

Au milieu d'eux se trouvait une jeune fille grande et élancée ; elle portait une robe collante, un petit fichu de soie couvrait ses cheveux ; autour et tout près d'elle se tenaient des chèvres blanches noires, pies ; chacune avait sa clochette accordée à la tierce.

La jeune fille les appelait à tour de rôle par leurs noms et elle leur donnait à manger quelques restes qu'elle prenait dans un plat fréquemment rempli par une fille de basse-cour.

Le Doyen était debout sur les marches qui conduisaient de la maison d'habitation à la cour, il tenait une assiettée de sel à la main ; devant lui défilaient les vaches qui léchaient ses mains pleines de sel et les marches sur lesquelles il en tombait.

Le Doyen n'était pas grand, mais robuste ; il avait le cou court, le front bas ; ses épais sourcils cachaient une paire d'yeux qui ne fixaient pas habituellement, mais jetaient de temps en temps un regard perçant. Ses cheveux gris, épais, coupés ras, se redressaient autour de sa tête ; ils étaient presque aussi touffus sur la nuque que sur le milieu de la tête ; nulle cravate n'entourait son cou ; sa chemise, attachée par un bouton, était ouverte en ce moment et laissait voir sa poitrine velue ; ses manches étaient déboutonnées et tombaient sur les mains petites et fortes qui prodiguaient le sel ; mains et bras étaient couverts de poils.

Il regarda vivement la jeune personne qui descendait de voiture et essayait de se frayer un chemin au milieu des chèvres qui entouraient sa

filles.

Il lui était absolument impossible d'entendre ce que disaient les deux jeunes filles, à cause du vacarme que faisaient les vaches, les chèvres, les chiens, et les clochettes ; mais tout à coup elles regardèrent toutes deux de son côté et se dirigèrent vers le perron suivies des chèvres.

Sur un geste du Doyen, un berger repoussa les animaux,

Signe, la fille du Doyen, cria. et Petra ne put s'empêcher de remarquer la beauté de sa voix.

– Père, voici une voyageuse qui demande à se reposer chez nous pendant un ou deux jours.

– Elle est la bienvenue.! – répondit le Doyen.

Il tendit l'assiette de sel à l'un des serviteurs et entra dans son cabinet à droite, sans doute pour se laver les mains et remettre ses vêtements en ordre.

Petra suivit sa fille dans le corridor, ou plutôt dans l'antichambre, car c'était une grande salle haute et claire.

Le postillon fut payé, les bagages portés dans la maison, pendant qu'elle rajustait un peu sa toilette, dans une pièce située en face du cabinet du Doyen.

Quand elle en sortit, on la conduisit au salon.

Quelle belle pièce claire !

Le mur qui la séparait du jardin n'était pour ainsi dire qu'une fenêtre ; la travée du milieu servait de porte.

Les fenêtres, larges et hautes, descendaient presque jusqu'au plancher ; elles étaient garnies de fleurs ; il y en avait partout, sur les balustrades en fer, dans les embrasures ; des guirlandes de lierre couraient le long des rideaux, et des plantes grimpantes pendaient dans des corbeilles du haut des croisées.

Les buissons de plantes fleuries, celles qui grimpaient contre la maison, contre le balcon, et, plus loin, celles qui étaient sur la pelouse avaient l'air de faire partie d'une serre immense construite au milieu du jardin.

On n'était pas dans cette chambre depuis deux minutes qu'on oubliait aussitôt les fleurs. on ne voyait plus que l'église, assise toute seule sur la colline en face, et les eaux bleues qui, renvoyant son image, s'éloignaient

ensuite entre deux montagnes, si loin, à perte de vue, qu'on se demandait si c'était un lac ou un bras de mer.

Et puis les montagnes.

Ce n'était pas une montagne isolée, mais une véritable chaîne de montagnes, dont les éperons se superposaient les uns aux autres, comme si les bornes du monde s'arrêtaient à leur pied !

Quand Petra. eut cessé de regarder, le spectacle extérieur avait sanctifié pour elle tout l'intérieur de la maison ; il était calme et pur et, avec ces masses de eurs, il semblait enchâssé dans ce grand tableau.

Petra se sentait surveillée par une puissance invisible qui jugeait ses actions et devinait ses pensées ; elle allait et venait, examinant et touchant les divers objets qui ornaient la chambre, sans trop se rendre compte de ce qu'elle faisait.

Elle aperçut à ce moment, contre le grand mur en face des fenêtres, un portrait de femme de grandeur naturelle, qui lui souriait : la tête était légèrement penchée, les mains jointes, le bras droit s'appuyait sur un paroissien ? Elle avait les cheveux blonds et le teint clair, elle brillait et répandait son calme divin sur tout ce qui l'entourait. Son sourire était pénétrant ; mais il respirait surtout la résignation. Elle semblait capable d'embrasser le monde entier dans son amour. Elle avait l'air de comprendre tout le monde, car elle ne devait voir de chacun que les bons côtés. Elle paraissait délicate, mais sa faiblesse était une force, car on ne pouvait se décider à la blesser.

Une couronne d'immortelles entourait le cadre. elle était morte !

– Ma mère !... – dit doucement une voix.

Petra, en se retournant, se trouva en face de la fille du pasteur.

A partir de ce moment, la pièce fut toute pleine du portrait ; tout y ramenait ; tout était illuminé par sa présence ; tout était arrangé en son honneur ; et la fille en était le reflet, seulement plus silencieux encore et plus réservé.

La mère rencontrait le regard et le rendait ; les yeux de la fille étaient baissés, et cependant ils brillaient de la même lumière, de la même douceur.

Sa taille ressemblait à celle de sa mère, quoique plus forte ; les vives couleurs de sa robe, de son tablier, de son fichu attaché avec une broche

prêtaient au contraire à son visage une nuance plus chaude et dénotaient en elle le goût et l'amour des belles choses.

Il était facile de reconnaître en elle la fille de la morte et l'âme de la maison.

Pendant qu'elle allait et venait au milieu de ses fleurs, Petra se sentait attirée vers elle.

Vivre là, près de cette jeune fille, devait faire naître et développer tous les bons sentiments... Ah ! si seulement il lui était permis de rester...

Elle comprenait doublement sa solitude.

Ses yeux suivaient Signe partout où elle allait.

Signe le sentait et essayait d'échapper à ses regards ; mais c'était en vain ; aussi se penchait-elle timidement sur ses fleurs.

Petra, quand elle s'aperçut qu'elle était importune, essaya de s'excuser ; quelque chose dans ces cheveux soigneusement arrangés, dans ce front uni, dans cette robe bien faite l'invitait à être prudente.

Elle leva les yeux sur la mère : ah ! elle, elle aurait bien osé l'embrasser tout de suite !.

N'avait-elle pas l'air de lui souhaiter la bienvenue.

Ah ! si elle avait pu le croire !...

Personne ne l'avait jamais regardée ainsi. Ce regard disait qu'elle savait tout ce qui était arrivé à la voyageuse et qu'elle lui pardonnait.

Elle avait tant besoin de pardon !

Elle ne pouvait détacher son regard de ces yeux miséricordieux ; elle pencha sa tête, comme le portrait, joignit les mains, et se tournant sans le savoir : –

– Ah ! permettez-moi de rester ici !. – dit-elle.

Signe se leva et la regarda ; l'étonnement l'empêchait de répondre.

– Puis-je rester ici ? – demanda de nouveau Petra d'un ton suppliant, en faisant un pas vers la jeune fille. – Ici tout est beau.

Ses yeux se remplirent de larmes.

– Je vais appeler mon père, – dit la jeune fille.

Petra la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eut disparu ; mais, dès qu'elle fut seule, elle fut saisie de frayeur à la pensée de sa demande et elle trembla

quand elle vit sur le seuil le Doyen la regarder d'un air de profond étonnement.

Il entra un peu plus soigneusement habillé que dans la cour et sa pipe entre les lèvres.

Il la tenait d'une main ferme, abaissant le tuyau chaque fois qu'il avait aspiré la fumée, qu'il envoyait en l'air en trois légers nuages, accompagnés d'un petit claquement de lèvres ; il répéta plusieurs fois ce mouvement, debout devant Petra, au milieu de la chambre, sans la regarder, mais ayant l'air d'attendre qu'elle lui parlât.

Elle n'osait pas répéter sa 'prière devant cet homme, car il avait l'air sévère.

– Vous désirez rester ici ? – demanda-t-il enfin en lui jetant de côté un coup d'œil rapide.

La peur faisait trembler la voix de Petra.

– Je n'ai pas de foyer.

– D'où venez-vous ?

Petra dit le nom de la ville d'où elle venait et son propre nom, à voix basse.

– Comment êtes-vous venue ici ?

– Je ne sais pas ! Je... cherche... à... Je paierai ma pension... Je... oui... je ne sais pas...

Elle se détourna, incapable de continuer ; mais bientôt elle reprit courage, et dit : –

– Je ferai tout ce que vous voudrez ; seulement, permettez-moi de rester ici ; ne m'obligez pas à aller plus loin... Oh ! je vous en prie, laissez-vous attendre !

La jeune fille avait suivi son père dans la chambre, mais elle s'était arrêtée près du poêle et elle jouait avec les feuilles de roses desséchées dont il était couvert.

Le Doyen ne répondait pas ; on n'entendait que le bruit de ses lèvres laissant échapper la fumée, pendant qu'il regardait tantôt Petra, tantôt sa fille, puis le portrait.

Mais la même influence peut agir de manière différente ; car, tandis que Petra priait, pour que le portrait lui inspirât la pitié, lui, il s'imaginait

l'entendre murmurer : « Protège notre enfant ; ne la mets pas en contact avec cette étrangère ! »

Il se tourna vers Petra et lui jeta un de ses regards si vifs.

– Non, – dit-il, – vous ne pouvez pas rester ici !

Petra pâlit, poussa un soupir douloureux, regarda autour d'elle d'un air surpris, puis elle s'enfuit par la porte entr'ouverte dans une chambre voisine, où elle se jeta sur un siège, appuya la tête sur une table, et s'abandonna à son chagrin et à son désespoir.

Le père et la fille se regardèrent.

Quel manque d'éducation !... Se précipiter ainsi, sans façon, dans une chambre étrangère, s'y asseoir toute seule !... Cela n'avait d'égal que la manière dont elle avait demandé à entrer, à rester, et, fondu en larmes quand on lui avait refusé d'accéder à sa demande.

Le Doyen la suivit, non pas pour lui parler, mais pour fermer la porte.

Il revint, rouge et animé, et dit d'une voix un peu basse à sa fille, encore debout près du poêle : –

– As-tu jamais rien vu de pareil ? Qui est cette jeune femme ?... Que veut-elle ?

La fille ne répondit pas tout de suite ; enfin, parlant encore plus bas que son père, elle murmura : –

– Elle est bizarre, mais il y a en elle quelque chose de peu commun.

Le Doyen se mit à marcher en long et en large, en regardant la porte ; enfin il s'arrêta.

– Elle ne peut être dans son bon sens.

Quand il vit que Signe ne répondait rien, il se rapprocha et dit d'un ton plus assuré : –

– Elle est folle, Signe... Elle a le cerveau fêlé ; c'est là tout ce qu'il y a en elle de peu commun.

– Non, je ne le crois pas ; mais elle est, sans doute, très malheureuse, – murmura la jeune fille, se penchant sur les feuilles de roses avec lesquelles ses doigts jouaient toujours nonchalamment.

Le ton de sa voix n'aurait pas laissé deviner l'étendue de son émotion à un étranger ; mais son père changea aussitôt de visage ; il fit un ou deux tours dans la chambre, regarda le portrait, et dit enfin à mi-voix : –

– Penses-tu que, parce qu'elle a l'air malheureux, la mère lui aurait permis de rester ?

– Mère n'aurait répondu que dans quelques jours, – dit la fille tout bas en baissant les yeux et en se penchant encore davantage sur les roses sèches.

Le plus léger souvenir de la mère évoqué ainsi dans la vie de la fille rendait ce lion aussi doux qu'un agneau.

Il sentait qu'elle disait vrai et il restait là comme un écolier pris en faute ; il oublia sa pipe et sa promenade.

– Faut-il lui demander de rester ici quelques jours ? – reprit-il.

– Oui, mais la garder quelques jours auprès de nous et lui dire de s'installer ici tout à fait, sont choses bien différentes

Signe semblait peser dans son esprit la valeur de cette différence.

– Fais ce que tu croiras bon, – répondit-elle.

Le Doyen, paraît-il, voulait réfléchir encore, car il se remit à aller et venir enfumant énergiquement. Enfin, il s'arrêta.

– Iras-tu ou faut-il que j'y aille ? – dit-il.

– Il est plus convenable, je crois, que ce soit toi, – dit la jeune fille, le regardant avec un sourire.

Il allait mettre la main sur la poignée de la porte quand un éclat de rire argentin résonna dans la pièce voisine.

Après un instant de silence, on entendit un second éclat de rire.

Le Doyen, qui s'était reculé, s'avança de nouveau ; sa fille le suivit : certainement, l'étrangère était malade.

En ouvrant la porte, ils virent Petra assise à la place où elle s'était d'abord laissée tomber ; elle avait devant elle un livre ouvert.

Sans le savoir elle avait posé sa tête sur la couverture en entrant ; ses larmes l'avaient mouillée et, s'en étant aperçue, elle allait l'essuyer, quand son regard fut attiré par une de ces locutions comiques qu'elle avait apprises, alors que petite fille elle courait les rues, mais qu'elle ne pensait jamais retrouver dans un livre.

L'étonnement avait séché ses larmes et elle s'était mise à lire.

Que voulaient dire toutes ces folies ? Mon Dieu !... mon Dieu !... mais cela devenait encore pire ; c'était un langage si vulgaire, mais d'une gaieté si irrésistible qu'elle ne pouvait s'empêcher de continuer.

Elle lut jusqu'à ce qu'elle ne pensât plus à autre chose ; son chagrin se dissipa ; elle ne savait plus où elle était ; elle était partie avec le vieux père Holberg. car c'était lui !

Elle riait !... quel éclat de rire... même quand le Doyen et sa fille se trouvèrent en face d'elle ; elle ne vit pas leur air grave ; elle avait oublié sa prière, et elle demanda en riant : –

– Qu'est-ce donc que cela ?

Elle regarda en même temps la première page.

Son visage pâlit tout à coup ; elle leva les yeux ; puis elle les baissa de nouveau sur une écriture bien connue.

Il y a dans ce monde des rencontres qui percent le cœur comme une flèche ; surtout quand on retrouve en face de soi quelque chose qu'on a fui, qu'on croit à des centaines de lieues derrière soi !

Sur la première page du livre un nom était écrit : –

HANS ODEGAARD.

– Ce livre est-il à lui ? Viendra-t-il ici ?... – demanda-t-elle en rougissant et en se levant.

– Il a promis de venir, – répondit Signe.

Petra se souvint alors que la famille d'un pasteur, qu'Odegaard avait rencontré à l'étranger, habitait dans le district de Bergen.

Elle n'avait fait que tourner dans un cercle et s'était de beaucoup rapprochée de lui.

– Viendra-t-il bientôt ?... Il est peut-être déjà ici ?.

Elle voulait s'en aller immédiatement, continuer son voyage tout de suite.

– Non, il est très malade, – dit Signe.

– Ah ! vraiment !.. : il est malade. – répéta tristement Petra.

– Mais, dites-moi, demanda tout à coup Signe, – vous êtes peut-être...

– La fille de la Pêcheuse ?... – acheva le Doyen.

Petra les regarda d'un air suppliant.

– Oui, je suis la fille de la Pêcheuse, – dit-elle.

Ils la connaissaient bien tous deux ; car Odegard leur avait souvent, bien souvent parlé d'elle.

– Cela change l'affaire, – dit le Doyen.

Il sentait, en effet, qu'il y avait là quelque chose de brisé... une âme qui avait besoin d'amis.

– Restez ici aussi longtemps que vous voudrez ; nous vous aiderons.

Petra leva les yeux, assez tôt pour voir le sourire avec lequel Signe remerciait son père ; ce sourire lui fit du bien ; elle se redressa et, prenant les deux mains de la jeune fille, elle lui dit timidement : –

– Quand nous serons seules, je vous dirai tout.

Une heure après, Signe savait toute l'histoire de Petra et la raconta à son père.

Sur son conseil, Signe écrivit le jour même à Odegard et continua à lui écrire tant que Petra resta chez eux.

Ce soir là, quand Petra s'étendit dans un bon lit, dans une chambre tout à fait confortable, un bon feu de bouleau pétillant dans le poêle, le Nouveau Testament, posé entre deux lumières, sur la table de toilette toute blanche, elle remercia Dieu en ouvrant le saint livre, de tout ce qu'il lui avait envoyé. bien et mal.

Le Doyen avait, étant encore jeune homme et doué d'une éloquence naturelle et chaleureuse, souhaité devenir ministre ; ses riches parents s'étaient opposés à ses désirs, car ils voulaient le voir choisir ce qu'ils appelaient une position indépendante.

Mais les obstacles qu'on lui suscita ne firent qu'augmenter son zèle, et quand il eut pris ses degrés, il alla à l'étranger pour y continuer ses études.

Pendant un séjour en Danemark, il avait rencontré une jeune fille, membre d'une secte religieuse dont il combattait hautement les principes, car il ne croyait pas leur doctrine assez sincère.

Il essayait toujours d'influencer cette jeune fille ; mais le souvenir de la façon dont elle le regardait et le réduisait au silence, dans ces occasions, l'avait accompagné dans tous ses voyages.

A son retour, il s'était hâté de l'aller voir.

Ils se revirent souvent et leur affection augmenta de jour en jour ; si bien qu'ils se fiancèrent et se marièrent bientôt après.

Ils s'aperçurent alors que chacun d'eux avait eu une arrière-pensée ; il s'était proposé de l'amener, ornée de toutes ses grâces féminines, à la pratique de ses doctrines rigides ; elle, dans sa foi juvénile, avait espéré gagner sa puissance et son éloquence à son parti.

Le premier effort, faible et dissimulé, du mari rencontra à mi-chemin celui de la jeune femme, plus faible encore ; il se retira désappointé et méfiant.

Elle fut assez intelligente pour s'en apercevoir, et à partir de ce jour ils se surveillèrent mutuellement.

Ni l'un ni l'autre n'essaya de renouveler la tentative ; tous les deux avaient été blessés.

Il craignait sa nature passionnée ; elle avait peur, en risquant un autre échec, de perdre toute chance de le gagner à sa secte ; car elle n'abandonna pas un seul instant cet espoir : c'était le but de toute son existence.

Cependant il n'y eut jamais de lutte ; car là où elle se trouvait il ne pouvait y en avoir.

Mais aux désirs du Doyen, à sa colère comprimée, il fallait une soupape de sûreté.

Il la trouvait chaque fois qu'il montait en chaire et qu'il voyait sa femme assise à ses pieds : alors il enlevait son auditoire, il l'enflammait, et s'enflammait à son exemple.

Elle le voyait et calmait son cœur anxieux par des œuvres de bienfaisance ; et plus tard, quand elle devint mère, elle serra l'enfant, qu'elle tenait entre ses bras, dans une étreinte spirituelle et en fit la compagne de ses heures de solitude.

Ici elle donnait, là elle recevait, et l'innocence de son enfant calmait les désirs de son cœur.

Elle avait en communion avec sa fille de grandes fêtes d'amour, d'où elle sortait pour aller rejoindre son mari, avec la douceur de la femme et de la chrétienne ; qu'aurait-il pu lui dire alors qui ne fût tendre ?

Il ne pouvait s'empêcher de l'aimer plus que toute chose au monde ; mais il n'en était que plus triste ; son cœur saignait à la pensée de ne pouvoir lui

être utile dans la cause sacrée de son salut.

Assumant avec calme les droits d'une mère, elle enleva sa fille à la direction religieuse de son mari.

Les chants de l'enfant, ses questions, devinrent bientôt pour lui une nouvelle et profonde cause de chagrin, et quand, en chaire, il avait été poussé à la dureté par la violence de ses souffrances mentales, sa femme allait le rejoindre avec une douceur plus grande ; ses yeux parlaient malgré le silence de ses lèvres ; et sa fille se suspendait à sa main et le regardait avec des yeux qui étaient les yeux de sa mère.

On parlait librement de tout dans la maison, le sujet qui occupait le plus leurs pensées excepté.

Mais cette contrainte ne pouvait pas durer éternellement.

Le sourire naissait encore sur les lèvres de la jeune femme, mais seulement parce qu'elle n'osait pas pleurer.

Quand arriva le temps où leur fille dut se préparer à la confirmation et que le père put lui donner son enseignement, comme la mère l'avait jusque là nourrie du sien, la pression morale arriva à son comble.

Après le dimanche où les candidats à la confirmation furent invités à se réunir, la mère succomba à la maladie, comme un voyageur épuisé de fatigue tombe sur le bord de la route.

Elle dit en souriant qu'elle ne pouvait plus marcher.

Quelques jours plus tard elle dit encore, avec le même sourire, qu'elle ne pouvait plus rester assise.

Elle voulait toujours avoir sa fille avec elle ; elle ne pouvait lui parler, mais elle la voyait du moins.

Et la fille savait ce que préférait sa mère ; elle lui lisait le livre de vie, lui chantait les psaumes de son enfance, ces chants bénis de la communion à laquelle elle appartenait.

Le Doyen resta quelque temps, sans comprendre ce qui se passait ; quand le voile se déchira, tout le reste disparut.

Il n'avait plus qu'une pensée : entendre sa femme lui dire quelque chose, seulement quelques mots ; mais elle ne le pouvait plus ; elle ne pouvait plus parler.

Il se tenait au pied de son lit, la regardant et soupirant.

Elle lui souriait...

Enfin il tomba à genoux, prit la main de sa fille et la mit dans celle de sa femme, comme pour lui dire : –

« Oui, garde-la. elle restera avec toi... elle sera ton bien pendant toute l'éternité. »

Elle sourit alors comme elle n'avait jamais souri : et elle entra dans le repos éternel avec ce rayonnement sur les lèvres.

Après cet événement, il ne fut pas possible pendant longtemps de parler au Doyen ; un autre fut chargé de prendre soin de la paroisse ; lui-même errait de chambre en chambre, d'un endroit à un autre, comme s'il cherchait quelque chose.

Il marchait doucement ; quand il parlait c'était d'une voix étouffée et ce fut alors seulement que sa fille put entrer en communion avec lui.

Elle l'aida dans ses recherches ; elle rappela chacune des paroles de sa mère ; ce qu'elle avait désiré devint leur guide.

La vie de sa fille avec elle... celle dont il avait été exclu. fut celle dont il commença à vivre.

Ils repassèrent tous les actes de la morte depuis le moment dont l'enfant pouvait se souvenir ; ils chantèrent ses psaumes, récitèrent ses prières, lurent les uns après les autres les sermons qu'elle avait aimés, et rappelèrent fidèlement ses paroles et ses interprétations.

Dans ces dispositions, le Doyen désira bientôt aller dans le pays où il l'avait connue, pour continuer ce qu'il avait commencé.

Ils partirent, et en pratiquant dans la perfection la vie qu'il avait menée, il sortit de sa prostration.

Novice lui-même, son esprit fut séduit par tout ce qui prenait vie autour de lui.

La grande vie nationale, la vie politique moins sérieuse, lui inoculèrent leur jeunesse.

Sa puissance lui revint, et avec elle ses aspirations ; il pourrait prêcher maintenant la Parole, afin de préparer à la vie..., et non pas seulement à la mort.

Avant de s'enfermer de nouveau avec son œuvre bien-aimée, dans sa maison des montagnes, il voulut avoir une idée plus large du monde

extérieur.

Le père et la fille voyagèrent donc l'étranger.

Et alors, leurs voyages terminés, ils vivaient en compagnie de nombreux souvenirs.

Tels étaient ceux qui avaient recueilli Petra.

IX.

LE SECRET.

Trois années se sont écoulées depuis que Petra a trouvé un refuge dans l'austère maison du Doyen.

Un certain vendredi, avant la Noël, les deux jeunes filles étaient assises dans le salon.

Le Doyen venait d'entrer.

La journée s'était passée comme beaucoup d'autres : promenade le matin ; après le déjeuner, une heure de chant et de musique ; leçons de langues, etc. ; puis les devoirs domestiques. Toute l'après midi, elles restaient dans leur chambre.

Ce jour-là, Signe avait écrit à Odegard, dont Petra ne parlait jamais, car elle n'avait pas envie de faire allusion au passé..

Vers le soir, ils avaient fait une promenade en traîneau et ils se retrouvaient alors pour causer, chanter, ou lire à haute voix un peu plus tard.

Le Doyen les rejoignait toujours à ce moment. C'était un excellent lecteur et, en cela, sa fille ne le lui cédait pas.

Petra avait appris leurs manières et leur langage.

L'accent de Signe et l'expression de sa voix avaient pour elle un charme particulier, et le souvenir lui en restait comme une mélodie.

Petra tenait Signe en si haute estime qu'un homme aurait regardé le quart d'une pareille affection comme un amour brûlant ; souvent elle faisait rougir Signe par son enthousiasme.

En lisant à haute voix, chaque soir, le Doyen et sa fille – Petra n'avait jamais consenti à leur faire une lecture – avaient parcouru les premiers poètes des littératures du Nord et ils arrivaient peu à peu à ceux des autres nations.

Les œuvres dramatiques étaient celles qu'ils préféraient.

Ce soir-là, au moment où ils allaient allumer la lampe et commencer la lecture, la servante vint annoncer qu'un homme apportait un message à Petra.

C'était un marin de sa ville natale ; Gunlang, ayant appris qu'il allait dans ces parages, l'avait chargé de découvrir Petra ; il était pressé, son vaisseau devait mettre bientôt à la voile.

Petra le reconduisit ; elle voulait causer avec lui, car elle le connaissait pour un digne homme.

La soirée était sombre ; aucune lumière n'éclairait les fenêtres du presbytère. Le feu de la buanderie, où l'on faisait la lessive, brillait seul au loin ; pas une clarté sur la route ; à peine pouvait-on distinguer le sentier, avant que la lune eût dépassé le sommet des montagnes.

Cependant, Petra marcha bravement à côté du marin jusqu'à la forêt, malgré les ombres sinistres qui glissaient entre les sapins.

Entre autres nouvelles, elle avait appris que la mère de Pedro Ohlsen étant morte, celui-ci avait vendu sa maison pour aller vivre chez Gunlang, où il avait loué la mansarde de Petra.

Il y avait à peu près deux ans de cela, et sa mère ne lui en avait jamais dit un mot.

Petra devina seulement alors quel était l'ami qui écrivait les lettres que lui adressait sa mère ; elle l'avait souvent demandé, mais toujours en vain ; quoique à la fin de chacune il y eût invariablement : « Bien des compliments de la part de la personne qui écrit.

Le marin était chargé de lui demander combien de temps elle pensait rester au presbytère et ce qu'elle comptait faire après.

A la première question, Petra répondit : –

– Je n'en sais rien.

A la seconde : –

– Dites à ma mère qu’il n’y a au monde qu’une seule chose que je désire faire... si je ne puis y parvenir, j’en serai malheureuse toute ma vie.

Elle refusa de s’expliquer plus clairement.

Pendant que Petra causait ainsi avec le matelot, Signe et son père, assis dans le salon, parlaient d’elle et de la joie qu’elle leur avait apportée.

Ils furent interrompus par l’entrée du premier garçon de ferme.

Après avoir rendu compte des travaux de la journée, il demanda d’un air embarrassé si son maître ou sa fille savaient que la *Fomfru* étrangère qui habitait avec eux, sortait de sa chambre la nuit, à l’aide d’une échelle de corde, et y rentrait de la même manière.

Il fut obligé de répéter trois fois sa question avant que le père ou la fille pussent le comprendre ; il aurait aussi bien pu leur dire qu’elle montait sur un rayon de lune.

La chambre était dans l’obscurité et le silence le plus complet s’y établit. on n’entendait pas même la pipe du Doyen.

Enfin il dit d’une voix étrange et contenue : –

– Qui a vu cela ?

– Moi... avec les yeux que voilà... – fut la réponse du serviteur. – J’étais levé pour donner le fourrage aux chevaux, il pouvait être une heure.

Il y eut encore un long silence.

La chambre de Petra était au premier étage, dans le coin qui faisait face à l’entrée principale ; elle était seule dans cette partie du bâtiment ; par conséquent, il ne pouvait y avoir d’erreur.

– Elle a fait cela en dormant, je pense, – dit le garçon sur le point de se retirer.

– Oui, mais l’échelle de corde. elle n’a pas pu la faire en dormant, – dit le Doyen.

– Non, c’est ce que j’ai pensé, et c’est pour cela que je suis venu vous le dire, père⁴. Je n’en ai pas soufflé mot à personne.

– Quelqu’un autre que vous l’a-t-il vue ?

– Non ; mais si vous doutez de ma parole, père, je suppose que l’échelle de corde pourrait servir de preuve ; et si elle n’est pas là-haut dans sa chambre, mes yeux m’ont bien trompé... voilà tout !

Le Doyen se leva tout à coup.

– Père !... – dit Signe d'un ton de prière.

– Qu'on apporte une lumière !. – répondit le Doyen d'une voix qui n'admettait pas de réplique.

Signe alluma elle-même la bougie.

– Père !... – dit-elle encore une fois en la lui donnant.

– Oui, je suis son père aussi, tant qu'elle est dans ma maison, et il est de mon devoir d'éclaircir ceci !

Le Doyen marchait devant avec la lumière ; Signe et le garçon suivaient.

Tout était en ordre dans la petite chambre ; seulement sur la table près du lit, il y avait un grand nombre de livres ouverts et empilés les uns sur les autres.

– Est-ce qu'elle lit la nuit ? – demanda le Doyen.

– Je ne sais pas ; mais elle n'éteint jamais sa lumière avant une heure !

Le Doyen et Signe échangèrent un regard ; on se couchait au presbytère entre dix heures et dix heures et demie, et on se levait entre six et sept heures.

– Savais-tu quelque chose de tout cela ? – demanda le père.

Signe ne répondit pas ; mais le domestique, agenouillé dans un coin, pour y chercher quelque chose, ajouta : –

– Mais elle n'est pas seule.

– Que dites-vous ?

– Oui, il y a toujours quelqu'un avec elle ; ils parlent souvent très haut ; je l'ai entendue prier et menacer. Sans doute, ce quelqu'un là la tient-il en son pouvoir... la pauvre petite !...

Signe se détourna.

Le Doyen était devenu pâle comme un mort.

– Et voici l'échelle... – continua le garçon.

Il la prit et se releva.

L'échelle était faite de deux cordes à étendre le linge ; une troisième formait les échelons.

On l'examina avec attention.

– Est-elle restée longtemps absente ? – demanda le Doyen.

Le garçon le regarda.

– Absente ?... Que voulez-vous dire ?

– A-t-elle été longtemps absente après être descendue ?

Signe tremblait de froid et de peur.

– Elle n’est allée nulle part ; elle est remontée tout de suite.

– Remontée ?.... Qui donc s’en est allé alors ?

Signe fit un mouvement et fondit en larmes.

– Il n’y avait personne avec elle cette nuit-là, je pense ; c’était hier.

– Personne sur l’échelle avec elle dites-vous ?

– Non.

– Et elle est descendue et remontée aussitôt ?

– Oui.

– Elle l’essayait alors, – dit le Doyen.

Il poussa un soupir, comme. s’il était soulagé.

– Oui, avant de laisser personne s’en servir, probablement, – ajouta le garçon de ferme.

Le Doyen le regarda.

– Vous croyez alors que ce n’est pas la première qu’elle ait faite ?

– Non ; autrement comment aurait-on pu monter chez elle ?

– Y a-t-il longtemps que vous savez que quelqu’un vient chez elle ?

– Pas avant cet hiver ; depuis qu’elle garde de la lumière tard.

Le Doyen demanda sévèrement : –

– Alors vous avez su cela tout l’hiver. pourquoi ne m’en avez-vous pas parlé plus tôt ?

– Je croyais que c’était quelqu’un de la maison qui était avec elle ; mais quand je l’ai vue sur l’échelle la nuit dernière, il m’est venu à l’esprit que ce devait être quelque étranger. Si j’y avais pensé plus tôt, je vous l’aurais dit.

– Oui, c’est clair comme le jour, elle nous a tous trompés !

Signe leva les yeux d’un air suppliant.

– Elle n’aurait pas dû peut-être avoir sa chambre à coucher, si loin de toutes les autres, – observa le serviteur, en roulant l’échelle.

– Elle n’aurait dû avoir de chambre nulle part dans ma maison !... – répondit le Doyen en sortant de la chambre.

Les autres le suivirent.

Quand il fut redescendu dans le salon et qu’il eut déposé la bougie sur la table, Signe se jeta dans ses bras.

– Oui, mon enfant, c’est une terrible désillusion.

Quelques minutes plus tard, Signe était assise dans le coin du canapé et cachait son visage ; le Doyen avait rallumé sa pipe et se promenait fiévreusement en long et en large.

Tout à coup des cris de terreur partirent de la cuisine, on se précipitait en courant dans le corridor et dans les chambres de l’étage supérieur.

Le père et la fille y coururent aussi.

La chambre de Petra était en feu !

Une étincelle était sans doute tombée de la bougie sur le tapis, qu’elle avait enflammé, puis le feu avait gagné la tapisserie et la fenêtre.

Un passant s’en était aperçu et avait couru à la buanderie pour avertir.

On fut bientôt maître du feu ; mais dans la campagne, où, d’un bout de l’année à l’autre, tout se passe de la même façon, le plus léger accident met tout le monde sens dessus dessous.

Le feu. leur plus dangereux ennemi... quitte rarement la pensée des campagnards ; et, quand ce monstre les surprend pendant la nuit, comme s’il sortait de l’abîme, léchant les murs de ses flammes rouges, ils frissonnent, et il se passe souvent des semaines et des mois avant qu’ils aient repris leur sang-froid... des années quelquefois.

Le Doyen et sa fille étaient de nouveau assis au salon après l’accident ; ils avaient allumé la lampe et ils pensaient tristement que c’était la chambre de Petra qui avait brûlé... effaçant ainsi tout souvenir d’elle.

Presque au même instant, ils entendirent la voix sonore de la jeune fille appelant et questionnant ; elle courait, montant et descendant les escaliers, du grenier au premier étage, du premier étage à la cuisine ; enfin elle entra bondissant dans le salon avec ses vêtements du dehors.

– Miséricorde ! ma chambre a brûlé !

Personne ne répondit.

– Qui donc y est entré ?... – demanda-t-elle sans reprendre haleine. – Quand est-ce arrivé ?... Comment le feu a-t-il pris ?...

Le Doyen répondit alors que c’était lui qui y était allé chercher quelque chose ; et il la regarda attentivement.

Mais Petra ne témoigna par aucun mouvement que cette visite lui parût extraordinaire ; elle ne trahit aucune inquiétude sur ce qu’on avait pu

trouver dans sa chambre.

Signe ne bougeant du coin de son canapé, Petra ne soupçonna pas un instant qu'il y eût rien de particulier ; elle pensa que cela venait de la frayeur causée par l'incendie et continua à questionner.

– Comment s'en est-on aperçu ?... Qui est arrivé le premier sur les lieux ?... etc., etc.

Et comme les réponses n'arrivaient pas assez vite, elle quitta la chambre en courant.

Tout à coup elle rentra, ses vêtements de promenade à moitié enlevés, et elle commença à raconter à Signe et au Doyen comment tout s'était passé.

Elle avait vu les flammes et s'était mise à courir, oh ! si vite, mais elle était bien contente que les choses ne fussent pas pires.

Pendant ce temps, elle avait fini d'ôter son manteau et son chapeau, et, après les avoir emportés, elle revint s'asseoir à sa place habituelle près de la table, parlant tout le temps de ce qu'avaient fait celui-ci ou celle-là.

La maison avait été mise sens dessus dessous ; c'était très amusant !

Le père et la fille restaient silencieux. Alors elle se plaignit que cet accident eût gâté leur soirée ; elle espérait tant finir *Roméo et Juliette*, qu'ils étaient alors en train de lire !

Elle voulait que Signe lui relût la scène qu'elle regardait comme la plus belle, les adieux de Roméo à Juliette sur le balcon.

Au milieu de ce bavardage, une des lessiveuses entra en disant qu'il leur manquait un paquet de cordes à étendre le linge.

Petra rougit et se leva.

– Je sais où elles sont. je vais aller les chercher.

Elle fit quelques pas, puis se rappela l'incendie, rougit encore davantage, et s'arrêta.

– Bon Dieu ! elles doivent être brûlées elles étaient dans ma chambre !

Signe s'était tournée vers elle.

Le Doyen la regarda vivement de côté.

– Qu'aviez-vous besoin de cordes ? – demanda-t-il précipitamment et ayant peine à articuler ces quelques mots.

Petra lui jeta un coup d'œil ; sa sévérité l'effrayait à moitié, mais presque aussitôt elle fut tentée d'en rire ; elle lutta un instant, mais après avoir de

nouveau regardé le Doyen, elle éclata cordialement de rire, sans pouvoir s'en empêcher.

Il n'y avait pas plus de trouble de conscience dans cet éclat de rire que dans les murmures du ruisseau.

Signe le comprit et s'élança du canapé.

– Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que c'est ?... – cria-t-elle.

Petra se détourna en riant et essaya de s'échapper ; mais Signe lui barra le passage.

– Qu'est-ce que c'est ?... Oh ! Petra, dites-le-moi...

Petra cacha sa figure sur l'épaule de son amie, en continuant de rire.

Non, il n'était pas possible qu'elle se conduisit ainsi, si elle avait été coupable. A mesure que la colère du Doyen se calmait, le rire le gagna.

Signe fit comme eux, tant le rire est communicatif, surtout quand on n'en connaît ni la cause, ni la signification.

Les vaines tentatives faites par Signe d'abord, puis par son père, pour deviner quel pouvait en être le motif, ne firent qu'augmenter leur gaieté.

La servante, qui les avait d'abord regardés bouche bée, céda enfin à l'influence générale et se mit à rire aussi ; mais elle avait une manière à elle de rire, par bouffées convulsives, et sentant que cela n'était pas convenable, au milieu de gens comme il faut et dans une belle chambre, elle retourna à la cuisine, pour rire à l'aise.

Naturellement elle y apporta la contagion, et bientôt les éclats de rire de la cuisine arrivèrent au salon et augmentèrent l'hilarité de nos amis, par la réflexion du peu de raison qu'avaient les serviteurs de rire ainsi sans savoir pourquoi.

Enfin, quand ils s'arrêtèrent fatigués, Signe fit un dernier effort pour se faire entendre.

– Maintenant, dites-moi tout ! – cria-t-elle, en tenant les deux mains de Petra.

– Non ! pas pour rien au monde !

– Mais je sais ce que c'est !... – dit-elle encore.

Petra poussa un cri et la regarda.

– Et père aussi le sait ! – continua Signe.

Cette fois, Petra ne cria pas, elle poussa un véritable gémissement et, s'arrachant aux mains de Signe, elle se précipita vers la porte d'entrée.

Là, Signe la rattrapa, mais Petra se détourna pour essayer de lui échapper ; coûte que coûte elle voulait s'en aller.

Elle riait en luttant, mais ses yeux étaient pleins de larmes.

Alors Signe la laissa aller.

Petra sortit en courant ; Signe la suivit et l'entraîna dans sa chambre.

La, Signe la prit par le cou et Petra jeta ses bras autour du sien.

– Miséricorde ! vous savez donc ? . – murmura-t-elle.

– Oui, nous sommes montés avec le chef des garçons de ferme, – répondit Signe tout bas, – il vous avait vue et nous avons trouvé l'échelle !

Nouveau cri et nouvelle tentative de fuite ; cette fois cependant elle ne dépassa que l'angle du canapé, où elle se cacha.

Signe fut bientôt à son côté et, se penchant vers elle, elle lui raconta le voyage de découverte et ce qui en était résulté.

Ce qui lui avait coûté des larmes et tant de chagrin devint bientôt une source d'amusement, et elle le raconta gaiement.

Petra écoutait, se bouchait les oreilles, la regardait, puis se cachait, tour à tour.

Quand Signe eut fini et qu'elles furent assises côte à côte dans l'obscurité, Petra murmura : –

– Savez-vous ce que c'est ?... Je ne puis pas dormir à dix heures, quand nous montons dans nos chambres. Ce que nous avons lu m'impressionne trop. Alors je l'apprends par cœur... ou du moins la plus grande partie. Je sais des scènes entières, et je me les répète tout haut. Quand nous avons commencé *Roméo et Juliette*, cela m'a paru plus beau que tout ce que j'avais jamais vu sur terre ! Je suis devenue folle. Quelque chose m'a poussée à essayer cette affaire de l'échelle de cordes. Je m'en suis procuré et. ce coquin-là m'a observée ! Ah ! il n'y pas de quoi rire, Signe ; c'était une horrible gaminerie ; mais, ma parole, je crois que je ne serai jamais qu'une gamine ; et demain, naturellement tout le voisinage se moquera de moi.

Mais Signe, reprise d'un accès de fou rire, l'embrassa et la caressa ; puis, tout à coup, elle se leva et partit en courant.

– Il faut que père sache tout cela ! – cria-t-elle en s'en allant.

– Êtes-vous folle, Signe ?...

Elles arrivèrent toutes les deux en courant au salon, renversant presque le Doyen qui partait à leur recherche.

Signe commença à raconter l'histoire.

Petra s'enfuit, puis se souvint qu'elle aurait dû rester pour empêcher Signe de parler ; elle essaya alors de rentrer ; mais le Doyen s'était appuyé le dos contre la porte, elle ne put ouvrir.

Alors elle se mit à la frapper des deux mains et à faire tout le bruit possible pour essayer de couvrir la voix de Signe ; mais celle-ci parlait toujours plus haut.

Quand le Doyen eut tout entendu et ri aussi gaiement que Signe de cette nouvelle manière de lire les classiques, il ouvrit la porte, mais Petra s'enfuit.

Après le souper, quand le Doyen eut suffisamment taquiné Petra, elle fut condamnée à répéter tout ce qu'elle savait.

On s'aperçut alors qu'elle avait appris toutes les scènes célèbres, non pas seulement le rôle de l'un des personnages, mais tous les rôles. Elle les récitait comme ils avaient l'habitude de les lire ; elle s'enflammait par moments, mais se calmait aussitôt.

Quand le Doyen s'en aperçut, il lui demanda d'y mettre plus d'expression ; mais ce conseil la rendit plus timide.

Ils continuèrent longtemps... pendant plusieurs heures.

Elle savait les scènes comiques aussi bien que les scènes dramatiques.

Tout cela les surprenait ou les faisait rire ; elle riait aussi et les suppliait d'essayer aussi.

– Je souhaiterais aux pauvres acteurs le demi-quart de votre mémoire, – dit Signe.

– Que Dieu nous garde de la voir jamais actrice ! – répondit le Doyen devenant grave tout à coup.

– Mais, père, tu ne crois pas que Petra pense à rien de semblable ? – dit Signe, en riant. – Je n'ai parlé du théâtre que parce que j'ai entendu dire, et que j'ai pu voir aussi que ce ne sont pas ceux qui connaissent le mieux la poésie de leur pays qui désirent le plus être acteurs, mais plutôt ceux qui

n'ont connu la poésie que lorsqu'ils étaient déjà tout élevés ; c'est chez ceux-là que le désir du théâtre prend des proportions effrayantes. C'est l'amour de la poésie soudainement éveillé en eux qui les entraîne.

– Cela est très vrai, – dit le Doyen, – car on trouve rarement un homme dont l'éducation soit vraiment bonne parmi les acteurs.

– Et plus rarement encore un acteur dont l'éducation soit réellement littéraire.

– C'est vrai ; et quand cela arrive, il y a sans aucun doute quelque vice de caractère qui laisse la vanité ou la mauvaise conduite prendre le dessus. J'ai connu beaucoup d'acteurs, dans ma jeunesse d'étudiant et pendant mes voyages, mais je n'ai jamais connu, et personne ne m'a jamais dit avoir rencontré un acteur qui menât une vie réellement chrétienne. Ils peuvent avoir des inclinations religieuses... j'ai vu cela... mais il y a toujours quelque chose d'indécis, de troublé dans leur existence ; il leur est impossible d'y mettre de l'harmonie, longtemps même après qu'ils ont quitté le théâtre. Si je leur en parlais, ils acceptaient mon opinion ; mais ils ajoutaient bientôt : « Nous avons une consolation ; nous savons que nous ne sommes pas pires que les autres. » J'appellerai cela cependant une pauvre consolation. Une vie qui ne peut nous permettre d'être de véritables chrétiens doit être une vie coupable. Puisse le Seigneur leur venir en aide et préserver de cette vie ceux qui sont purs de cœur !

Le lendemain, dimanche, le Doyen se leva, comme de coutume, avant le soleil, pour inspecter les travaux de la ferme ; il fit ensuite une longue promenade et revint à la maison à l'aube.

Il remarqua en entrant dans la cour un cahier ou quelque chose d'approchant qui avait sans doute été jeté par la fenêtre de Petra et qu'on n'avait pas remarqué, car sa couleur ne différait pas beaucoup de celle de la neige sur laquelle il reposait.

Il prit le cahier, l'emporta dans sa chambre, et, l'étendant pour le faire sécher, il vit que c'était un vieux cahier d'exercices français sur lequel on avait écrit des vers.

Il ne pensait pas à les lire, mais son attention fut attirée par le mot *actrice* écrit partout, de toute sorte de manières, même dans les vers.

Il s'assit pour l'examiner plus attentivement.

Après beaucoup d'essais et de ratures, il trouva les vers suivants qui, quoique pleins de corrections, étaient lisibles : –

Viens ici, ma chérie, écoute mon caprice :
Je le dirai tout bas. je voudrais être actrice.
Je voudrais devant tous montrer aux nations
Une femme, son cœur, avec ses passions.
Comment elle sourit, ou pleure, ou se lamente,
Comment elle se donne entière et, tendre amante,
 Comment elle aime et sait aimer,
Comment elle sourit au monde, quand son âme,
 Prise par la magique flamme,
Est douce, séduisante, et faite pour charmer ;
Comment le cœur vaincu par le feu qui l'opprime,
Rougissant du mépris, elle brûle du crime.
Seigneur donne à mes vœux ta bénédiction,
 Et consacre ma vie à cette mission !

Un peu plus loin étaient écrits ces mots : –

Parmi tes serviteurs, Dieu bon, humble et tremblante
Laisse-moi me ranger, je serai ta servante !

Puis plus loin, et probablement pour servir de commentaire à un poème qu'ils avaient lu quelques mois plus tôt : –

Errant, courant sur la prairie
 Légèrement,
J'irai, berçant ma rêverie,
 Rêve charmant !
Enfourchant un rayon de lune,
 Comme un lutin,
Je flotterai dans la nuit brune,
 Jusqu'au matin ;
Montant, descendant la ravine
 Selon mon gré,
Ce sera l'échelle divine,
 J'y grimperai.
Avec la lune, avec des charmes,
 Je la ferai.
Au brouillard empruntant ses larmes,
 La tisserai.
Si je me cache dans les herbes
 Pour paresser,
Je pourrai voir les grandes gerbes
 La caresser.
Mais, quand d'une chanson limpide
 Je dirai l'air,
Ou quand je passerai, rapide

Comme l'éclair,
Si quelqu'un se cache et m'écoute,
Je le tuerai.
Mourra-t-il ? Non, c'est mal, sans doute,
Je m'enfuirai !

Et après beaucoup de barbouillages et de corrections : –

Hop !... sa... sa !... Hop ! sa... sa !...
Danser, rire avec tous, mais sans être à personne ;
Tra, la, la... tra, la, la,
Conquérir tous les cœurs, sans que le mien se donne.

Puis écrite distinctement, la lettre suivante : –

HENRICH DE MON CŒUR ! Ne penses-tu pas que toi et moi nous sommes les plus sages de tous ? Nous sommes bien loin d'être appréciés, mais cela importe peu. Je te charge de me conduire à la mascarade demain soir, car je n'ai jamais assisté à aucune, et je meurs d'envie de faire quelque bonne folie ; ici tout est si calme et si triste.

Dis moi, mauvais sujet, dis, Henrich, je t'en prie,
Où vagabondes-tu pendant que je m'ennuie ?

PERNILLE.

Puis venaient, écrits en grandes lettres distinctes et plusieurs fois répétés, les vers suivants qu'elle avait sans doute recueillis quelque part et qu'elle voulait apprendre par cœur : –

Mille pensers divers s'élèvent en mon âme,
Tumulte que mon cœur ne peut anéantir.
Elles sont fortes. moi, je ne suis qu'une femme,
Mon langage au grand jour s'efforce de jaillir,
Toi, qui me les donnas, et, par elles, m'affoles,
Enchaîne le démon, prête-moi des paroles ;
Etanche, être inconnu, la soif que j'ai de toi.
Le flot limpide et pur, ces sources ignorées,
Pour le verser au monde, aux âmes enivrées,
Esprit divin, donne-le-moi.

Il y avait encore beaucoup d'autres choses que le Doyen n'eut pas le courage de lire.

C'était donc pour se préparer à devenir actrice qu'elle s'était réfugiée dans sa maison et qu'elle avait reçu des leçons de sa fille !.

C'était pour atteindre ce but secret qu'elle écoutait si attentivement les lectures de chaque soir et qu'elle les apprenait ensuite par cœur !...

Elle les avait trompés depuis le premier jour ; la veille encore, quand elle avait eu l'air de tout leur dire, elle avait caché une pensée ; elle mentait au moment où elle riait le mieux.

Et quel but ! Le Doyen l'avait condamné nombre de fois, et elle osait regarder cette vocation comme une mission divine ; elle appelait la bénédiction de Dieu sur ce projet ! Une vie pleine de vanité et de pompe extérieure, de jalousie et de passion, de paresse et de sensualité, de mensonge et d'instabilité, toujours croissante ; une vie sur laquelle les vautours du mal se réunissent comme sur un cadavre !... c'était à cela qu'elle se destinait !... c'était pour cela qu'elle priait Dieu de la sanctifier ! Et le Doyen et sa fille l'avaient aidée, dans leur tranquille presbytère et sous les yeux de toute la paroisse !

Quand Signe arriva fraîche et radieuse comme cette matinée d'hiver, pour souhaiter le bonjour à son père, elle trouva le cabinet plein de fumée de tabac.

C'était un indice que son père était troublé par quelque souci ; plus l'heure était matinale, plus sérieux était le chagrin.

Il ne lui dit pas un mot, il lui tendit seulement le cahier.

Elle le reconnut tout de suite, comme appartenant à Petra ; des souvenirs du chagrin et des soupçons de la veille traversèrent son esprit ; elle n'osait pas ouvrir le cahier ; son cœur battait tellement qu'elle fut obligée de s'asseoir.

Mais le premier mot qui avait frappé les yeux de son père frappa aussi les siens.

Elle regarda de nouveau pour en lire davantage.

Son premier sentiment fut la honte, non pas à cause de Petra, mais à cause de son père, en voyant qu'il avait lu cela.

Elle sentit bientôt la profonde humiliation qui s'empare de nous quand nous nous apercevons que nous avons été trompés par ceux que nous aimons.

Il semble d'abord que, pour être capables de dissimulation, ils doivent nous être supérieurs, plus intelligents, et plus adroits que nous. Au moment où ils nous échappent, ils passent au rang des choses mystérieuses. Mais bientôt l'indignation donne à l'âme une vision plus claire, et dans la force de son honnêteté on peut arriver à mépriser celui qui un moment plus tôt vous faisait éprouver une sensation d'infériorité personnelle.

Dans le salon, Petra, assise au piano chantait : –

La joie avec le jour naissant s'est éveillée ;
Les rayons du soleil brillent à l'horizon ;
Ils ont chassé la nuit, de pleurs toute mouillée ;
Ils sont entrés d'assaut dans sa sombre prison !
Et sur les monts dorés, rouges comme la flamme,
Du roi de la lumière éclate l'oriflamme.
Éveillez-vous, oiseaux mélodieux !
Éveillez-vous, joyeux, ô rires de l'enfance !
Éveille-toi, mon espérance,
A la chaude clarté des cieux !

Puis le piano résonna comme un orage, et au milieu du tumulte s'éleva le chant suivant : –

Non, je vous remercie, ô voix de la prudence !
Non, mon esquif et moi nous devons obéir,
Quand la vague se gonfle et bruit en cadence,
Quand les vents et les flots m'invitent à partir.
Rien ne me retiendra, ni les amours venues,
Ni mon pays perdu, ni les choses d'autan ;
Il faut que je me livre aux routes inconnues,
Que je chasse sur l'Océan !

Ce n'est ni le plaisir, ni le désir cupide,
Qui m'entraînent ainsi loin de ces bords sacrés ;
Non, je voudrais toucher de cette plaine humide
Les bornes et courir les sentiers ignorés.
Et tant que mon bateau voguera sous les nues,
J'explorerai les flots, comme un nouveau forban,
Je livrerai ma barque aux routes inconnues,
Je chasserai sur l'Océan.

Non, c'en était trop pour le Doyen ; il arracha en passant le cahier des mains de Signe, poussa la porte, et cette fois Signe ne le retint pas.

Il se précipita vers Petra, jeta le cahier sur le piano devant elle, se retourna, et se mit à tourner autour de la chambre.

Quand il revint près d'elle, Petra s'était levée ; elle serrait son cahier contre son cœur et le regardait d'un air surpris.

Il s'arrêta pour lui dire tout ce qu'il avait dans l'esprit ; mais sa colère d'avoir été pendant deux ans la dupe de cette petite fille, et encore plus la pensée que sa fille au cœur tendre avait été trompée aussi, lui revint si vivement en ce moment qu'il ne put trouver de paroles, et quand il en eut trouvé, il sentit qu'elles étaient trop dures.

Il fit un autre tour dans la chambré, se planta une fois encore devant Petra, le visage rouge de colère ; puis tournant brusquement sur lui-même, il quitta la chambre sans dire un mot et retourna dans son cabinet.

Quand il revint, Signe avait disparu.

Chacun d'eux passa toute cette journée seul.

Le Doyen dina seul ; ni l'une ni l'autre des jeunes filles ne parut.

Petra était dans la nouvelle chambre qu'on lui avait donnée après l'incendie.

Elle essaya en vain de trouver Signe et de lui fournir une explication.

Signe ne devait pas être dans la maison.

Petra sentait qu'elle approchait d'une crise.

On lui avait arraché son secret le plus cher ; on voudrait l'influencer d'une façon qu'elle ne pouvait pas admettre.

Elle savait que, si elle abandonnait ce désir, elle ne pourrait plus qu'errer au souffle du vent, sans but et sans propos. Elle pouvait rire avec ceux qui étaient gais, se confier à ceux qui avaient confiance en elle ; mais c'était grâce à ce désir, à cet espoir, qu'elle pouvait arriver à ce but qu'elle appelait de tous ses vœux !

Se confier à quelqu'un après cette malheureuse tentative de Bergen !... Non, elle ne le pouvait !. Elle n'aurait pas pu en parler à Odegard lui-même ! Elle devait garder son secret jusqu'à ce que sa résolution fût assez forte pour ne plus craindre aucune influence.

Mais les choses étaient changées maintenant. Elle voyait, dans sa conscience effrayée, la figure colère du Doyen.

Le moment était arrivé ; il fallait se sauver !

Elle chercha Signe avec plus de soin, plus d'impétuosité ; mais l'après-midi arriva et il ne fut pas possible de trouver la fille du Doyen.

Plus l'absence dure, plus on s'exagère la cause de la séparation ; c'est" de cette façon que Petra en vint à penser qu'elle avait agi traîtreusement en se servant de Signe pour arriver à un but que Signe regardait comme un péché.

Dieu tout-puissant savait qu'elle n'avait jamais considéré la chose à ce point de vue ; elle se trouva bien coupable !

Elle se sentait sous la pression d'une faute grave, comme dans sa jeunesse chez sa mère ; et comme alors aussi elle n'y avait pas attaché un instant son esprit avant ce moment.

Sa crainte devint de la terreur, quand elle songea que le même fait avait pu se répéter ; elle n'avait donc pas avancé d'un pas !

Devant son esprit se dressa un avenir plein de misère !

A mesure que la persuasion de sa faute augmentait, l'image de Signe croissait en pureté, en noblesse.

Ces pensées amoncelaient véritablement des charbons ardents sur la tête de Petra ; elle aurait voulu se jeter aux pieds de Signe ; elle aurait prié et pleuré, et elle ne se serait pas arrêtée avant que Signe l'eut regardée au moins une fois avec douceur !

L'obscurité était arrivée ; Signe devait être rentrée, si tant était qu'elle fût sortie.

Petra courut à sa chambre, elle était fermée au verrou ; Signe était donc là.

Son cœur battait follement au moment où elle saisit la clef et dit d'un ton de prière : –

– Signe, je vous en prie, laissez-moi vous parler !... Signe ! je ne puis... supporter cela !...

Pas un bruit ne s'éleva de la chambre ; Petra se pencha, écouta, frappa.

– Signe !... oh ! Signe !... vous ne savez pas combien je suis malheureuse !...

Pas de réponse ; une longue pause ; rien encore !

Quand on n'entend rien, on se prend à douter, même quand on sait que la personne qu'on cherche est là ; s'il fait nuit on s'inquiète.

– Signe !... Signe !... Si vous êtes là, soyez charitable, répondez-moi !... Signe !...

Tout resta silencieux.

Elle se mit à trembler et à frissonner.

La porte de la cuisine était ouverte, il en sortait un grand rayon de lumière éclatante, et des pas rapides traversèrent la cour.

Cela donna une idée à Petra ; elle irait dans la cour, elle grimperait sur la corniche de pierre du soubassement de la maison, sur lequel reposait l'aile gauche, elle suivrait cette corniche, tout autour du bâtiment, et elle gagnerait l'autre côté qui était fort élevé.

Elle pourrait ainsi jeter un coup-d'œil dans la chambre de Signe.

La soirée était claire, le ciel constellé d'étoiles ; les montagnes et les maisons se dessinaient en contours vigoureux ; la neige étincelait ; les sombres sentiers qui la traversaient en faisaient encore ressortir la blancheur.

On entendait le bruit des clochettes des traîneaux sur la grande route.

La clarté de la soirée et l'émotion lui donnaient du courage ; elle sauta sur la corniche.

Elle essaya de s'accrocher aux planches saillantes de la toiture, mais elle perdit pied et tomba.

Elle trouva une barrique vide, la roula contre le mur, et remonta.

Elle se mit à ramper, des pieds et des mains, gagnant quelques pouces à chaque pas ; elle avait besoin d'avoir la main et les doigts fermes pour se tenir ; elle ne pouvait prendre les planches à pleines mains, car elles avançaient à peine d'un pouce.

Elle avait peur d'être vue ; car on aurait naturellement rattaché cet exploit à celui de l'échelle de corde.

Si elle pouvait seulement tourner le coin de la façade qui donnait sur la cour et atteindre le mur en saillie !...

Mais elle avait un nouveau danger à courir en arrivant là.

Les fenêtres n'avaient pas de volets et elle était obligée de se baisser devant chacune au risque de tomber.

Sur la façade, les fondations s'élevaient très haut et au-dessous s'étendait une haie de groseilliers, sur lesquels elle tomberait certainement.

Mais elle n'avait pas peur.

Ses doigts étaient endoloris ; tous ses muscles étaient tendus ; son corps tremblait ; mais elle avançait toujours.

Encore quelques pas et elle arriverait à la fenêtre.

Il n'y avait pas de lumière dans la chambre de Signe et les persiennes n'étaient pas fermées ; la lune y donnait en plein et permettait d'apercevoir les moindres recoins.

Elle reprit courage.

Elle atteignit l'appui de la fenêtre ; elle pouvait enfin saisir quelque chose et se reposer !. son cœur commençait à battre de façon à lui couper la respiration ; et, puisque la situation empirait, autant valait en finir tout de suite.

Elle s'avança brusquement vers la fenêtre.

Un cri de terreur s'éleva de l'intérieur.

Signe, assise dans un coin, s'était élancée d'un bond au milieu de la chambre, repoussant des deux mains l'effrayante apparition ; elle fit ce geste avec effroi ; puis elle se détourna et s'enfuit.

Cette apparition contre les vitres au clair de lune. cette audace téméraire. ce visage éclairé par la lune, rouge et animé !...

Petra comprit en un instant qu'il y en avait assez pour frapper Signe de terreur, de dégoût ; peut-être lui deviendrait-elle un sujet de crainte pour le reste de sa vie.

Elle s'évanouit en poussant un cri et tomba.

On sortit de la maison au cri de Signe, mais on ne trouva personne ; puis on entendit un autre cri.

Toute la maison s'émut ; on cherchait, on appelait, mais on ne trouvait rien.

C'est par hasard que le Doyen, regardant par la fenêtre de la chambre de Signe, aperçut Petra gisant au milieu des buissons.

Une grande crainte le saisit ; on ne la tira de la haie qu'avec des difficultés extrêmes ; on la porta dans la chambre de Signe, on la déshabilla, et on l'étendit sur le lit ; l'une lui baignait le visage et les mains, qui avaient

de nombreuses écorchures, tandis que les autres chauffaient la pièce, la rendaient confortable et claire.

Le calme de la chambre, les tentures blanches dont le lit, les fenêtres, la table de toilette, les meubles étaient garnis lui rappelaient vivement Signe.

Elle revoyait sa beauté pure, sa voix calme, ses pensées délicates pour les autres, sa tendre charité.

Elle s'était volontairement privée de tout cela ; il lui faudrait bientôt quitter cette chambre, cette maison !

Et où irait-elle ?

On ne vous recueille pas trois fois sur le grand chemin ; et même si quelqu'un voulait la prendre elle n'accepterait pas, car cela finirait toujours de la même façon. Personne ne pourrait avoir confiance en elle ; qu'elle qu'en fût la raison, elle sentait qu'il en serait ainsi. Elle n'avait pas fait un pas, et elle n'avancerait jamais, car sans confiance que pour rait-elle faire ?

Comme elle priait et pleurait !...

Elle se jeta à terre, se tordant dans l'angoisse de son âme, puis, épuisée, elle s'endormit.

Dans son sommeil elle rêva, et tout ce qui l'entourait devint blanc comme neige, et le ciel s'éleva !

Jamais elle ne l'avait vu ni si haut, ni si brillant, ni parsemé de plus d'étoiles.

X.

UNE CONTROVERSE.

Quand elle s'éveilla, elle était plus calme, les pensées de la veille lui revenaient à l'esprit, au son joyeux des cloches du dimanche.

Elle se leva et s'habilla promptement, elle alla à la cuisine, y prit une tranche de pain, s'enveloppa soigneusement, et partit. Elle n'avait jamais éprouvé un si grand désir de la parole de Dieu que ce jour-là.

Quand elle arriva à l'église, le service était commencé et la porte fermée. Il faisait froid ; elle avait l'onglée quand elle entra.

Le ministre était devant l'autel.

Elle s'arrêta, attendant près de la porte qu'il eût fini de lire le service et que le bedeau l'eût débarrassé de ses ornements, puis elle se dirigea vers le banc qu'on appelait le Banc de l'Evêque, lequel se trouvait dans le chœur et était garni de rideaux.

Le banc de la famille du pasteur était dans le bas-côté, mais elle pouvait se servir du Banc de l'Évêque, quand elle avait le désir de se dissimuler aux regards de la foule.

En gagnant sa place, Petra aperçut Signe assise dans le coin le plus reculé.

Elle fit un pas en arrière et se serait retirée tout à fait ; mais à ce moment le Doyen quitta l'autel pour se rendre à la sacristie en passant près d'elle.

Elle se hâta de rentrer dans le banc et s'assit le plus près possible de la porte.

Signe avait baissé son voile.

Cela peina Petra.

Elle regarda les fidèles assis dans leurs grands bancs de bois, enveloppés de fourrures, les hommes à droite, les femmes à gauche.

Leur respiration formait un nuage sur leur têtes ; la glace couvrait les vitraux d'une couche épaisse. Lourdes sculptures de bois, chants lents et monotones, gens emmitouflés, tout se ressemblait, tout était froid, plein de reproches ; elle se rappela comme toute la terre lui avait semblé glacée le jour de son départ de Bergen.

Ici, aussi, elle n'était plus qu'une voyageuse égarée.

Le Doyen monta en chaire ; il avait l'air sévère ; il prit pour texte : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation. »

– Nous savons, – dit-il, – que toutes les facultés que Dieu nous a données portent en elles-mêmes une tentation ; prions-le donc d'être miséricordieux et de ne pas nous tenter au delà de nos forces. Nous devrions toujours nous souvenir d'une chose. Ce n'est qu'en humiliant nos facultés devant Dieu que nous pouvons espérer les voir servir à notre salut !

Son discours expliqua notre double tâche : l'obligation de suivre notre vocation, chacun selon ses facultés et sa position ; le développement de la vie chrétienne en nous et en ceux qui sont confiés à nos soins. On ne doit suivre que prudemment sa vocation ; car il peut y en avoir qui en elles-mêmes sont des péchés ; telle vocation, en effet, est un péché pour nous parce qu'elle nous convient ou flatte trop nos désirs. Nos devoirs, de chrétiens, ne doivent pas être plus négligés que nos devoirs de pères et de chefs de famille. Il nous faut semer et faire fructifier la doctrine chrétienne dans le cœur de nos enfants. Nul autre devoir ne peut, sous aucun prétexte, nous affranchir de celui-là.

Il alla plus loin ; il parla de la vie journalière des fidèles assis autour de lui, dans leurs maisons ; il parla de leurs opinions, de leurs relations entre eux ; puis il cita des exemples tirés d'autres positions, d'œuvres plus hautes, illuminant les leurs.

Le Doyen dans sa chaire était un tout autre homme que dans la vie de famille.

Son extérieur lui-même se modifiait ; sa figure forte et carrée s'illuminait et laissait paraître le courant intérieur de sa pensée ; son âme remplissait ses

regards ; il les fixait droit devant lui ; tout ce qu'il y avait en lui de caché ou de contenu se déployait.

Parfois sa voix avait la profondeur des roulements du tonnerre ; d'autres fois, elle se coupait en sarcasmes brefs et mordants où retombait à des tons tendres et remplis d'éloquence persuasive.

Il ne pouvait parler à l'aise que dans un grand temple, où l'infini seul arrêta sa pensée ; sa voix n'avait de beauté que quand elle atteignait tout son développement ; sa physionomie n'avait pas d'éclairs, ses pensées n'étaient pas brillantes, jusqu'au moment où son esprit passionné venait les éclairer.

Non pas que l'idée ne fût conçue avant ce moment ; dans cette âme, où le chagrin avait amassé des trésors, la pensée avait aussi largement travaillé.

Le Doyen était un penseur énergique et solitaire ; mais il était déplacé dans les détails de la vie commune.

Il n'aurait pu briller dans une conversation ordinaire ; il fallait qu'il parlât seul dans un salon, et encore qu'il pût se promener de long en large.

Commencer une discussion avec lui, c'était attaquer un homme désarmé, mais néanmoins dangereux, car tout à coup ses convictions éclataient avec tant d'impétuosité qu'il n'avait pas le temps de les appuyer d'arguments ; mais si on le pressait, il arrivait inévitablement de deux choses l'une : ou il tombait sur son antagoniste avec une telle chaleur de logique furieuse que ses paroles semblaient aussi dures que des coups, ou, craignant de se laisser entraîner, il se renfermait dans un silence obstiné.

Rien n'était plus facile que d'imposer silence à cet homme fort et éloquent.

Petra s'était mise à trembler dès que le Doyen avait commencé sa prière, car elle devinait son intention.

A mesure qu'il avançait, elle sentait de plus en plus que ses paroles s'adressaient à elle ; elle s'enfonça dans le banc et vit que Signe l'imitait.

Mais il continuait toujours, chaleureux et impitoyable. Elle se sentait poursuivie, acculée ; mais quoique la lutte fût vive, dès qu'elle l'eut saisie, la main miséricordieuse la traita avec tendresse.

Ainsi d'une prisonnière qui reposerait sur le sein du Bien-Aimé ; toute parole de condamnation oubliée.

Là elle pria, là elle pleura ; elle entendit les sanglots de Signe et l'aima d'autant plus.

Quand le Doyen fut descendu de la chaire et qu'il repassa devant elle, il était encore tout illuminé des rayons de son entretien avec le Tout-Puissant.

Il regarda Petra en face et d'un air interrogateur.

Lorsqu'elle répondit à son regard, un rayon de douceur partit des yeux du Doyen, en regardant sa fille penchée au fond du banc.

Bientôt après Signe se leva, mais laissa son voile baissé.

Petra n'osa pas la suivre et ne rentra qu'un peu plus tard.

Ce soir-là, ils se réunirent tous trois pour dîner.

Le Doyen parla un peu ; mais Signe était intimidée.

Il voulait évidemment amener la conversation sur les derniers événements ; sa fille, cependant, détourna les plus légères allusions avec tant de douceur et tant de tact que le Doyen ne put s'empêcher de penser à sa femme ; aussi retomba-t-il bientôt dans le silence et dans la tristesse.

Ah ! il n'en fallait pas beaucoup pour l'y ramener !

Il n'y a rien d'aussi pénible qu'une tentative de réconciliation avortée.

Ils se levèrent de table sans oser se regarder, encore moins se prendre la main, et, une fois dans le salon, ils se trouvèrent bientôt si mal à l'aise que chacun aurait bien voulu s'en aller, mais aucun deux n'avait le courage de sortir le premier de la chambre.

Petra sentait que, si elle s'en allait, ce serait pour ne pas revenir

Elle ne pourrait revoir Signe, si elle n'avait pas le droit de l'aimer ; elle ne pourrait supporter la vue du Doyen attristé par sa faute.

Si elle s'en allait, ce serait sans prendre congé ; comment pourrait-elle leur dire adieu ?

Cette pensée seule lui causait tant de chagrin qu'elle avait peine à la supporter et à demeurer calme.

Un silence glacial, quand chacun souhaite entendre la voix de l'autre, devient vite intolérable. On n'ose pas bouger ; on entend chaque soupir, on finit par comprendre le calme absolu qui plane sur vous plein de reproches ; on se prend à s'impatisser, et, finalement on craint d'entendre rompre ce silence !

Petra ne pouvait plus se contenir cependant ; elle sentait que, si elle ne s'enfuyait pas, elle allait crier.

Mais, à ce moment, on entendit un bruit de grelots et on vit bientôt glisser devant la maison et tourner dans la cour un petit traîneau monté par un homme enveloppé de peaux de loup ; un petit garçon l'accompagnait.

Tous trois respirèrent plus à l'aise et écoutèrent ; c'était un secours qui leur arrivait.

Ils entendirent quelqu'un entrer dans l'antichambre et quitter ses vêtements de voyage, en parlant au domestique qui l'aidait.

Le Doyen se leva pour aller à la rencontre du voyageur, mais il revint pour ne pas laisser les deux jeunes filles seules.

La voix de l'étranger résonna de nouveau, elle se rapprocha, et ils levèrent tous trois les yeux en même temps, tandis que Petra se dressait sur ses pieds, les yeux fixés vers la porte.

On frappa.

– Entrez !... – dit le Doyen.

Il avait l'air joyeux.

Un homme grand, au visage animé, apparut.

Petra retomba en poussant un cri.

C'était Odegaard !

On l'attendait au presbytère à Noël, bien qu'on n'en eût pas. parlé à Petra ; mais son arrivée en ce moment était providentielle et ils le comprenaient tous les trois.

Petra n'eut conscience de rien jusqu'au moment où Odegaard se trouva devant elle et lui prit la main ; il la serra longtemps, très longtemps, sans parler ; elle ne put trouver une parole non plus ; elle était même incapable de se lever.

Deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues quand elle fixa les yeux sur lui.

Il était très pâle, mais calme et affectueux ; il retira enfin sa main, traversa la chambre, et s'approcha de Signe, qui s'était réfugiée à l'autre extrémité du salon au milieu des fleurs de sa mère.

Petra avait besoin d'être, seule ; elle s'échappa bientôt.

Signe avait quelques ordres à donner.

Le Doyen et Odegaard s'installèrent dans le cabinet devant une boisson chaude, dont le voyageur devait avoir grand besoin, sans nul doute.

Le Doyen raconta brièvement ce qui était arrivé les jours précédents, puis il se plongea dans de profondes réflexions et resta silencieux.

Tout à coup, le silence fut interrompu d'une façon bizarre.

Deux femmes et trois hommes défilèrent l'un après l'autre devant la fenêtre.

Le Doyen ne les eut pas plus tôt aperçus qu'il se leva brusquement, en s'écriant : –

– Les voilà encore !. Il va me falloir de la patience !

Ils entrèrent ; les femmes d'abord, les hommes ensuite, lentement et silencieusement. Ils se rangèrent le long du mur sous les rayons chargés de livres, près du canapé sur lequel Odegaard était assis,

Le Doyen leur offrit des sièges, qu'il alla chercher dans le salon, et tous s'assirent excepté un jeune homme vêtu à la mode de la ville, qui resta debout contre le chambranle de la porte, la physionomie empreinte d'un air de défi et les mains dans ses poches.

Après un long silence, pendant lequel le Doyen bourra sa pipe, Odegaard qui ne fumait pas, passa les nouveaux venus en revue ; une des femmes, pâle, mince, blonde, âgée d'environ quarante ans, parla la première.

– Père, vous nous avez fait un bien beau sermon aujourd'hui, il a touché nos cœurs, car nous avons beaucoup parlé des tentations, depuis peu.

Elle soupira ; un homme dont le front large semblait tyranniser des lèvres minces et un menton trop court, soupira : –

– Empêche mes regards de se fixer sur la vanité et affermis-moi dans la bonne voie.

A ces mots, Else, qui avait parlé la première, soupira aussi et ajouta : –

– Seigneur, comment un jeune homme suivra-t-il le droit chemin ?. En t'écoutant et en s'attachant à ta parole.

Cette maxime sonnait d'une façon bizarre entre ses lèvres, car elle n'était plus jeune.

Un homme d'âge moyen, la tête penchée de côté, se balançant en avant et en arrière, sans jamais soulever tout à fait ses paupières, cita d'un ton somnolent : –

Des pièges de Satan, aucun n'est à l'abri.
Tout chrétien valeureux chaque jour est en butte
A cent tentations : c'est l'éternelle lutte
S'il veut mourir en Christ, mourir dans son esprit.

Le Doyen connaissait trop bien ces personnages pour ne pas savoir que tout ceci n'était qu'un préambule ; il attendait donc.

Il y eut encore un long silence, interrompu seulement par des soupirs.

Une petite femme, plus petite encore parcequ'elle se penchait, enveloppée de châles et la tête complètement cachée, commença à se balancer et à pousser quelques gémissements.

Ils réveillèrent la femme blonde qui dit : –

– On ne danse plus et on ne joue plus maintenant dans les Oygars, mais...

Elle s'arrêta pendant que Lars, l'homme au front large et aux lèvres minces, ajoutait : –

– Mais il y a un homme, Hans le ménétrier, qui ne veut pas renoncer à son art.

Comme Lars paraissait hésiter, le jeune homme acheva : –

– Parce qu'il sait que le Doyen a chez lui un instrument au son duquel on danse ici au presbytère.

– Ce n'est pas un plus grand péché pour lui que pour le Doyen, – ajouta Lars.

– La musique qu'on entend chez le Doyen est une tentation pour tous, – dit Else prudemment, comme pour adoucir la chose.

Mais le jeune homme ajouta promptement : –

– Elle scandalise les petits et il est écrit : « Malheur à celui qui scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la mer. »

– Et, – ajouta Lars, prenant aussitôt la parole, – nous te prions de te défaire de cet instrument ou de le brûler pour qu'il ne soit plus un objet de scandale.

– Pour les enfants de ta paroisse, – ajouta le jeune homme.

Le Doyen aspirait et lançait sa fumée par bouffées ; enfin il dit, faisant un effort pour rester calme : –

– Pour moi, cet instrument n'est pas une occasion de tentation ; pour moi, c'est un soulagement et une consolation. Vous savez que tout ce qui allège notre esprit nous dispose aux belles et saintes pensées et nous rend plus capables de les comprendre ; pour moi, je crois donc fermement que cet instrument m'est un secours.

– Et cependant, je connais des pasteurs qui, pour suivre la parole de Saint Paul, l'abandonneraient à la demande des enfants de leurs paroisses, – dit le jeune homme.

– Peut-être ai-je moi-même autrefois interprété cette parole ainsi, – répliqua le Doyen ; – mais ce temps est passé. On peut certainement abandonner une habitude, un plaisir, mais on ne doit pas partager les préjugés de ceux qui en ont, ni être pusillanimes avec ceux qui sont timides. Si j'agissais ainsi, j'aurais tort, et non seulement envers moi-même, mais aussi envers ceux à qui je dois servir d'exemple ; car je donnerais le mauvais exemple ; j'agiserais contre ma conviction !

Il était rare d'entendre le Doyen hors de sa chaire, entrer dans des raisonnements aussi étendus.

– Je n'abandonnerai pas cet instrument, – ajouta-t-il, – je ne le brûlerai pas ; je l'écouterai souvent au contraire ; car j'ai souvent besoin de son aide ; et je désire que vous puissiez aussi détendre votre esprit d'une façon innocente, en jouant, en chantant, et en dansant ; car je crois que ces divertissements sont bons et convenables.

Le jeune homme détourna la tête.

– Peuh ! – fit-il avec dédain.

Le Doyen rougit et le silence le plus profond s'établit.

Alors celui qui se balançait s'écria à haute voix : –

Mon Dieu, de tous côtés, je vois
Des angoisses et des émois ;
Car dans tous les états, les hommes
Fléchissent, chacun sous sa croix.
Etres de chair et de sang que nous sommes,
Nous nous révoltons tous pour secouer ce poids.

Lars reprit ensuite la parole, d'une voix douce.

– Selon vous, donc, la musique, le chant, et la danse sont choses bonnes, n'est-ce pas ? Bien. Il est bon alors d'éveiller Satan par les sens. Notre pasteur nous le dit. Hé bien ! nous le savons enfin !... Ce qui conduit à la tentation est bon !

Mais ici Odegard s'interposa, car il voyait à la figure du Doyen que les choses allaient mal tourner.

– Dites-moi, mon brave homme, quelle est la chose au monde qui ne conduit pas à la tentation ?

Tous les yeux se tournèrent vers celui qui venait de prononcer ces graves paroles.

La question les prenait tellement au dépourvu que Lars ne sut un moment que répondre.

Tout à coup le mot « le travail » résonna dans la chambre comme s'il sortait du fond d'une cave ou d'un puits.

La voix sortait des châles ; c'était celle de Randi, qui, pour la première fois, prenait part à la discussion.

Un sourire de triomphe illumina pour un instant le visage de bois de Lars ; la femme blonde la regarda avec foi ; le jeune homme appuyé contre la porte abandonna lui-même son air de dédain.

Odegard comprit que la tête invisible était la forte tête de la bande ; il se tourna donc vers elle.

– Quelle doit être la qualité du travail pour ne pas être une tentation ? – demanda-t-il.

Elle ne voulut pas répondre mais le jeune homme dit : –

– Il est écrit : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Le travail doit donc coûter de la sueur et de la peine.

– Et ne pas rapporter autre chose. aucun profit, par exemple !

Le jeune homme ne répondit pas.

Lars se sentit appelé à ouvrir de nouveau ses lèvres minces et pincées.

– Certainement, – dit-il, – autant de profit qu'on en peut retirer.

– Mais alors le travail amène des tentations ; la tentation, par exemple, d'en tirer de trop grands profits.

La réponse était difficile ; le renfort arriva des profondeurs du châle.

– C’est le profit qui tente dans ce cas et non pas le travail.

– Très bien ; mais que direz-vous du travail exagéré causé par le profit qu’il rapporte ?

Elle se retrancha dans son silence ; mais Lars ne se déconcertait pas pour si peu.

– Qu’est-ce qu’un travail exagéré ? – demanda-t-il.

– Le travail qui rend semblable aux bêtes de somme et qui tient sous sa domination.

– Le travail est fait pour nous tenir sous sa domination, – répondit le jeune homme qui avait parlé avec onction de la sueur et de la peine.

– Mais considéré comme nous dominant, croyez-vous qu’il puisse nous conduire à Dieu ?

– C’est adorer Dieu que de travailler ! – s’écria Lars.

– Oserez-vous dire cela de tout travail ?

Lars ne répondit pas.

– Voyons, soyez raisonnable et accordez-moi que le travail peut être exagéré ; dans ce cas, le travail peut devenir une tentation.

– Oui, mes enfants, il y a des tentations partout et en toutes choses, – dit le Doyen sérieusement.

Il se leva et secoua sa pipe comme pour mettre un terme à la discussion.

Un grand soupir sortit du paquet de châles, mais ce fut tout.

– Écoutez !... – dit encore Odegaard.

Le Doyen bourra de nouveau sa pipe.

– Quand le travail nous donne du profit, c’est-à-dire alors qu’il nous rapporte son fruit, n’avons-nous pas le droit d’en jouir ? Et si les bénéfices sont abondants. s’ils nous procurent la richesse, n’avons-nous pas le droit de jouir de cette richesse ?

Cette question causa une grande incertitude parmi les interlocuteurs, qui se regardaient les uns les autres.

– Je prendrai sur moi de répondre pendant que vous réfléchissez, – dit Odegaard. – Dieu a dû nous permettre d’essayer de transformer la malédiction en bénédiction, car il a lui-même conduit les patriarches, le peuple israélite tout entier, à la possession et à la jouissance des richesses.

– Les apôtres ne devaient rien posséder, – s’écria le jeune homme, sûr alors de la victoire.

– Cela est vrai ; car Dieu a voulu les mettre au-dessus de toutes les conditions humaines ; ils ne devaient avoir pour but que Dieu seul ; c’était leur vocation.

– Nous avons tous une vocation.

– Mais pas tous cette vocation là. Estu appelé à être un apôtre ?

Le jeune homme devint pâle comme un mort ; ses yeux, sous son front avancé, prirent une expression sinistre ; il devait y avoir une raison pour qu’il sentit si vivement cette simple question.

– Mais celui qui est riche doit aussi travailler, – dit Lars. – On nous enseigne que l’homme doit travailler.

– Parfaitement, l’homme doit travailler, mais les voies et les moyens peuvent être différents. A chacun les siens. Mais, dites-moi, l’homme doit-il travailler sans cesse ?

– Il doit prier aussi, – dit la femme blonde, joignant les mains comme se souvenant qu’elle avait trop longtemps négligé ce devoir.

– Donc, quand l’homme ne travaille pas, il doit prier !... Un homme peut-il ne faire que cela ? Que seraient ses prières et que serait son travail, s’il ne se reposait pas ?

– Nous ne devons nous reposer que lorsque nous ne pouvons plus travailler ; c’est ainsi que nous ne sommes pas tentés par les mauvaises pensées. Hélas !. hélas !. c’est ainsi que nous ne sommes pas tentés !. – répéta Else.

Et le rimeur ajouta : –

Va donc, corps fatigué : va donc, âme épuisée ;
Par Jésus, que ta vie enfin soit apaisée.
Le chagrin pour toi cessera,
Pour toi, la paix arrivera :
Dans un petit lit, sous la terre,
Ni soucis, ni douleurs, ni soins ; tout va se taire.

– Restez tranquille, Erik, et écoutez ! – dit le Doyen.

Puis Odegard argumenta d’une façon plus serrée.

– Vous admettez, – dit-il, – d’abord, que le travail porte des fruits, ensuite, que le travail est nécessaire. Maintenant, au point de vue de la musique, du chant, et des autres plaisirs du monde, mon opinion est qu’ils sont les fruits les plus doux du travail et qu’ils donnent à l’esprit un repos fortifiant.

Ici les étrangers furent un peu embarrassés.

Tous regardèrent Randi.

C’était le moment de faire avancer les forces principales.

Elle se balançait en avant et en arrière, puis sa voix s’éleva lente et calme.

– Le repos ne se trouve ni dans les chants mondains, ni dans la musique ni dans la danse, car ce sont des plaisirs qui excitent les sens et leur donnent des désirs mauvais. Ce qui corrompt le travail et le rend inutile ne peut être le fruit du travail.

– Hélas ! il y a de grandes tentations dans ces divertissements, – dit la femme blonde, en poussant un soupir.

Cette réflexion suggéra une strophe de psaume à Erik : –

Pire encor que la veille, on voit, chaque journée,
Comment croit le péché dans notre âme damnée :
Le mensonge hideux sait de la vérité
Jeter le voile d’or sur sa difformité,
Les vices, des vertus ont les formes sensibles ;
Ils se glissent en nous, ombres presque invisibles,
Pour y dresser plus tard la tête avec fierté !

– Taisez-vous, Erik ! – dit le Doyen, – vous rimez sans raison.

– Vous avez peut-être raison, – dit Erik, répétant aussitôt : –

Si les flatteurs qui conjurent ta perte
Cherchent à te conduire, échappe de leurs mains :
Crains du péché la route grande ouverte,
Enfant, tiens-toi toujours dans les étroits chemins.

– Je vous en prie, Erik, finissez ; les hymnes sont bonnes en temps et lieu.

– C’est vrai... c’est vrai, père. vous avez tout à fait raison ; chaque chose en son temps et à sa place.

Qu’en tous temps, qu’en tous lieux, ami, ton âme entonne
Mes louanges, avec un langoureux frisson,

Car tous les cœurs alors battront à l'unisson,
Comme la cloche qui bourdonne.

– Allons, mon brave homme, dans ce cas, la prière deviendrait aussi une tentation ; vous seriez obligé de vous faire catholique et d'entrer dans un couvent.

– Dieu m'en garde ! – s'écria Erik ouvrant démesurément les yeux ; puis, les refermant, il murmura : –

La foi qui se rend à l'erreur papiste
Est comme la boue auprès de l'or pur.

– Je vais vous dire ce qu'il en est, Erik ; si vous ne pouvez pas rester tranquille, il vous faudra aller attendre dehors. Où en étions-nous, Odegaard ?

Odegaard, qui s'amusait beaucoup à entendre Erik, ne s'en souvenait plus.

Le paquet de châles dit paisiblement : –

– Je soutenais que ce qui corrompt le travail ne peut-être ni le fruit du travail, ni...

– Ah ! je me souviens maintenant. Ce qui est une tentation ne peut être le fruit du travail. Erik nous a prouvé que la prière même pouvait devenir une tentation. Approfondissons alors le sujet. Avez-vous remarqué que les gens gais travaillent mieux que les gens tristes ? Pourquoi ?

– C'est la foi qui rend gai, – dit Lars, qui vit son intention.

– C'est vrai, si elle est gaie elle-même ; mais vous avez dû remarquer qu'il y a une foi qui fait paraître les choses si tristes que le monde devient alors une vaste maison de correction.

La femme blonde poussa soupir sur soupir, jusqu'à ce que le paquet de châles en trembla.

Lars la regarda vivement et les soupirs cessèrent.

– Quand on tourne toujours dans le même cercle, – reprit Odegaard, – cercle de travail, de prière, ou de plaisir tout devient ennuyeux et stérile ; vous pouvez bêcher, sarcler, planter jusqu'à ce que vous soyez devenu une bête brute ; prier jusqu'à devenir un automate ; danser jusqu'à vous désarticuler les membres ; mais, si vous mêlez ces choses, votre esprit et

vos pensées y gagneront de la force ; votre travail prospérera et votre foi sera brillante.

– Alors, il faut aussi que nous nous amusions maintenant, – dit le jeune homme.

Et il se mit à rire.

– Oui, en agissant ainsi, vous entrerez en communion avec vos semblables ; c'est en étant gai que vous découvrirez le bon côté des autres et que vous les aimerez. Et ce n'est qu'en aimant votre prochain que vous apprendrez à aimer Dieu.

Voyant que pour le moment on ne le contredisait pas, Odegaard essaya de les convaincre plus complètement.

– Tout ce qui rend l'esprit libre, de façon que le Saint-Esprit puisse agir en nous... et il ne peut agir en ceux qui sont en esclavage... tout, ce qui égaie ou élève notre esprit, porte en soi sa bénédiction ; et il en est ainsi des choses dont nous parlons.

Le Doyen se leva et secoua une seconde fois sa pipe.

Pendant le silence qui suivit, silence troublé par de nombreux soupirs, on vit s'agiter le paquet de châles ; enfin Randi dit avec douceur : –

– Il est écrit : « Quoi que vous fassiez, faites-le pour la gloire de Dieu ; » la danse, la musique mondaine, et le chant, sont-ils donc pour la gloire de Dieu ?

– Directement, non ; mais n'en est-il pas de même d'autres occupations ? Nous buvons, nous mangeons, nous dormons, il faut bien que nous fassions tout cela. Nous ne devons nous abstenir que de péché.

– Oui, mais ces choses ne sont-elles pas des péchés ?

Pour la première fois Odegaard perdit presque patience, il se contenta cependant.

– Nous voyons dans la Bible que le chant, la musique, et la danse sont permis, – dit-il.

– Oui, pour la gloire de Dieu.

– Oui, pour la gloire de Dieu. Mais les Juifs voyaient Dieu partout et toujours, parce que, semblables à des enfants, ils n'avaient pas appris à particulariser. Pour les enfants, tous les étrangers sont « l'homme » ou « la femme. » Aux questions des enfants : « D'où vient ceci ou cela ? » nous

répondons : « De Dieu, » sans parler de l'intermédiaire ; mais un homme fait en parlant à un autre nommera l'intermédiaire, et non pas seulement la cause première, Dieu. Ainsi, par exemple, un beau chant peut être à la gloire de Dieu, sans que son nom y soit prononcé une seule fois. Notre danse, si elle est réellement l'expression de la santé et d'une joie innocente loue Celui qui nous donne la santé et nous rend enfants par le cœur.

– Ecoutez-bien ceci ! – dit le Doyen.

Le Doyen sentait que pendant longtemps lui-même avait mal compris ces choses et les avait mal interprétées.

Lars était resté assis et réfléchissait ; il était prêt maintenant ; le grain de la réflexion. avait passé de son front à sa face courte et renfrognée ; il avait été moulu et il allait le leur servir.

– Tous ces contes de fées, toutes ces légendes qui remplissent aujourd'hui les livres sont-ils aussi des choses permises ? N'est-il pas écrit : « Que toute parole qui sort de ta bouche soit vérité ? »

– Je suis heureux de cette question. Voyez-vous, il en est de vos pensées comme de la maison dans laquelle vous vivez. Si elle était si étroite que vous eussiez peine à vous y lever tout debout et à y étendre vos jambes, je suppose que vous l'agrandiriez. Eh bien ! la poésie rend nos pensées plus hautes et plus grandes et elle nous prépare ainsi à cette vie plus élevée où notre foi nous conduit.

– Mais les romans ne traitent-ils pas de choses qui n'ont jamais existé et par conséquent de mensonges ? – demanda Randi avec un peu d'hésitation.

– Ils nous font souvent sentir des vérités mieux que tout ce qui nous entoure, – répondit Odegard.

Ils le regardèrent tous avec incrédulité et le jeune homme murmura :

– Je n'avais jamais su, avant ce moment, qu'il y eut plus de vérité dans le conte de Cendrillon que dans ce que je vois de mes yeux !

Ils se mirent tous à rire timidement.

– Alors, vous voyez donc toute la vérité de ce qui se passe devant vous ?

– Je puis n'être pas assez savant pour cela.

– Ah ! les savants voient encore moins ! Je parle de ces choses de la vie journalière qui nous apportent de la peine et des douleurs et sur lesquelles on peut se croire savant. N'avez-vous pas essayé vous-même ?

Le jeune homme ne répondit pas, mais le paquet de châles fut secoué par un gémissement.

– Ah ! souvent !... – murmura-t-elle.

– Mais au contraire si vous entendiez lire une histoire si semblable à la votre qu'elle vous explique toute votre vie, ne diriez-vous pas de cette histoire qu'elle vous a éclairé, qu'elle vous a donné la joie et la force de comprendre, et qu'elle-s'est trouvée plus claire pour vous que la vôtre propre, qui vous paraissait avant sombre et incompréhensible ?

– J'ai lu une fois une histoire, – dit la femme blonde, – qui me causa un grand chagrin ; ce qui m'avait paru presque insupportable me devint presque une joie.

A ce moment un nouveau tremblement s'empara des enveloppes de Randi et elle dit d'une voix timide : –

– Hé bien ! femme, cela est vrai quelquefois.

Mais le jeune homme ne pouvait accorder ce point.

– Est-il possible que l'histoire de Cendrillon puisse être d'un secours à quelqu'un ?

– Oui, à sa façon ; ce qui nous amuse jouit d'une grande puissance, et cette histoire montre d'une manière amusante que celui que le monde regarde comme un être de peu de valeur est cependant rempli de mérite ; que l'être doué d'un bon cœur trouve secours en toute chose ; que celui qui travaille avec persévérance réussit. Toutes ces choses ne sont-elles pas bonnes à faire entrer dans l'esprit des enfants et de beaucoup de grandes personnes ?

– Mais n'est-ce pas une superstition de croire aux fées et à la sorcellerie ?

– Et qui vous prie d'y croire ? C'est un langage figuré.

– Mais on nous a défendu les images et les symboles, parce que ce sont des ruses du démon.

– Vraiment ! et où trouve-t-on cela ?

– Dans la Bible.

– Non, c'est une erreur, – s'écria le docteur ; – la Bible elle-même est pleine d'images.

Tous le regardèrent.

– La Bible renferme des images à chaque page. Nous-mêmes, nous avons des images dans nos églises, dans notre langage, en bois, en pierre, sur toile, et nous ne pouvons nous imaginer le Tout-Puissant sans recourir à la peinture. J'irai plus loin ; le Christ lui-même se sert d'images. Dieu n'a-t-il pas pris lui-même plusieurs formes, quand il s'est révélé aux prophètes ? N'est-il pas apparu à Abraham, dans la vallée de Mambré sous la forme d'un étranger et n'a-t-il pas dîné à sa table ? Puisque la Divinité s'abaisse à prendre plusieurs formes et se sert de figures, je pense que l'homme peut en faire autant.

Ils ne pouvaient s'empêcher d'en convenir ; mais Odegard se leva et toucha légèrement l'épaule du Doyen.

– Merci ! vous avez tiré de la Bible une preuve capitale que l'art dramatique est une chose permise.

Le Doyen s'arrêta effrayé ; la fumée qu'il avait dans la bouche s'envola d'elle-même.

Odegard se dirigea vers le paquet de châles et se pencha sans pouvoir réussir à découvrir une figure.

– Y a-t-il d'autres choses que vous désiriez savoir ? – demanda-t-il. – Car il me semble que vous avez beaucoup pensé ?

– Puisse le Seigneur me venir en aide !. Je crois que je n'ai guère de bonnes pensées !

– Ah ! aux premiers jours de la conversion, on est tellement saisi par ses merveilles, que tout semble inutile et mauvais. Nous sommes comme les amants qui ne désirent que voir leur bien-aimée.

– Oui, mais considérez les premiers chrétiens : ils devraient dans tous les cas nous servir d'exemple.

– Non ; leur condition pénible au milieu des païens ne ressemble plus à la nôtre ; nous avons d'autres obligations. Nous devons pratiquer le christianisme dans la vie telle qu'elle est aujourd'hui.

– Mais il y a tant de choses dans l'Ancien- Testament qui sont opposées à ce que vous dites, – fit le jeune homme.

Et pour la première fois il parla sans amertume.

– Mais ces paroles sont mortes ; leur application est passée, comme dit Saint-Paul : « Nous sommes les ministres du Nouveau-Testament, non de la

lettre, mais de l'esprit ; » et plus loin : « Là où se trouve l'esprit du Seigneur, se trouve la liberté ; » et « Tout est permis, » dit ailleurs Saint-Paul, mais il ajoute ; « tout n'est pas utile. » Nous sommes assez heureux pour posséder un homme dont la vie explique ce que dit Saint Paul ; je veux dire Luther. Je suppose, que vous pensez que Luther était un vrai chrétien éclairé ? Eh bien ! sa foi était gaie, c'était celle du Nouveau-Testament ! Il pensait que derrière une foi sombre le démon se tenait en embuscade. Il pensait de la tentation que celui qui la craint le moins est le moins tenté. Il se servait de toutes les facultés que Dieu lui avait données, aussi bien de celles qui le disposaient à la joie que des autres ; il ne comprenait la vie que dans son intégrité. Voulez-vous que je vous donne un exemple ? Le pieux et zélé Melanchton écrivit une fois une défense de la foi pure, et il était si enthousiasmé qu'il se refusait le repos, même pour prendre ses repas. Luther lui enleva la plume des mains. « Nous servons Dieu, non-seulement par le travail, » lui dit-il, « mais aussi par le repos et le calme ; c'est pour cela que Dieu a fait le troisième commandement, et nous a ordonné le repos du dimanche. » De plus, Luther dans ses discours se servait de figures, gaies ou sérieuses, suivant le cas, et il était fameux par ses bonnes et souvent malignes plaisanteries. Il reproduisit de vieux contes populaires dans sa langue maternelle et dit dans sa préface qu'après la Bible, il n'y avait pas de meilleures leçons que celles que contenaient ces contes. Il jouait de la guitare, comme vous le savez, et chantait avec des enfants et des amis, non-seulement des psaumes, mais des chansons ; il aimait les jeux de la société ; il jouait aux échecs, et permettait à la jeunesse de danser dans sa maison ; il ne demandait qu'une chose, la convenance. Un simple disciple de Luther, le ministre Johan Mathesius racontait en chaire ce que je viens de vous dire, en recommandant à ses paroissiens de s'en servir comme règle de conduite ; faisons-en autant.

– Maintenant, mes amis, en voilà assez pour aujourd'hui, – dit le Doyen en se levant.

Tout le monde se leva.

– Beaucoup de paroles d'édification ont été dites entre nous ; puisse le Seigneur répandre sa bénédiction sur cette semence !

– Chers amis, vous vivez retirés sur les hauteurs, où le froid dessèche plus souvent le blé que ne le fait l'orage. Vos champs stériles n'auraient jamais dû être défrichés ; abandonnez-les de nouveau aux contrebandiers et aux troupeaux. La vie spirituelle là haut est pauvre et rabougrie comme la végétation. Les préjugés étendent leurs ombres comme les rochers au pied desquels ils sont nés assombrissant tout. Puisse le Seigneur vous ramener, vous éclairer ! Merci à vous, mes amis, d'être venus ici ; ce jour m'a aussi apporté des lumières !

Il donna la main à chacun d'eux, même au jeune homme, qui la serra affectueusement, mais sans lever les yeux.

– Vous allez traverser la montagne... à quelle heure serez-vous chez vous ? – demanda le Doyen au moment où ils le quittaient,

– Ah ! à une heure quelconque de la nuit, – répliqua Lars, – il s'est amoncelé beaucoup de neige et dans les endroits où le vent l'a poussée il y a des bancs de neige.

– En vérité, mes amis, cela vous fait honneur de venir à l'église dans des circonstances pareilles ; puisse Dieu vous ramener en sûreté dans vos demeures !

Erik dit avec calme : –

Si Dieu prend soin de moi durant ma vie entière,
Peu m'importe l'attaque ou l'assaut meurtrier,
Je puis, réconfortant mon cœur par la prière,
D'un pas tranquille et sûr suivre l'étroit sentier,

– Bien dit, Erik, cette fois vous avez touché juste.

– Attendez encore un instant, – dit Odegaard, au moment où ils s'en allaient ; – il est naturel que vous ne me reconnaissiez pas ; je me demande pourtant si je n'ai pas des parents parmi les Odegards ?

Tous se retournèrent, même le Doyen qui avait su cela autrefois, mais il l'avait oublié.

– Mon nom est Hans Odegaard, et je suis le fils de Knead Hansen Odegaard, le Doyen ; celui qui vous quitta un jour la hotte de col porteur sur le dos.

– Seigneur, mon Dieu, c'était mon frère !... – s'écria le paquet de châles.

Ils s'étaient tous réunis autour de lui ; mais personne ne pouvait parler.

– C'est chez vous que j'ai demeuré alors, quand tout petit garçon je suis allé vous voir là-haut ? – demanda enfin Odegard.

– Oui, c'était chez moi.

– Et vous avez demeuré aussi quelque temps chez moi, – dit Lars, – votre père et moi sommes cousins.

– Vous êtes le petit Hans alors !... Comme le temps passe ! – dit Randi avec tristesse.

– Comment va Else ?

– La voilà !... – dit Randi, en montrant la femme pâle et blonde.

– Êtes-vous vraiment Else ? – s'écria-t-il. – Vous aviez un chagrin de cœur dans ce temps-là ; vous vouliez épouser le ménétrier du district ; votre désir s'est-il accompli ?

Personne ne répondit.

Quoique l'obscurité arrivât rapidement, on vit Else rougir comme le feu, et les hommes baissèrent les yeux, à l'exception du jeune homme qui regarda fixement Else.

Odegard comprit que sa question avait été maladroite ; mais le Doyen vint à son secours

– Non, Hans le ménétrier n'est pas marié. Else a épousé un fils de Lars ; mais elle est veuve maintenant.

Elle rougit de nouveau.

Le jeune homme s'en aperçut et prit un air dédaigneux.

– Ah ! vous avez sans doute beaucoup voyagé ? – dit Randi. – Vous êtes très savant, à ce que j'ai entendu dire.

– Oui, j'ai voyagé jusqu'à présent ; je vais rester tranquille maintenant et travailler.

– Ah ! oui ; ainsi va le monde ! Les uns s'en vont à l'étranger et deviennent savants et éclairés, tandis que les autres restent !

– Le sol natal est souvent dur à cultiver, et quand nous avons élevé un homme qui pourrait nous aider, il nous quitte, – ajouta Lars.

– Chacun doit suivre sa vocation, – dit le Doyen, – elle n'est pas la même pour tous.

– Et le Seigneur peut unir ce qui est séparé, – dit Odegaard. – Les travaux de mon père, avec la grâce de Dieu, vous serviront là-haut.

– Ah ! cela est bien possible, – dit Randi doucement ; – mais l’attente est souvent pénible..... il y a si longtemps qu’elle dure !

Ils se séparèrent là-dessus.

Le Doyen se plaça à une fenêtre, Odegaard à l’autre, pour les regarder s’éloigner.

Il leur fallait franchir la montagne.

Le jeune homme marchait le dernier.

Odegaard apprit qu’il venait de la ville, comment il s’était efforcé de faire beaucoup de choses, et comment il n’avait réussi qu’à se mettre mal avec ses voisins.

Il se croyait appelé à quelque chose de grand ; sans doute à devenir un apôtre, mais, chose étrange, il s’était arrêté dans le district des Odegaard, par amour pour Else, disait-on.

Il avait une âme de feu, qui avait souffert beaucoup de désillusions et qui devait s’attendre à en supporter beaucoup d’autres.

On les apercevait sur le flanc de la montagne ; le toit de l’étable ne les cachait plus.

Ils montaient lentement, tantôt cachés par les arbres, tantôt à découvert, plus haut, toujours plus haut.

Il n’y avait pas de sentier sur la neige épaisse ; les arbres étaient leurs seuls guides dans ce désert glacé.

Au loin, les sommets couverts de neige indiquaient l’endroit où se trouvaient leurs demeures.

De l’intérieur du salon s’éleva un prélude, puis ce chant : –

Je consacre mes vers au Printemps, au Printemps,
Au gai Printemps tout près d’éclore ;
Je consacre mes vers au Printemps, au Printemps,
J’unis l’Espérance et l’Aurore,
Les désirs aux désirs, et mon cœur libre et fier
Au moment sans pareil qui fait brûler dans l’air
Une flamme mystérieuse !
Notre ardeur de vingt ans, notre vivacité,
A toi, Printemps si souhaité,
Nous l’allierons sur l’heure et, d’une âme joyeuse,
Nous ferons sans rougir la cour au gai soleil

Pour qu'il dépouille la tristesse
Et l'orgueil glacial de l'Hiver en détresse :
Nous briserons ses fers, pour qu'un rayon vermeil
Délivre les sources mutines ;
Nous les ferons danser, briller de mille feux
Sur les verts coteaux radieux
Nous ferons résonner en notes cristallines
Le rire argentin des ruisseaux :
Et puisse son oreille, entendant ces doux mots,
Comprendre sa chute prochaine,
Puis, nous le poursuivrons de l'odorante haleine
Des fleurs d'avril à leur réveil ;
Avec les flèches du soleil,
Nous poursuivrons l'Hiver du vallon à la plaine.
Je consacre mes vers au Printemps, au Printemps,
Au gai Printemps, tout près d'éclore ;
Je consacre mes vers au Printemps, au Printemps,
J'unis l'Espérance et l'Aurore.

XI.

LES FIANÇAILLES.

De ce jour, le Doyen se trouva rarement avec les hôtes du presbytère ; un peu parce que ses occupations de la Noël absorbaient son temps, et beaucoup parce qu'il trouvait difficile de décider si un chrétien doit ou non sanctionner l'art dramatique.

La vue seule de Petra le plongeait dans des réflexions profondes.

Mais pendant que le Doyen restait dans sa chambre occupé d'un sermon, ou réfléchissant à la morale chrétienne, Odegard passait son temps entre les deux jeunes filles, qu'il ne pouvait s'empêcher de comparer constamment.

Petra étincelait et n'était jamais la même ; celui qui voulait la suivre était dans une agitation continuelle ; tel le lecteur d'un livre intéressant.

Signe, au contraire, exerçait une calme influence par sa douceur féminine. Ses mouvements n'étaient jamais inattendus ; ils dénotaient la tranquillité de son esprit.

La voix de Petra avait tous letons, doux et élevés, à divers degrés.

Celle de Signe possédait une grâce particulière, mais elle n'était pas mobile ; son père seul, avec l'intuition de l'amour paternel, en saisissait les modulations les plus légères.

Petra n'avait de pensées et de soins que pour une chose ; elle ne s'attachait jamais à d'autres occupations.

Signe, au contraire, prenait intérêt à tout et à chacun, et se consacrait à ceci aussi bien qu'à cela, sans le laisser sentir-

Si Odegard parlait de Signe à Petra, il était sûr qu'elle lui répondrait par un flot de plaintes passionnées ; d'un autre côté Signe parlait peu de Petra.

Les jeunes filles entre elles causaient souvent et sans contrainte, mais leur conversation roulait toujours sur des sujets indifférents.

Odegard devait beaucoup à Signe ; c'était grâce à elle qu'il était devenu ce qu'il appelait « un homme nouveau ».

La première lettre de Signe, qu'il reçut à l'époque où son âme était meurtrie, lui fit l'effet d'une douce main sur un front endolori.

Elle lui racontait avec tendresse comment Petra était arrivée chez eux, mal comprise et mal traitée ; ses douces assurances que l'accident qui l'avait amenée là était un effet de la volonté de Dieu, afin que rien « ne fût séparé », lui firent l'effet d'un appel éloigné dans une forêt où l'on s'est égaré.

Les lettres de Signe le suivirent dans tous ses voyages et devinrent son guide.

Elle avait l'intention, par tout ce qu'elle écrivait, de ramener Petra dans les bras d'Odegard, et elle arriva à produire juste l'effet opposé ; car, dans ces lettres, Odegard devina la nature artistique de Petra ; ce point central, qu'il avait cherché si longtemps lui-même en vain, était présenté clairement par Signe, sans qu'elle s'en doutât ; et aussitôt qu'il l'eut trouvé il comprit leur erreur commune, et cette découverte lui donna une nouvelle vie.

Il évita soigneusement de parler à Signe de ce que ses lettres lui avaient enseigné.

Le premier mot devait venir de Petra, et non de ceux qui l'entouraient ; autrement il aurait pu être prématuré.

Ces moments passagers devaient être l'aurore de sa nature artistique.

Ce qui restait à faire maintenant ; c'était de concentrer et d'harmoniser toutes ces forces variées, autrement tout ne serait que superficiel ; sa vie elle-même serait artificielle ; il fallait donc, pour l'empêcher d'entrer trop tôt dans cette voie, demeurer silencieux le plus longtemps possible, et même lui résister jusqu'à un certain point.

Après avoir décidé cela, il ne s'aperçut pas que Petra redevenait la préoccupation constante de son âme ; mais cette fois il n'y avait rien de personnel dans cette préoccupation.

Il examina attentivement autour de lui l'art et les artistes ; particulièrement les acteurs.

Il remarqua des détails bien faits pour remplir le chrétien d'horreur ; il vit d'énormes abus.

Mais n'en voyait-il pas autant partout ? N'en voyait-il pas même dans l'église ?

Parce qu'il y a des prêtres indignes, la mission qu'ils remplissent mal ne sera-t-elle pas sainte jusqu'à la fin du monde ?

Puisque le service de la vérité gagnait de la force et de la vie par la poésie, pourquoi le théâtre ne servait-il pas aussi à répandre la lumière ?

Peu à peu il s'affermissait dans cette idée. Il voyait par les lettres de Signe que Petra se développait rapidement et que Signe était faite pour l'aider.

Il était revenu pour saluer cette Fylgje⁵, qui ne savait pas ce qu'elle était devenue elle-même.

Mais il était revenu aussi pour revoir Petra.

Comme elle avait gagné !

La glace était rompue et il pouvait discuter librement avec elle ; c'était un soulagement pour tous deux ; ils n'avaient pas besoin de parler du passé.

Ils furent bientôt troublés par des visiteurs de la ville, invités et non invités.

Les choses, cependant, en étaient arrivées à un point où le plus léger accident heureux pouvait chasser tous les nuages, et les visiteurs le déterminèrent.

On donna en leur honneur une grande fête.

Après le dîner, les hommes se réunirent dans le cabinet du Doyen et la conversation roula sur le théâtre.

Tandis qu'un chapelain de l'évêque remarquait un *Essai sur la Morale chrétienne* ouvert sur la table du Doyen, ses yeux tombèrent sur ces mots alarmants : *Du Théâtre*.

Une discussion animée s'ensuivit et le Doyen, qui avait été appelé auprès d'un malade, entra en ce moment.

Il était très sérieux ; il refusa de manger et ne prit pas part à la conversation, mais il bourra sa pipe et s'assit pour écouter.

Aussitôt qu'Odegaard vit le Doyen installé et suivant la discussion, il y prit part ; mais il chercha longtemps en vain à ne pas sortir du sujet de l'argumentation ; car, aussitôt qu'il citait un exemple pour rendre la chaîne des preuves complète, le chapelain de l'évêque s'écriait : –

– Mais je nie ce la !

Et il fallait prouver ce qu'on venait d'avancer, en sorte que la discussion reculait.

Ils étaient déjà passés de l'art dramatique à l'art de la navigation, et de là ils avaient fait une digression sur l'agriculture ; mais cela ne pouvait pas durer.

Odegaard prit la présidence.

Il y avait là plusieurs ministres et un capitaine, petit homme court et basané, d'un embonpoint très développé, porté par deux jambes de grillon, qui s'agitaient comme des baguettes de tambour. Odegaard donna la parole au chapelain, afin qu'il pût développer ses objections contre le théâtre.

– Les hommes les plus vertueux du paganisme désapprouvaient l'art dramatique, – dit-il sentencieusement. – Platon était d'avis que le théâtre corrompt les mœurs. Aristote est du même avis. On dit, il est vrai, que Socrate honora de sa présence quelques représentations dramatiques. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Quelqu'un osera-t-il en conclure que Socrate approuvait le théâtre en général ? Je le nie positivement ! Je n'hésiterais pas même à affirmer le contraire. On est obligé de voir beaucoup de choses qu'on n'approuve pas ! Les premiers chrétiens étaient avertis de se garder des spectacles. Lisez Tertullien. Depuis, dans les siècles modernes, on a relevé les théâtres, et de bons chrétiens ont écrit et parlé contre eux. Je puis vous nommer Spener et Francke, et vous renvoyer à un moraliste chrétien comme Schwartz. Je nommerai aussi Schleiermacher.

– Ecoutez !... écoutez !... – cria le capitaine, à qui ce nom était familier.

– Les deux derniers acceptent la poésie dramatique ; Schleiermacher dit même qu'en famille, entre amateurs, on peut jouer une bonne pièce ; mais il condamne les acteurs de profession. Le théâtre, comme profession, est une cause de grandes tentations pour le chrétien, et par conséquent il est de son devoir de l'éviter. Et n'est-ce pas aussi une cause de tentation pour les spectateurs ? Etre ému par de feintes souffrances, être exalté par

d'imaginaires héros de vertu ; tout ce dont on peut se préserver à la lecture, peut devenir un danger à la scène ; le spectacle affaiblit l'énergie et la force personnelle, abaisse l'esprit, stimule le désir de vains spectacles et de la musique profane, qui entretient une imagination malade. N'ai-je pas raison ?... Quels sont les gens qui fréquentent les théâtres ? Des gens qui ont besoin de distractions, des sybarites qui recherchent des émotions ; les vains et les frivoles, qui veulent être vus ; des visionnaires qui fuient la vie réelle, qu'ils n'osent pas regarder en face. Le vice règne derrière le rideau ; il règne dans la salle ; je n'ai jamais rencontré un vrai chrétien qui ne fût pas de mon avis !

Au moment où il terminait ainsi sa péroraison, le capitaine s'écria : –

– Ma parole, je suis effrayé ; me suis-je donc précipité dans un antre pareil, chaque fois que je suis allé au théâtre ? Alors... que le...

– Fi ! capitaine, – s'écria une petite fille, entrée sans qu'on s'en aperçut ; – il ne faut pas jurer, si vous ne voulez pas aller en enfer !

– Oui, mon enfant, sans doute, sans doute !

Ici Odegard s'interposa.

– Platon opposait les mêmes raisons à la poésie qu'aux spectacles ; l'opinion d'Aristote est douteuse : nous la laisserons de côté. Quant aux premiers chrétiens, ils faisaient très bien de se tenir éloignés des représentations païennes : je les laisserai donc aussi de côté. Je comprends que de bons chrétiens aient des scrupules ; j'en ai eu moi-même. Mais, si vous m'accordez qu'un poète peut écrire un drame, il s'ensuit qu'un acteur peut le jouer ; car le poète qui l'écrit avec toute la ferveur de son âme et de son intelligence ne le joue-t-il pas par la pensée ? Et nous savons, par les paroles du Christ, qu'on pèche aussi bien par pensées que par paroles. Quand Schleiermacher dit qu'on ne doit jouer qu'en famille, il dit que nous devons négliger les facultés dont Dieu nous a doués. De plus, il ne se passe pas un jour sans que chacun de nous joue un peu un rôle. Supposez que nous invitions quelqu'un pour nous amuser, ou que, sérieusement ou non, nous répétions une opinion qui n'est pas la nôtre ? Eh bien ! il y a quelques personnes chez lesquelles cette faculté domine ; si elles négligeaient de la cultiver, c'est là que serait la faute ; car celui qui ne suit pas sa vocation devient incapable de faire autre chose, indécis, vacillant ; bref, il est plus

susceptible de succomber à la tentation que s'il avait suivi sa vocation. Quand le travail et la volonté voguent de conserve, bien des dangers sont éloignés. Mais certaines personnes disent qu'ici la tentation est dans la vocation elle-même. Chacun peut avoir là-dessus son opinion ; pour moi, il n'y a point de vocation si capable de porter à la tentation que celle où on peut arriver à s'estimer juste parce qu'on se croit chargé d'une mission par le Juste ; où on s'estime plein de foi parce qu'on essaye d'éveiller la foi dans les autres. Pour parler plus clairement, je ne vois pas de vocation plus remplie de tentations terribles que celle de Pasteur !

Une confusion d'exclamations accueillit ces mots.

– Je le nie !

– Il a raison !

– Écoutez !

– Je le nie, vous dis-je !

– Je vous répète que c'est vrai ! etc., etc.

– Hé bien !... je n'aurais jamais cru, – dit le capitaine, – qu'il fût plus dangereux d'être ministre que d'être acteur !

Rires et cris de différents coins de la salle.

– Non, il n'a jamais dit cela !

– Comment ! que le d... – commença le capitaine.

– Voyons, capitaine, – dit la petite fille, – je vous dis que le diable viendra et vous emportera.

– Sans aucun doute, vous avez raison, mon enfant, mais...

Odegard reprit la parole.

– La tentation de flatter les sens par les yeux et l'imagination, d'assumer les vertus héroïques des autres, et de s'offrir ainsi soi-même à l'admiration, se trouve aussi dans l'église.

Ici la confusion augmenta en même temps que le bruit.

Mais les dames ne pouvaient entendre tout ce tapage sans désirer en savoir la cause.

La porte s'entr'ouvrit doucement, et Odegard aperçut Petra ; il éleva la voix pour dire : –

– Sans doute, on trouve au théâtre des gens qui versent des larmes inutiles, qui, de là, courent à l'église et y apportent leurs larmes malsaines ;

les unes sont aussi méprisables que les autres. Il y a aussi des bavards qui auraient été plus qu'inutiles dans toute autre profession, mais qui, comme acteurs, servent au moins comme annonces vivantes. Il n'en est pas moins vrai que la vie de l'acteur est aussi pleine de dangers que celle du marin. Pensez au moment qui précède son entrée en scène ; n'est-ce pas un moment de terrible anxiété ? Le grand inattendu est devant lui. Il est souvent un instrument entre les mains de Dieu ; et, par conséquent, il porte dans son cœur la conscience de son indignité, accompagnée d'un grand respect et de désirs puissants, et nous savons que le Christ aima l'humble publicain et la pécheresse repentante. Je ne leur accorde pas une indulgence plénière ; au contraire, plus j'estime leur mission sur la terre, car les acteurs vraiment dignes de ce nom sont rares, plus grand aussi je tiens leur crime quand ils se laissent entraîner par l'envie et une frivolité énervante. Mais de même qu'il n'y a pas d'acteur qui n'ait appris par des désappointements répétés le peu de valeur des applaudissements publics et de l'adulation, même quand ils ont l'air sincères, de même nous voyons leurs fautes et leurs faiblesses, mais nous ne savons pas ce qu'est leur *soi*, ce qui, après tout est la grande question pour un Chrétien.

Un grand nombre des auditeurs ayant quelque chose à dire, commencèrent à parler ; mais le son de la musique venant du salon, accompagné par les premières paroles du chant populaire : –

Quand je n'avais encor que quatorze ans...

tout le monde s'empressa de se rendre au salon, car c'était Signe qui chantait ; et il y avait quelque chose dans la façon dont elle rendait les chansons populaires de la Suède qui surpassait tout ce qu'on peut dire.

Les chants se succédaient, et quand les mélodies populaires, ces véritables messagers de l'âme d'un grand peuple, eurent éveillé l'attention, Odegard se leva et demanda à Petra de leur lire un poème.

Sans doute Petra s'attendait à cette demande, car elle était déjà toute rouge.

Elle s'avança pourtant, si tremblante qu'elle fut obligée de s'appuyer sur le dos d'un fauteuil, puis, pâissant subitement, elle commença : –

Il aspirait au sort d'un Viking valeureux ;
Il voulait des flots noirs affronter la furie,
Sa mère était malade et son père était vieux,
Lui seul à la maison pouvait donner la vie,
 Le père disait, étonné :
 „ – Est-il vrai que mon dernier-né
Soupire tant après la mer et sa furie,
 Quand il est dans la pénurie ?”

Assis sur la falaise, il contemplait le soir,
Les nuages courant à travers le ciel noir ;
Ses yeux ne quittaient pas leur gigantesque taille,
Ils semblaient des guerriers allant à la bataille.
Puis il admirait le soleil
 Dorant le monde à son réveil ;
C'était comme un monarque, avec sa cour altière,
 Aux longs vêtements de lumière.

Il errait tout le long des rivages rocheux ;
Il oubliait le temps et faisait peu d'ouvrage ;
Il n'écoutait que les brisants tumultueux,
Qui hurlaient aux échos les exploits d'un autre âge.
 Dans la lutte horrible des eaux,
 Il voyait l'écume des flots,
Bouillonnante, enlevée au loin par la tourmente.
 L'ardeur de son cœur s'en augmente.

C'était précisément l'époque où l'univers
Venait de secouer les chaines des hivers :
Le printemps s'éveillait. Un lourd vaisseau de guerre,
Sur l'Océan, luttait contre la vague amère.
 Le captif à l'ancre lié,
 Faisait à voir grande pitié ;
Comme une créature explorée et souffrante,
 Il tordait sa voile vibrante.

Les matelots dormaient, malgré le flot grondant,
Ou, couchés sur le pont, se livraient à l'orgie,
Quand soudain une voix, du rocher descendant,
Parla : dans tous ses mots respirait la folie.
 „ – Pourquoi craignez-vous de partir ?
 La vague est haute et pleine d'ire ;
Quand le trépas est proche, il faut se réjouir.
 Le gouvernail !... Je le désire !”...

L'équipage se mit à rire de tout cœur.
„ – Écoutez ce corbeau !... qu'est-ce qu'il nous
 reproche ...”

Ils reprirent leur coupe avec le jeu vainqueur.
Mais lui, de la falaise arrachant une roche,
 La lança sur les insensés :
 Deux hommes furent écrasés.
Les matelots, sortant de leur torpeur, crièrent
 Et sur leurs armes se jetèrent.

Les dards fendirent l'air, comme un vol de vautours,
Tout altérés de sang et pleins de noire audace.
Tête nue, il bravait les traits pressés et lourds,
Repoussant de sa main la flèche qui menace.
 „ – Veux-tu me céder ton vaisseau ?
 Cède-le-moi, que je le mène,
Ou combattons ensemble à qui fera le saut,
 Dis, le veux-tu, mon capitaine ? ”

Un javelot strident répondit et blessa
Le jeune homme au visage. Il rit sous la blessure,
Et, fixant le Viking en face, il s'écria :
„ – Le fer n'est pas forgé dont je crains la morsure ;
 Dans le Walhalla qui reluit,
 On ne m'attend pas aujourd'hui.
Pour toi, qui dès longtemps, navigues, ce me semble,
 Le port est prochain : tremble ! tremble !

Cède moi donc fortune, esquif, commandement,
Car mon sang est bouillant, mon cœur bat avec rage., ,
Le chef de loin sourit : „ – Tu me parais vraiment
Hardi, viens donc à bord et sers dans l'équipage.
 Sois mon soldat ! “ „ – Assez d'affront !
 Je ne courberai pas le front ;
Commander est mon rôle, et je suis de ma race !
 Vieux, aux jeunes cédez la place ! ”

Alors, il descendit le long des rochers creux ;
S'approchant il criait au-dessus de la lame :
„ – Guerriers, que ne tient pas l'amour de l'or hideux,
Mais qui, dans votre chef, voulez un cœur de flamme,
 Faites que le bras le plus fort
 Prouve, dans cette lutte à mort,
Pour qui le Dieu de guerre a plus de préférence,
 Qui des deux a plus de vaillance ! ”

Le corsaire, à ces mots, bondit sous la fureur ;
Il s'élance au milieu des vagues gémissantes ;
Il se heurte aux brisants, il lutte avec ardeur

Pour toucher le rivage et ses pentes glissantes ;
Il saisit les galets couverts
D'algues avec leurs cheveux verts ;
Des bras jeunes et forts de la mer l'enlevèrent
A bord, tous les cœurs respirèrent.

Mais le chef regarda son rival dans les yeux,
Longuement... Il y lut ce qu'il avait dans l'âme.
Il lui plut. Il sentit un homme audacieux ;
Enfin son ennemi n'avait rien d'une femme.
„ – Des armes !" cria-t-il aux siens ;
„ Et que les deux fers soient les miens ;
Je veux que mon épée elle-même m'achève
Et qu'un vrai héros la soulève !"

Alors, sous la falaise, au ras même des rocs,
Le combat s'engagea long, sanglant, et terrible.
Au hurlement des flots, le cliquetis des chocs
Se mêlait... et le vent sur son aile invisible
Emportait les bruits confondus ;
Les rochers semblaient éperdus.
Le dragon de la mer en hennit d'épouvante
Puis se tut ; tout était fini, sans plus d'attente.

Sous la falaise, sur le sable, au bord des flots,
Gisaient inanimés les restes du corsaire.
Alors tout en émoi, les rudes matelots
Dirent : „ – Notre grand chef périt là, solitaire,
Par la main de ce louveteau !"
Et, s'élançant de leur vaisseau,
Affrontant les récifs et l'Océan en rage,
Ils se ruèrent sur la plage.

Mais lui, le chef mourant, s'est redressé soudain ;
D'une voix faible, il parle à ses vieux camarades :
„ – La victoire est narrée et la Saga⁶ prend fin ;
Quand le cœur devient froid, c'en est fait des bravades,
Ce chef vous désire, guerriers ;
Il veut avec les flots altiers
Essayer de nouveau la lutte sans faiblesse :
Aux jeunes cède la vieillesse !"

Sombres, ils attendaient, ces pirates d'airain,
Et, sauvage, la mer sanglotait son refrain.
Puis il montra du doigt le vainqueur de sa race,
A la table d'Odin l'attendait une place :

Son esprit léger s'envola,
Mais le jeune homme restait là.

Sans peur et plein d'orgueil appuyé sur l'épée
Du chef que son sang a trempée.

Lentement tous les yeux se tournèrent vers lui ;
Une rougeur de feu lui montait au visage ;
Le sein gonflé, les yeux pleins d'un éclair qui luit,
Il bondit sur un roc assailli par l'orage.
„ – Guerriers, faites un tumultus
Au brave héros qui n'est plus,
Pour garder dans le temps son nom et sa mémoire,
Car il a mérité la gloire !

„ Mais dès avant ce soir il faut partir, il faut
Que la voile du brick au vent frais soit tendue ;
Les périls sont prochains et ne font pas défaut,
Et plus d'une aventure est encore attendue
La vie est un combat sans fin,
Il faut affronter le chemin ;
Et paresseux et vain est celui qui succombe
A la douleur, près d'une tombe !"

Sur la mer, au moment où l'ombre descendait,
Un chant funèbre, long comme un chant de chouette
Pleura, puis s'éteignit... Sinistre s'étendait
La nuit... le chant prit fin sur la fosse muette.
Les derniers rayons du soleil
Rougirent dans le ciel vermeil
La voile du vaisseau prête à devenir pleine
A travers la liquide plaine.

Lui, l'orgueilleux jeune homme était à l'aviron,
Et ses cheveux flottaient au vent, au vent d'orage ;
Rapidement le brick effleurait le rivage :
„ – Qui donc conduit l'esquif du maître ? disait-on,
Il va le rompre à la falaise."
Mais le père avait les deux yeux
Fixés sur son enfant au front audacieux,
Et son cœur en palpitait d'aise.

Lui souriait gaiement à son père inquiet,
Du milieu de la mer, du milieu de l'écume :
„ – Je suis venu, dit-il, d'une voix qui priait,
Te dire : Permets-moi, sur la vague qui fume

D'être le maître et le seigneur
Et de dompter cette fureur ;

Car je veux d'un Viking la fortune houleuse,
J'aspire à la mer orageuse !"

Petra lisait en tremblant, avec une certaine solennité. Il n'y avait ni prétention ni vanité dans la voix de la jeune fille.

Tout le monde restait aussi immobile que si tout à coup s'était dressée aux yeux de tous une fontaine jaillissante, claire, brillante, transparente, prismée des couleurs de l'arc-en-ciel.

Personne ne parlait, personne ne remuait ; le capitaine ne pouvait supporter cela plus longtemps ; il se leva, souffla, détira ses membres, et dit : –

– Eh ! bien, je ne sais pas ce que vous éprouvez, mais pour moi, quand je suis remué de cette façon, le d...

– Capitaine, voilà que vous jurez encore, – dit la petite fille en le menaçant du doigt ; – ne vous ai-je pas dit tout à l'heure que le diable vous emporterait si vous continuiez ?

– Parfaitement, ma petite ! Mais peu importe ; que le diable m'emporte, si je ne chante pas une chanson patriotique !

Et il commença, d'une voix si formidable, qu'on pouvait croire que son énorme poitrine renfermait un soufflet d'orgue ; les autres assistants se joignirent à lui d'une façon plus modeste.

Je veux défendre ma patrie,
La soutenir de mes efforts,
Et, pour sa défense chérie,
J'élèverai mes fils et je les rendrai forts.
Par mes soins et dans mes prières,
Chacun de son bonheur nous verra soucieux,
Des rives aux noires chaumières
Jusqu'aux sommets de glace où se mirent les cieux.

A nous les champs que le blé dore,
A nous soleil, pluie, et frimas,
Mais l'amour du pays encore
Vaut mieux que la fortune et les plus beaux climats.
A nous les chantres admirables,
A nous les travailleurs robustes, valeureux ;
Mais à nous les grands cœurs capables
De relever le Nord, s'ils s'accordent entre eux

Dans mille luttes meurtrières
Le Nord a montré sa valeur,

Et, sur les rives étrangères,
Il arbore souvent son étendard vainqueur.
Mais, dans des batailles nouvelles,
De nouveau, sans effroi, nous braverons la mort,
Et nous ferons flotter plus belles.
Qu'on ne les vit jamais les bannières du Nord.

De nouveau surgiront les braves,
Animés par un nouveau feu ;
Car les trois peuples scandinaves
Se lèveront en masse, en remerciant Dieu.
De nouveau la voix de nos frères
Frappera notre oreille, et tous les entendront :
Les torrents des cimes altières
Dans un unique lit en fleuves s'uniront.

Car du Nord nous aimons les pierres ;
Les rochers nous sont précieux,
Des rives aux noires chaumières
Jusqu'aux sommets de glace où se mirent les cieux
Notre amour sera la semence,
Qui portera les fruits réclamés par nos vœux,
Et la Scandinavie immense
Sera grande, une, forte,, et ses fils glorieux !

Signe se dirigea vers Petra et l'emmena dans le cabinet du Doyen, loin du monde.

– Non, – dit-elle, – vous m'avez vaincue ! Je ne puis plus dissimuler !...
Petra, soyons de nouveau amies !

– Oh ! Signe ! vous voulez bien me pardonner ?

– Tout... tout !... Je vous pardonnerais n'importe quoi en ce moment,
Petra aimez-vous Odegard ?

– Signe !...

– Ma chérie, j'en étais sûre dès que je vous ai vue, comme je suis sûre
qu'il est venu pour...

Elle s'arrêta.

– Pendant ces dernières années tout ce que j'ai fait pour vous et pour lui,
je l'ai fait dans ce but. Mon père partageait ma certitude ; Odegard et lui
ont dû en parler !

– Mais, Signe...

– Chut !...

Elle posa sa main sur les lèvres de Petra et s'enfuit ; on l'appelait ; le souper était prêt.

La table était copieusement servie, car le Doyen n'avait pas diné ; mais lui, grave et calme, n'eut pas l'air de s'apercevoir qu'il n'était pas seul, jusqu'au moment où on se leva pour quitter la salle à manger.

– J'ai un mariage à vous annoncer, – dit-il alors tout à coup.

Tout le monde regarda les jeunes filles, assises à côté l'une de l'autre et sachant à peine si elles devaient s'éloigner ou rester.

– J'ai un mariage à vous annoncer, – reprit le Doyen, comme s'il éprouvait quelque difficulté à continuer, – je dois confesser qu'il ne me convenait pas tout d'abord.

Tous les convives regardèrent Odegaard avec étonnement ; leur surprise augmenta en voyant que le jeune homme avait les yeux tranquillement fixés sur le Doyen.

– Pour être franc, je ne trouvais pas que l'époux choisi fût digne de la fiancée.

Les convives ici se sentirent si gênés qu'aucun d'eux n'osa plus lever les yeux ; et comme depuis le commencement les jeunes filles avaient baissé les paupières, le Doyen ne pouvait s'adresser qu'à Odegaard, dont le visage exprimait le calme le plus inaltérable.

– Maintenant, – continua le Doyen, – maintenant que je connais mieux celui qu'elle a choisi, mes opinions ont changé, et s'il me reste encore un doute c'est plutôt celui de savoir si elle est digne d'un si haut et si puissant seigneur, car l'époux, c'est l' Art... le grand art dramatique, et Petra, la chère enfant, est la fiancée ! Puissiez-vous être heureuse ! Je tremble d'y penser, mais ceux qui s'appartiennent doivent être unis. Dieu soit avec vous, ma fille !...

A ce moment, Petra se glissa vers lui et se jeta dans ses bras.

On ne pouvait pas se rasseoir, et tout le monde quitta la table.

Petra se dirigea ensuite vers Odegaard, qui l'emmena dans le coin le plus éloigné.

Il avait quelque chose à lui dire, mais elle le prévint.

– C'est à vous que je dois tout !... – dit-elle.

– Non, Petra ; je n’ai agi envers vous que comme aurait pu agir un frère. Je faisais une faute en pensant à devenir plus, car si cela fut arrivé, toute votre carrière aurait été brisée.

– Odegard !...

Ils se serrèrent la main sans se regarder, un moment ; puis il la laissa s’éloigner et sortit.

Petra tomba en pleurant sur une chaise.

Le lendemain, Odegard quitta le presbytère.

Peu de temps après Noël, Petra reçut une grande lettre, cachetée d’un sceau officiel ; cette lettre l’inquiéta et elle la donna au Doyen pour la lire.

Elle était du Bourgmestre de sa ville natale et contenait ce qui suit : –

« Pedro Ohlsen, qui est mort hier, a » laissé le testament suivant : –

Tout ce que je laisse, et dont le compte exact est fait dans le cahier qu’on trouvera dans l’armoire de ma chambre, dans la maison de la fille de Gunlang Aamund, sur la colline, et dont ladite Gunlang a la clef, je désire – autant que cela sera agréable à la fille de Gunlang Aamund, – le léguer à la dite Petra, fille de susnommée fille de Gunlang Aamund, c’est-à-dire, si Jomfru Petra daigne se souvenir d’un vieillard malade, auquel elle a fait du bien, même sans rien savoir, et dont elle a été la seule joie pendant ces dernières années, ce qui l’a ait penser à lui donner en retour quelque petit bien, qu’il la prie de ne pas refuser. Dieu ait pitié de moi, pauvre pécheur !

PEDRO OHLSEN.

« Je prends la liberté de vous demander si vous voulez écrire vous-même à votre mère ou si vous désirez que je le fasse ? »

Le courrier suivant apporta une lettre de la mère, écrite par le père d'Odegaard, la seule personne à qui elle osa se confier alors.

Elle annonçait qu'elle se conformait à la condition imposée par Pedro, c'est-à-dire de faire savoir à Petra qui était Pedro Ohlsen.

Ces nouvelles et la fortune qui lui arrivait ainsi eurent une étrange influence sur Petra.

Il lui sembla que les choses s'arrangeaient d'elles-mêmes ; c'était un nouvel appel.

C'était donc pour elle et pour satisfaire à ses goûts artistiques que Pedro Ohlsen avait commencé à gagner de l'argent en jouant du violon aux mariages et aux fêtes ; c'était pour arriver à ce but, que lui, son fils, et son petit-fils avaient travaillé. La fortune, quoique médiocre, suffirait à l'aider et à lui permettre d'arriver.

Une pensée radieuse comme le soleil s'éleva alors en elle : sa mère pourrait venir vivre avec elle et elle pourrait continuellement entourer sa mère de joie ; elle pourrait lui rendre tout ce que celle-ci lui avait donné.

Elle lui écrivait tous les jours de longues lettres, dont elle n'attendait pas les réponses.

Quand elles arrivaient, elle éprouvait de grands désappointements : Gunlang la remerciait en disant que chacune d'elles était mieux de son côté.

Alors le Doyen promit d'écrire, et, quand Gunlang eut reçu sa lettre, elle ne put se contenir plus longtemps : elle dit à ses matelots et à ses voisins que sa fille allait devenir quelque chose de grand et qu'elle demandait à avoir sa mère auprès d'elle.

Aussitôt toute la ville s'occupa de cette question comme d'une affaire importante, on la discuta sur les quais, sur les navires, et dans toutes les cuisines.

Gunlang qui jusque-là n'avait jamais parlé de sa fille, ne parla guère désormais que de « ma fille Petra, » comme du reste tous ceux qui l'entouraient.

Le départ de Petra approchait et Gunlang n'avait encore donné aucune réponse définitive, ce qui désolait sa fille.

Mais Signe et le Doyen avaient promis solennellement d'assister à ses débuts.

La neige commençait à fondre sur le versant des montagnes ; les champs redevenaient verdoyants.

Quelques jours précédaient le départ de Petra, et Signe et elle commencèrent à aller dire adieu à leurs voisins et à chacun autour du presbytère.

Un jour, arriva un paysan, qui leur annonça qu'Odegaard était monté à l'Oygarnet et qu'il avait l'intention de descendre pour passer quelques jours au presbytère.

Cette nouvelle intimida les jeunes filles qui cessèrent leurs excursions.

Quand Odegaard arriva, elles le trouvèrent plus gai et plus heureux qu'il ne l'avait jamais été.

Il voyageait dans les districts supérieurs pour y fonder une école populaire plus élevée que celle qu'il y avait déjà ; il se proposait d'en prendre la direction pendant les premiers temps et jusqu'à ce qu'il eût trouvé un professeur qui lui convînt. Plus tard, il espérait fonder d'autres établissements.

Il payait de cette façon, disait-il, quelques-unes des dettes que son père avait contractées envers le district.

Son père avait promis de le rejoindre et de vivre avec lui aussitôt que sa maison serait construite ; il devait la faire élever tout près du presbytère.

Le Doyen et Signe étaient enchantés à la pensée de l'avoir pour voisin.

Petra partageait leur joie, quoiqu'elle s'étonnât qu'il vînt s'établir là, juste au moment où elle s'éloignait.

Le Doyen désirait faire la Cène avec eux la veille du départ de Petra.

Aussi les derniers jours furent-ils pleins d'un calme solennel et, quand ils parlaient entre eux, c'était d'une voix adoucie.

Le Doyen, pendant ces jours-là, n'adressa pas la parole à Petra, seulement quand il passait près d'elle il lui caressait les cheveux.

Pendant la sainte cérémonie, à laquelle ils assistèrent seuls avec l'officiant et le bedeau, il s'adressa spécialement à elle ; il lui parla comme lorsqu'ils étaient ensemble les soirs de fête ou d'anniversaires.

– Il sera bientôt prouvé, – lui dit-il, – si le temps d'épreuve que vous terminez aujourd'hui en demandant la bénédiction du Ciel a servi à jeter des fondements solides. Personne ne peut être parfaitement fidèle s'il n'est

appliqué à son œuvre de prédilection. Ma mission est de proclamer le beau et le vrai ; quiconque apporte la vérité, d'une façon digne d'une si haute mission, gagne la récompense la plus grande et la plus durable. Dieu s'est souvent servi d'instruments indignes et, dans un certain sens, nous sommes tous indignes ; Dieu, néanmoins, accepte nos aspirations pour s'en servir. Mais il y a une mission qui ne vient pas de notre imagination... n'essaierez-vous pas de la remplir, ne vous efforcerez-vous pas de consacrer votre talent au but le plus élevé que peut atteindre l'humanité ?

Il la pria plusieurs fois de revenir vers eux, car la communauté de foi augmente et fortifie la communauté d'idées.

Si elle commettait des fautes, c'est chez eux qu'elle trouverait le plus vite son pardon ; et si elle ne comprenait pas bien qu'elle avait mal agi, ce serait eux qui le lui diraient avec le plus de tendresse.

A leur repas du lendemain, il lui dit adieu de la façon la plus affectueuse.

– Je conviens avec votre amie, – lui dit-il, – que vous devez débiter comme vous êtes maintenant et débiter seule.

Dans la lutte qu'elle aurait à soutenir elle serait heureuse de savoir qu'il y avait un endroit où habitaient des amis sur lesquels elle pouvait compter, qui priaient chaque jour pour elle, et qui l'aideraient au besoin.

Après ses adieux à Petra, il proposa un toast à Odegard : –

– Le meilleur moyen de s'aimer est de se réunir pour aimer le même objet !

Très certainement le Doyen n'avait pas la plus légère idée de ce qui pouvait faire rougir Signe, et après elle Petra, dans le toast qu'il portait.

Les jeunes filles ne purent dire si Odegard les avait imitées, car elles n'osèrent pas lever les yeux.

Mais quand les chevaux furent devant la porte, que les trois amis entourèrent la jeune fille, que toute la maison se réunit autour de la voiture, Petra murmura en embrassant Signe pour la dernière fois : –

– Je sais que je recevrai bientôt de grandes nouvelles de vous. Dieu vous bénisse

Une heure plus tard, elle n'apercevait plus que les pignons blancs qui indiquaient où était la maison.

XII.

LE LEVER DU RIDEAU.

Un soir, quelques jours avant la Noël, toutes les places du théâtre de la capitale étaient occupées ; une nouvelle actrice devait débiter ce soir là et on disait d'elle merveilles.

Elle était sortie du peuple, sa mère était une pauvre marchande de poisson ; aidée par des gens qui avaient deviné son talent, la fille était arrivée à son but.

Avant le lever du rideau, on causait beaucoup dans la salle.

Quelques-uns disaient de la débutante qu'elle avait été le plus mauvais garnement des enfants de la rue ; que, jeune fille, elle avait été fiancée à six jeunes gens à la fois et qu'elle avait mené ces six intrigues de front pendant plus de six mois ; puis, qu'elle avait été chassée de sa ville natale par la police parce que, à la suite de ses méfaits, cette ville paisible avait été en révolution. Il était vraiment étrange qu'un directeur permît à une pareille créature de paraître devant le public.

D'autres, au contraire, soutenaient que pas un mot de tout cela n'était vrai. A partir de l'âge de dix ans, la future étoile avait été élevée dans le presbytère d'un pasteur du district de Bergen ; c'était une jeune fille aimable et distinguée ; ils la connaissaient bien, elle devait avoir un grand talent, car elle était fort jolie.

D'autres spectateurs devaient être mieux renseignés.

D'abord le grand marchand de poisson Yngve Vold, que tout le monde connaissait.

Il était venu par hasard à la ville pour affaires. Il est vrai, disait-on, que la fière Espagnole qu'il avait épousée rendait leur intérieur si brûlant que le mari était obligé de voyager quelquefois pour se rafraîchir. Il avait loué la plus grande loge du théâtre, invitant toutes ses connaissances de l'hôtel à la remplir avec lui, pour voir quelque chose de « réellement diabolique ». Il paraissait en proie à la plus vive surexcitation, jusqu'au moment où il aperçut. Était-ce réellement lui ?... dans une loge, et entouré de tout l'équipage d'un navire... non !... si !... oui, vraiment, c'était Gunnar Ask qui, grâce à l'argent de sa mère était devenu propriétaire du navire *La Constitution Norvégienne*, lequel en sortant du port avait rejoint un autre navire *La Constitution Danoise*. Ce dernier, du moins Gunnar se l'imaginait, avait essayé de le dépasser, ce qu'il ne pouvait permettre. Il avait mis toutes voiles dehors, la vieille *Constitution* avait craqué, et le résultat avait été qu'en essayant de serrer le vent au plus près, il avait jeté son vaisseau à la côte dans un endroit tout à fait inabordable. Il se trouvait en panne dans la ville, en ce moment, tout à fait contre son gré, pendant qu'on radoubait *La Constitution Norvégienne*. Il avait rencontré Petra, elle l'avait abordé, et elle s'était montré si bonne pour lui depuis, que non seulement il avait oublié ses griefs contre elle, mais qu'il se traitait de « la plus stupide morue qui eût été exportée de sa ville natale, » pour s'être imaginé un seul instant qu'il pût être digne « d'une fille pareille. » Il avait ce jour-là acheté des billets à prix d'or, pour lui et pour tout son équipage, avec l'intention de régaler ses hommes à chaque entr'acte ; et les marins, qui étaient tous du pays de Petra et des pratiques toujours bien accueillies dans l'auberge de sa mère, ce vrai paradis terrestre, sentaient que l'honneur de Petra était le leur, aussi se promettaient-ils d'applaudir comme on n'avait jamais applaudi avant eux.

Au parterre, on apercevait les cheveux en broussailles du Doyen. Il était calme ; il l'avait confiée au Tout-Puissant.

A côté de lui se trouvait Signe... alors Signe Odegaard.

Son mari, elle, et Petra, venaient de faire un voyage de trois mois à l'étranger.

Signe avait l'air heureux et souriait à Odegaard.

Entre eux deux était assise une femme aux cheveux d'une blancheur de neige qui couronnaient son visage brun ; elle était plus grande que ceux qui l'entouraient et on l'apercevait de tous les coins de la salle.

Toutes les lorgnettes se dirigèrent bientôt vers elle, car c'était, disait-on, la mère de la jeune actrice.

La vive impression qu'elle produisit était un gage de succès pour sa fille.

Elle ne voyait rien, ni personne, elle se préoccupait peu de tout ce qui l'entourait ; elle n'était venue que pour voir si l'on serait bon pour sa fille.

Le temps passait ; les conversations s'éteignaient peu à peu dans l'intérêt qui animait tout le monde.

Un sourd roulement de tambours, puis le son des cornets à pistons et des cors se firent entendre.

L'ouverture commença.

On donnait *Axel et Valborg*, d'Oh lenschlaeger, et Petra avait demandé cette ouverture.

Cachée derrière un portant, elle écoutait ; devant le rideau tous ceux de ses compatriotes qui avaient pu trouver place dans la salle attendaient en retenant leur souffle ; ils tremblaient de voir se déployer devant eux le génie qui leur appartenait... il semblait que cette heure était à chacun d'eux... dans des moments pareils, bien des prières s'élèvent, même des cœurs qui ne prient pas souvent.

L'ouverture s'éteignit ; le calme régnait dans les mélodies ; elles se mêlaient comme dans un rayon de soleil.

La musique cessa. Un silence complet s'établit. Le rideau se leva...

FIN.

EN VENTE à la même Librairie :

Marie, Histoire d'une jeune fille, Traduit du Danois, 1 vol. 12°.....	3.50
La Fille du Sorcier ou le Roi Louis-Philippe en Laponie, 1 vol. 12°.....	3.—
B. Bjornson. Synneuve Solbakken, 1 vol. 12°. avec plusieurs dessins.....	6.—
Carlén. Une Femme capricieuse, 2 vol. 12°.	7.—
Andersen. Contes danois, 3 vol. 8°.....à	10.—
Knorring. Les Cousins, 1 vol. 12°.....	3.50
Oncle Adam. l'Argent et le Travail, 1 vol. 12°.	3.50
Staaff. Litt. Française depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours, 6 vol. 25 fr., rel.	30.—

Ouvrages suivants de M^{me}. Fr. BREMER :

Les Voisins, 1 vol. 12°.....	3.50
Le foyer domestique, 1 vol. 12°.....	3.50
Les Filles du Président, 1 vol. 12°.....	3.50
La Famille H., 1 vol. 12°.....	3.50
Un Journal, 1 vol. 12°.....	3.50
Guerre & Paix, 1 vol. 12°.....	1.50
Voyage de la St. Jean, 1 vol. 12°.....	1.50
Vie de Famille dans le nouveau Monde, 3 vol. à	3.50
Hertha ou Histoire d'une âme, 1 vol. 12°.	3.50



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Biornstjerne Biornson. La Fille
de la pêcheuse, roman traduit
du norvégien par Charles
Bernard-Derosne***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62184106>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses

partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et

notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Specie, – 5 fr. 40.

2 4 öre, – 50 centimes.

3 Sorte de véhicule particulier à la Norvège.

4 En Norvège, dans les campagnes, les paysans disent *Père* à leur pasteur et les domestiques à leurs maîtres.

5 Esprit protecteur de la mythologie scandinave.

6 Légende scandinave.

Table des matières

1. Page de titre
2. LA FILLE DE LA PECHEUSE.
 1. I. LES FAMILLES.
 2. II. L'ÉCOLE.
 3. III. LA CONFIRMATION.
 4. IV. LES AMOUREUX.
 5. V. LES MALHEURS.
 6. VI. L'EXIL.
 7. VII. L'AMBITION.
 8. VIII. LES NOUVEAUX AMIS.
 9. IX. LE SECRET.
 10. X. UNE CONTROVERSE.
 11. XI. LES FIANÇAILLES.
 12. XII. LE LEVER DU RIDEAU.
3. Notes
4. À propos de cette édition numérique